

JEAN TOUSSEUL

AU BORD  
DE L'EAU

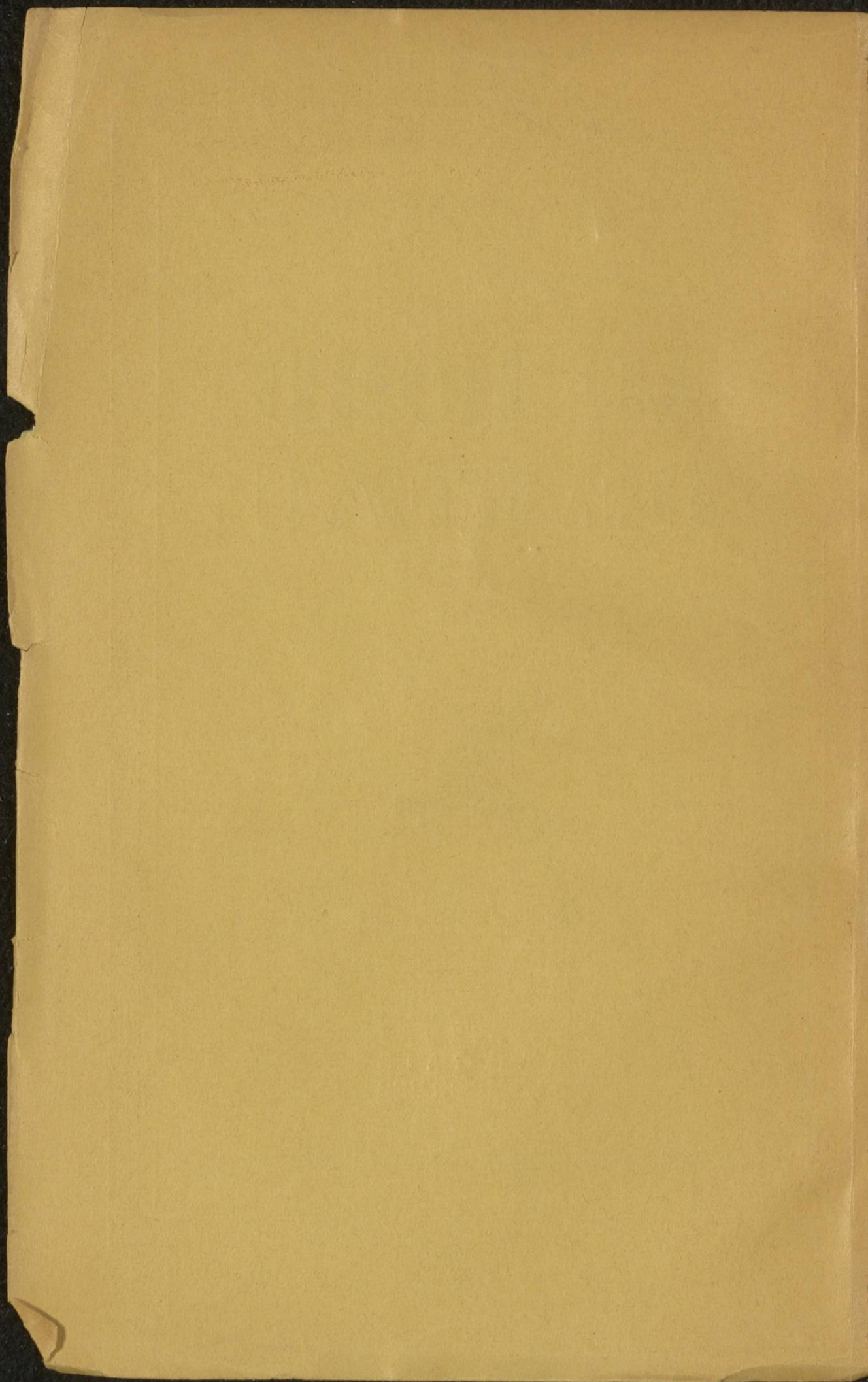


PROSATEURS  
FRANÇAIS  
CONTEMPORAINS

LES ÉDITIONS RIEDER - PARIS - MCMXXXII

4<sup>e</sup> édition

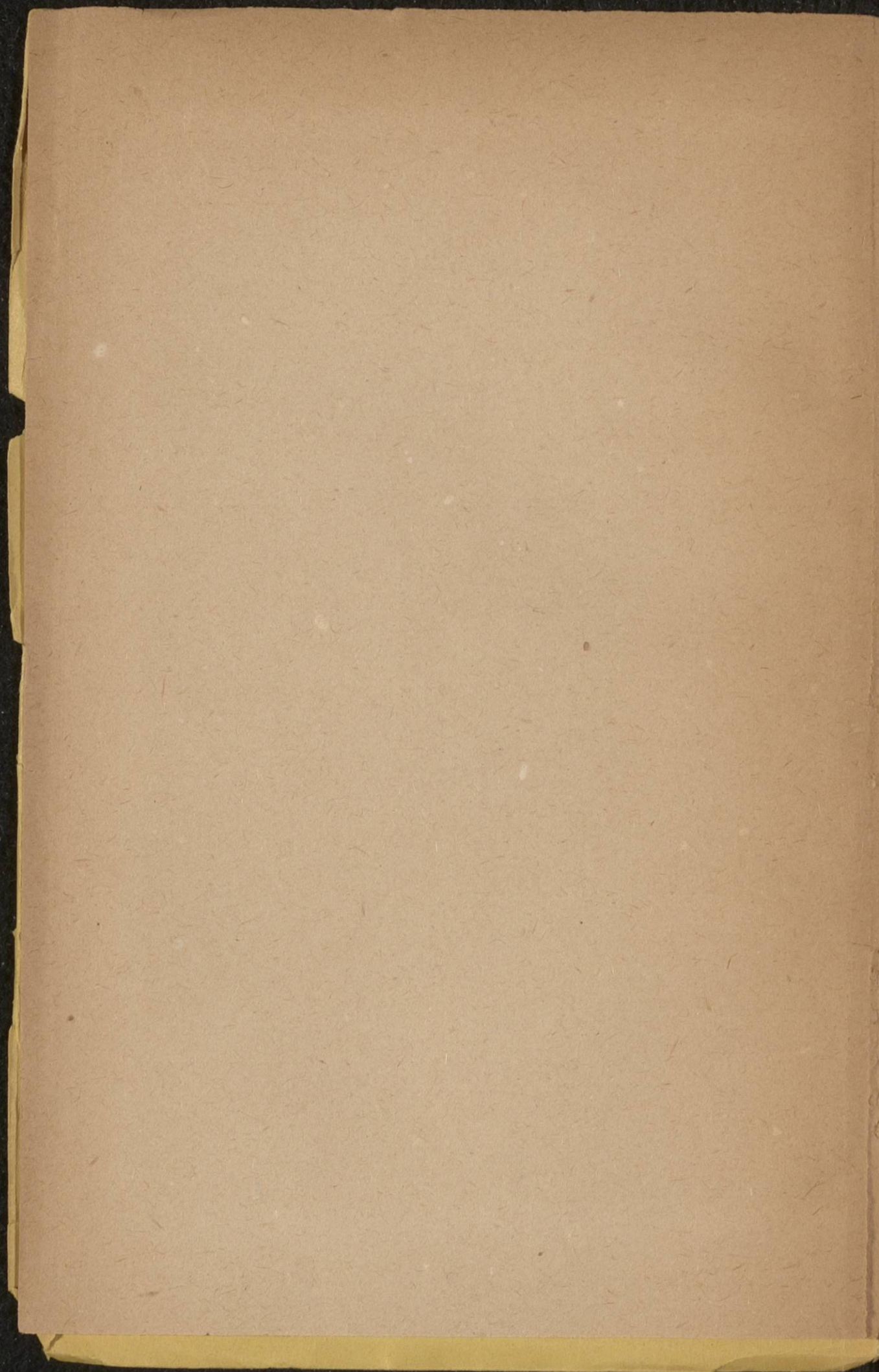






ML  
A  
1629







AU BORD  
DE L'EAU



DU MÊME AUTEUR

---

LA MAISON PERDUE (*L'Églantine, Bruxelles*).

LA PARABOLE DU FRANCISCAIN (*La Renaissance du Livre, Bruxelles*).

LA VEILLEUSE (*Éditions Rieder*).

JEAN CLARAMBAUX :

I. LE VILLAGE GRIS (*Éditions Rieder*).

II. LE RETOUR (*Éditions Rieder*).

III. L'ÉCLAIRCIE (*Éditions Rieder*).

POUR PARAITRE  
PROCHAINEMENT

JEAN CLARAMBAUX : 4. LA RAFALE.



JEAN TOUSSEUL

AU BORD  
DE L'EAU

QUATRIÈME ÉDITION



*PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS*

LES ÉDITIONS RIEDER

7, PLACE SAINT-SULPICE

PARIS

—  
MCMXXXII



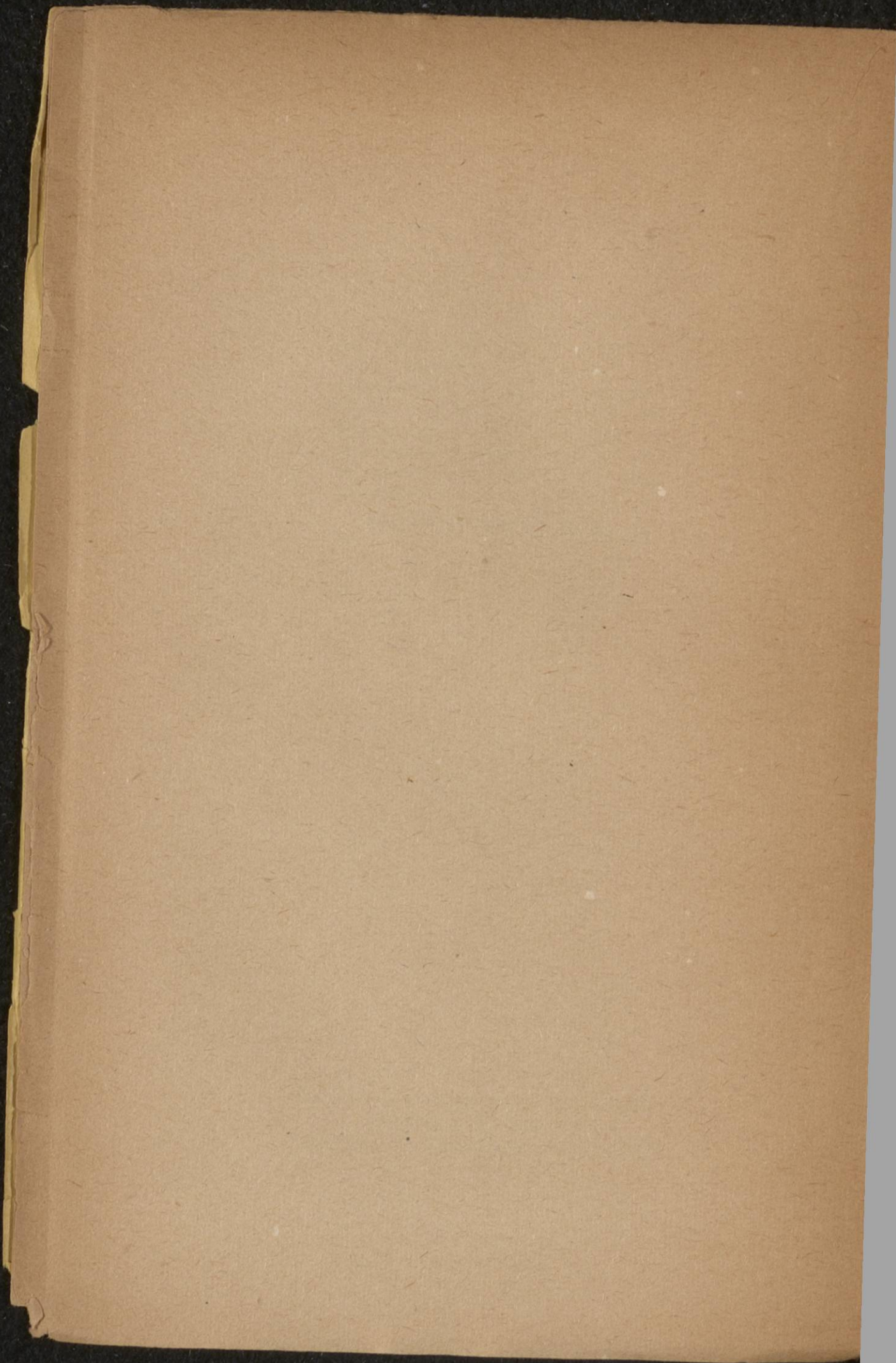
IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
UNE ÉDITION ORIGINALE QUI  
COMPREND : 20 EXEMPLAIRES SUR  
VÉLIN PUR FIL BLANC DES PAPE-  
TERIES LAFUMA, NON MIS DANS LE  
COMMERCE, NUMÉROTÉS DE A A T ;  
30 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR  
FIL BLANC DES PAPETERIES LAFUMA  
NUMÉROTÉS DE 1 A 30

Droits de traduction et de reproduction  
réservés pour tous pays  
Copyright by les Éditions Rieder, 1932



*A mon frère Georges*







## LA RANDONNÉE DU GRILLON

*A Hermynia Zur Mühlen*

### I

**I**L avait une quarantaine d'années, les yeux ternes et timides, les moustaches et les cheveux grisonnants et il semblait grelotter du matin au soir dans sa blouse de molleton rouge. Il travaillait au fond de la petite carrière de pierre bleue en compagnie de « chevaux de charrette » : un forain, un Flamand et un valet de ferme. Le calcaire devenait rare, les bancs se perdaient dans l'argile et le grès irréductible. Tôt ou tard, on abandonnerait le chantier, mais, dans l'entretemps, il donnait de la bonne chaux et les quatre ouvriers ne compromettaient pas le prix de revient. A l'étage, payés à la tonne, ils n'auraient pas gagné de quoi s'acheter du tabac : là-haut, la pierre blanche était dure et lourde et les chariots de bois, vastes comme des tombereaux. Mais, dans



du colossal Flamand qui brisait une paire de sabots chaque semaine et qui, rageusement, l'outil levé, injuriait le rocher dans une langue inconnue, ou bien de Tillier qui racontait un tragique fait divers :

— On a tué un homme dans la campagne...

On finissait par comprendre qu'il lisait un vieux journal de l'année d'avant et il en était très vexé pendant cinq minutes. Le Grillon, leur aîné, les regardait se démenner et rire, en mordillant gravement son rôle de tabac. Il ne se secouait pas autant qu'eux, mais sa besogne était plus sûre : il savait où appliquer le marteau pour fendre la pierre, et, d'une seule poussée de son épaule pointue, remettre un wagonnet sur les rails, surtout lorsque Tillier lui avait versé une goutte de la bouteille plate cachée au frais dans l'argile. Les trois le gâtaient, parce que, vieux rat de carrières, il leur rendait trente-six services dans la journée. Il nivelait le sol d'une taille, boulonnait un rail, décrochait, du flanc du rocher, un moellon qui menaçait de les écraser, découvrait un banc enseveli sous les terres. Au fond, on n'évaluait pas trop juste la production des quatre « taupes », mais, pour respecter le nouveau contrat, on devait exploiter le chantier abandonné



depuis un demi-siècle, et, pleins de bonne volonté, le Grillon, le Flamand, le speaker et Porigneaux veillaient sur la clause du bail. Parfois, Dossin, le contremaître affairé, circulait au bord du gueulard :

— Les Bleues n'ont rien donné ?

Le chauffournier crachait son mépris et son jus de tabac dans le brasier :

— Non.

— Mal de rage !

Dossin filait, les jambes raidies dans ses guêtres, s'enfonçait sous le tunnel sonore où crépitaient ses jurons et débouchait discrètement aux Bleues. Les quatre travaillaient : le Grillon ripait une voie, Porigneaux fourchait un tas de pierre dans la benne, le Flamand poursuivait un moellon arrondi jusque dans les orties et Tillier embrayait le premier wagonnet de la journée. Dossin, qui était pourtant plein de zèle, ne les avait jamais pris en défaut. Les gaillards se démenaient vraiment du matin au soir, comme ils pouvaient. Le surveillant ne leur disait jamais grand'chose d'ailleurs : il avait une peur bleue du Campinois qui, un jour, d'une main l'avait menacé de sa fourche et, de l'autre, avait relevé son pantalon. C'est depuis lors que Dossin, qui était un franc couard, s'était exercé à dire avec vitesse et en souriant :



— Vandelangedemakker... vandelangedemakker...

A midi, lorsque grelottait la cloche de l'étage, les quatre gagnaient leur baraque, et, assis sur une pierre, le bidon entre les pieds, ils mangeaient leurs tartines. Tillier avait apporté l'apéritif, l'ancien valet de ferme, des fruits, le Flamand, de la saucisse de Boulogne. Le Grillon n'avait que son pain, il était le pauvre de la bande et ses compagnons le savaient bien : on partageait en frères. Il se taisait, mais il les remerciait d'un sourire. Les « taupes » s'aimaient bien. Porigneaux parlait de sa femme, le Campinois, qui allait voir une fille de l'autre côté de l'eau, l'écoutait en sifflant sa chanson intérieure, puis le speaker racontait un film :

— Le banquier organisa une fête de nuit où défilèrent les plus belles femmes de New-York. Elles étaient couvertes de soie et de diamants, et miss Purnell, c'est-à-dire mademoiselle, la fille du milliardaire...

Le trommel au loin grondait, un pétard explosait à l'étage, un éboulement faisait trembler la baraque, le Flamand contemplant son sabot fendu, le visage de Porigneaux s'animait et sa bouche s'ouvrait toute grande pour mieux entendre. Il



n'avait jamais vu de soie ni de diamants, mais il en couvrait sa femme des pieds à la tête. Le speaker se mettait debout, les épaules arrondies sous la tôle du toit, et de la main imitait le glissement doux de la voiture :

— L'auto roulait dans un pays de rêve...

Les doigts croisés sur sa blouse, le Grillon fermait les yeux. Seule la cloche les lui rouvrait, et c'était lui qui disait :

— En route, mes gens.

Les trois suivaient avec docilité la silhouette rouge. Les sabots sonores du Campinois prenaient enfin les devants et les mains du Français semaient dans les pierres et les orties des bijoux, des dollars, des parfums, des étoffes rares et des fragments de valse. On n'aurait jamais cru qu'il sortirait tant de richesses de ses vêtements déchirés. Porigneaux, attentif, semblait ramasser toutes ces merveilles dans son tablier pour en entourer sa femme le soir même. Les « taupes » menaient ainsi une existence paisible jusqu'au jour de paie.

## II

Ce jour-là, un chapelet d'hommes s'égre-  
nait sur le plan incliné jusqu'au bureau



du payeur, et d'autres, tout poussiéreux, venaient du quai des fours. Ils étaient une soixantaine, qui, pour des raisons diverses, songeaient à leur salaire depuis le matin, et ils s'interpellaient d'une bande à l'autre comme des groupes d'écoliers. Puis, l'argent au fond de leur musette, ils s'en allaient sur la route, regaillardis et loquaces, disparaissaient dans une des maisons basses du bord de l'eau ou gravissaient lentement, parfois à quatre pattes, un sentier creusé dans l'argile au flanc du rocher. Une petite vieille très propre : béguin blanc, tablier de toile bleue et luisante, sabots cirés, discrètement attendait aussi sa paie et, autour d'elle, les hommes montaient la garde pour qu'on ne la bousculât pas. Elle répondait au nom de Francette Edouard, nouait l'argent dans un grand mouchoir rouge et rejoignait le Grillon qui la guettait sous le viaduc. Elle le regardait de ses larges yeux pochés et doux et murmurait :

— Ne rentrez pas trop tard, Edouard.

Elle lui donnait son « dimanche ». Il baissait les paupières, croisait les doigts sur sa blouse et regardait la pointe de ses souliers :

— Non, Man.

Elle s'en allait, alerte, craintive, toute



menue. Le Grillon restait encore un instant dans l'ombre de la maçonnerie. La vieille s'effaçait brusquement derrière un talus et l'homme se mettait en route. Il n'allait pas loin : la première maison était un cabaret. Il s'approchait du comptoir et saluait à voix basse :

— Notre dame.

— Grillon.

Il était intimidé par la poignée de gailards bruyants qui déjà avaient envahi la pièce ou qui se trouvaient là depuis midi ou le matin. Des houilleurs, de rouges mineurs d'oligiste, une équipe de jour des fours à zinc, des carriers. Tous lui disaient le bonjour :

— Grillon.

Debout, il souriait, buvait son verre, regardait humblement la cabaretière qui avait de fort beaux yeux dans un visage sale, vidait son second verre, tournait le dos aux tablées, s'effaçait devant un nouveau client, vidait son troisième verre, réglait son compte et s'en allait d'une marche déjà assurée. Il franchissait le troisième seuil :

— Grillon.

— Bonjour, mes gens, disait-il au comptoir.

La cabaretière avait l'air endimanchée



et son homme, un blême brigadier des fours à plomb, lui donnait un coup de main, allant d'une table à l'autre où les buveurs écoutaient un instant le glouglou du bec de la bouteille, puis reprenaient leurs conversations grondeuses. Le Grillon, ayant vidé son quatrième verre, se tournait vers eux en inclinant la tête et il s'amusait visiblement parce que tous ces gaillards lui semblaient saouls. Mais il se taisait. A la cinquième goutte, il mettait la main dans la poche de son gilet, en commandait une sixième, payait le tout et s'en allait d'un pas décidé.

— Bonjour, la compagnie, disait-il en entrant chez Bawin.

Et tous saluaient son entrée :

— Ah ! Grillon... Ça va bien ?...

Il s'inclinait devant l'un et l'autre et imitait l'accent du speaker d'un air détaché :

— Merci, messieurs... ça... ça va...

Il vidait le verre que Bawin, gros et ensommeillé, lui avait versé, le faisait remplir d'un index très fier et réclamait un petit cigare d'un sou qu'il allumait avec précaution dans le jour de la porte, le roulant entre ses doigts et le passant sous son nez. Son autre main ne quittait plus la poche de son gilet. Il payait sa



huitième goutte, en offrait une à Bawin et préludait enfin à son futur et interminable discours. Il n'avait plus un sou et n'en avait plus besoin. Le Grillon n'était plus timide. Il disait donc :

— Ah, c'est vous, « monsieur » Caprice. (Il devenait ironique.) Vous n'avez jamais vu de bateau à vapeur. (Il se frappait la poitrine.) Moi, Grillon...

Le reste se perdait dans les rires. Il semblait pivoter sur un talon, penchait son menton dans sa main, puis caressait pensivement ses courtes moustaches :

— Qui peut dire du mal de Grillon ?... Bon fils, bon parent, bon ami, bon voisin...

Il pivotait soudain sur l'autre talon et enfonceait son chapeau sous son aisselle :

— Et vous, « monsieur » Jandrin, vous ne lisez jamais le Nouveau Testament. Moi, Grillon, j'assiste aux matinées du temple chaque dimanche et on y a dit : « Les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés ».

Jandrin avait le crâne poli comme un genou. Les tablées se démenaient, bouches ouvertes. Mais notre homme gardait son petit sourire distant. « Monsieur » Caprice, une large face mâchurée de houilleur où saignait un rire démesuré, payait la goutte. « Monsieur » Jandrin, un visage jaune enca-



dré d'énormes oreilles et perdu sous une casquette rapiécée, faisait de même. Le Grillon se penchait sur « monsieur Stien-non » couvert d'oligiste qui dormait sur l'appui de la fenêtre, et lui racontait un film :

— ...L'auto roulait dans un pays de rêve...

Les hommes étaient secoués autour des tables comme dans la chaloupe du passeur d'eau. Des doigts immenses et sales se tendaient vers l'orateur, un vieux époussetait son chapeau déteint en l'agitant sous la lampe, un grand diable roux, allongé sur un banc, se mettait à chanter. Il était si saoul qu'on ne comprenait pas les paroles de la chanson. Dans ses mains velues et bandées de loques, un carrier soufflait un air de valse. Mais le Grillon n'aimait pas ces mœurs bruyantes. Dignement, il s'inclinait devant l'assemblée et sortait :

— Salut... salut...

C'est alors que commençait son invraisemblable et bimensuelle randonnée. Sous la pluie ou la neige, dans le vent ou le gel, le Grillon discourait toute la nuit, toute la journée du lendemain et toute la nuit suivante pour retomber au pigeonnier, par delà le bois, quarante-huit heures après



son départ du chantier. Il s'adressait aux arbres, -aux maisons, aux buissons, aux chiens qui aboyaient après lui, aux enfants qui l'escortaient, aux passants, à un tombeau abandonné sur la route.

— C'était écrit tout au long dans le journal, monsieur Garot.

A cette heure-là, Garot, le boulanger, dormait d'un sommeil de plomb, mais le Grillon parlait à son hangar. Le noctambule restait stoïquement à la même place durant une demi-heure, indifférent aux éléments qui trempaient, secouaient, figeaient ou ensevelissaient le village. A l'aube, on le retrouvait un kilomètre plus loin, le menton dans sa main, un poing sur la hanche, pivotant sur un talon, voulant servir à tout le monde sa harangue intarissable. L'équipe de jour des fours à zinc le saluait en passant :

— Ah ! Grillon.

Très fier, l'homme se tournait lentement vers les hommes :

— Bonjour, « monsieur » Bignet, « monsieur » Cornet et la compagnie... Mais je lui dis encore : Majesté, je reviens d'un long voyage au pays des Noirs...

A midi, en face de l'école, il apprenait à l'invisible instituteur l'enseignement de l'alphabet : « Bi... ba... bu... babouin. »



Plus haut, devant la maison du menuisier, il racontait un fait divers vieux de deux ans. Vers le soir, on le retrouvait au hameau des Sept-Misères, discourant sur le suffrage universel. Puis il s'enfonçait enfin dans la nuit et le bois.

## III

Au fond des Bleues, les trois « taupes » n'en menaient pas large. Le Flamand était maladroit comme un bouvier, Porigneaux, faible des reins, et le speaker nerveux et malchanceux ; dès la première journée passée sans le Grillon, ses mains étaient écorchées et saignantes. Plus rien ne marchait : les trois hésitaient devant un bloc menaçant et s'attardaient, le nez en l'air, serrés par la peur coliqueuse de voir descendre le monolithe sur leur tête. Un wagonnet gisait au pied d'un talus, le ventre au soleil, et les autres riotaient sarcastiquement à chaque tour de roue. Dossin circulait autour du gueulard :

— Et les Bleues ?

La haute stature arrondie du chauffournier apparaissait, fantomatique et méprisante, entre deux nuages de fumée. L'homme crachait son jus de tabac dans le four ;



— Rien.

— Mal de rage ! Et il nous faut un wagon pour Chauny. La fine fleur.

Le contremaître filait vers le tunnel, répétait, comme un juron teuton, le nom du Flamand et débouchait de l'autre côté de l'entonnoir. Les trois gaillards travaillaient : le speaker peignait un banc de grès avec un long fer, le Campinois médusait une pierre entre ses sabots fendus, le valet de ferme fourchait bravement son tas de moellons. Le calepin sous le bras, Dossin s'approchait de Tillier et de Porigneaux. Raidi dans ses guêtres, le chapeau sur l'oreille, railleur et agressif, il nasillait :

— Eh bien ? Vous n'éventrerez pas le four aujourd'hui, mes bien-aimés enragés !

Le Flamand lui coupait tout de suite le sifflet :

— Où est Grillon ?

Pour n'être pas rendu responsable de la randonnée du déserteur, le contremaître s'écartait nonchalamment, ramassait un boulon, le mettait en poche et disait en s'éloignant et en élevant trois doigts de la main :

— Francette en a pour trois jours, vous le savez bien, Vandelangedemakker.

Lorsque le temps était clément, la besogne marchait encore cahin-caha, mais par



la pluie, la neige ou le gel, les trois « taupes » étaient en angoisse. La pluie détachait les moellons qui faisaient meugler les bennes, et, en fuyant, le Campinois abandonnait l'un ou l'autre de ses sabots dans l'argile. On passait d'interminables heures au fond de la hutte que le seau, pendu au plafond, emplissait de fumée. La neige cachait les traîtrises du rocher et on glissait sur les pierres et les rails. Le froid gelait l'huile des plaques d'embrayage et les doigts mouraient sur les manches des outils. A midi, les gaillards ne mangeaient guère, le speaker ne desserrait pas la bouche, Porigneaux ne pensait plus à sa femme, le Flamand regardait devant lui tomber l'eau ou la neige, ou le froid coller son écran cuisant et bleu sur l'ouverture de la hutte.

— Mauvais temps, disait enfin le Français.

La maigre face du valet de ferme se plissait :

— Nous gagnerons un franc aujourd'hui.

Le Campinois semblait réduit au mutisme. D'ailleurs, tous les trois pensaient au Grillon qui, par cette pluie pénétrante, ces flocons lourds, ce froid piquant, discourait sans fin sur la route, au risque de tomber mort. Ils essayaient de se repré-



senter le chemin inconnu que suivait lentement le déserteur, ils cherchaient ses gestes et ses attitudes, ils le voyaient trempé, grelottant, couché dans la neige, agonisant. Le Flamand tisonnait le seau à coups de sabot. Mais la cloche signalait une éclaircie ou l'allumage des pétards à l'étage. Résignés à la volonté de Dieu, les trois s'en allaient vers leurs tailles sans se presser.

— Eh ! les taupes !

Le Flamand tournait la tête vers le chapeau qui hurlait au bord du trou, mais il ne relevait pas son pantalon comme les autres fois, parce qu'il sentait toute la gravité de son invalidité, et le speaker n'entendait pas, et Porigneaux ne songeait qu'au franc ébréché qu'il gagnerait peut-être avant de quitter le chantier, et tous les trois avaient la même envie de trousser bagage, de passer chez le payeur et de ne jamais plus remettre les pieds dans le cirque maudit où l'on était abandonné de Dieu et des hommes, comme des parricides. Enfin le pétardier — une silhouette vêtue de velours — passait pour se rendre au magasin de poudre dans le petit bois de robiniers. Le speaker retrouvait brusquement sa langue :

— A-t-on vu le Grillon ?



L'homme relevait sa gibecière sur son épaule en un geste souverainement indifférent :

— On l'a entendu dans le bois des Pendus à cinq heures du matin.

Ou bien c'était Dossin qui revenait courageusement s'informer de la production.

— Chef, a-t-on vu le Grillon ?

Le surveillant brandissait son calepin :

— On l'a vu à minuit près de la chapelle. Mal de rage ! Je n'ai jamais rencontré une bête de cette espèce. Avec la pluie de toute la nuit il aura été trempé comme une soupe. Et il nous faut un Chauny la semaine prochaine. Mal de rage !

Ou bien encore c'était le vieux Riguel, le graisseur, ressemblant à un bousier dans sa redingote raidie par l'huile :

— Riguel, a-t-on vu le Grillon ?

Le vieux avait un gros rire qui faisait grelotter ses vêtements :

— S'il ne crève pas de ce coup-ci... On l'a entendu dans la campagne des Soixante-Bonniers. Par ce froid de loup, mes gens....

Il allait se chauffer dans la baraque qui puait aussitôt la graisse rance. Et les trois travaillaient farouchement : le Flamand fendait son sabot d'un coup de marteau, Tillier laissait dérailler son wa-



gonnet et Porigneaux fourchait sa charge de moellons, miné par la nostalgie, rêvant de blé mûr, de fruits odorants et de l'amonniaque des étables chaudes. Lorsque tombait le soir, leurs trois silhouettes pauvretteuses s'effaçaient enfin dans le tunnel, les rats trottaient vers la baraque abandonnée et des lapins venaient jouer dans le cirque.

## IV

Mais, un matin, le Grillon était là, adroit, serviable, effacé, timide, muet, tremblant dans sa blouse de molleton rouge. Les trois « taupes » ne parlaient pas de sa désertion. Ils lui demandaient un conseil, un coup de main, le speaker lui offrait une goutte ; au déjeuner, Porigneaux lui donnait toutes ses pommes et, à midi, le Campinois lui couperait les deux tiers de la saucisse de Boulogne. Le chantier reprenait son aspect habituel ; les quatre wagonnets de la veille s'en allaient tous ensemble et d'une allure décidée vers les fours, les voies étaient ripées, les tailles nettoyées, le rocher franc. Le valet de ferme riait, Tillier ruminait un film, le Flamand avait retrouvé toute son inso-



lence et les vétérans de l'étage qui s'étaient risqués au bord du trou le savaient bien. Dossin accourait dans un trot d'échassier :

— Ça va... ça va... Les fours d'en bas vont vèler ! A la bonne heure, mes amis ! Nous aurons notre Chauny... La fine fleur. Ça va, Vandelangedemakker !

A midi, les quatre savouraient tout le bien-être qu'on éprouve dans une hutte de moellons, d'argile et de tôle, où un vieux seau pendu au plafond chauffe le café et dont les bois copieusement arrosés d'huile fument et crépitent. Chacun mangeait comme un chancre. Puis le valet de ferme riait et parlait de sa femme, le Campinois sifflotait une chanson, le Grillon doucement fermait les yeux et se croisait les mains, car le speaker avait commencé :

— Le jeune milliardaire enleva sa fiancée par une nuit toute brillante d'étoiles...



## LE CHRIST NOYÉ

*A Claire Dolhen.*

**L**E paysage était engourdi et la Meuse prise sous le gel. La brume déformait le soleil, et les rochers rouges, comme des silhouettes humaines, se dressaient dans l'immobilité et le silence du hameau. Une voiture bâchée de blanc, un chien noir trépidant entre ses roues, s'aventura sur la glace du fleuve, mais le véhicule fit demi-tour aussitôt et rebroussa chemin.

On le revit plus haut, sur le pont, peu après. Des corneilles s'accrochaient au flanc de la carrière abandonnée, puis regagnaient en vol bruyant le bois de l'autre rive. Des toits bruns plaqués de neige dénombraient les maisons sur le fond livide de la vallée. De temps en temps, une tache grise bougeait dans une cour ou sur la route. La crue avait élargi la Meuse et le froid la retenait depuis des jours au delà de ses bords. Mais, ce matin-là, les paysans s'inquiétaient de la masse informe et blême



qui, lentement, rasait les rochers et les collines boisées : la débâcle ne pouvait tarder, elle serait terrible, l'eau emprisonnée par le gel se ruerait jusqu'au pied des carrières. Et les petites maisons avaient l'air d'attendre l'inondation.

L'après-midi, la tache informe s'arrondit et de grosses gouttes tombèrent des toits et des arbres : des sansonnets voyagèrent en criant. Le soleil devint rouge et roula dans une échancrure de la colline : le paysage fut aussitôt baigné de gris très fins. A la tombée du jour, les gens vinrent interroger prudemment les bords du fleuve sournois : ils se taisaient, écoutant les moindres bruits. Très loin, un homme annonça : « Ce sera pour demain », et les rochers lui répondirent. L'un après l'autre, les riverains rentraient chez eux en se souhaitant une bonne nuit, à la garde de Dieu. L'ombre s'amoncela dans le fond où ne veilla plus qu'une braise clignotante, vers les mines de fer.

Et soudain un bruit confus gronda puis crépita au delà de la courbe du fleuve, la rumeur grossit et toute la vallée se mit à craquer. L'œil rouge avait bougé et oscillé, et une voix d'homme appelait dans la clameur de la glace rompue et convulsionnée. Les fenêtres des maisons



s'allumèrent, toutes ensemble, et le cri perdu fut répété sur toutes les portes :

— Gare au « héraut qui boute ! »...

Des lanternes remuèrent dans les cours, près des mines de fer, au pied des carrières, à la lisière du bois, en amont, en aval, sur les deux rives ; une tache capricieuse dansa dans la pâleur des neiges : quelqu'un passait le pont de bois. Les gens étaient debout, attendant la marée. Ils devinaient dans l'ombre les grosses dalles de glace qui glissaient vertigineusement sur le couvercle du fleuve, les jets d'eau qui filaient par la croûte rompue, la course des blocs sur la campagne gelée, les échafaudages qui s'élevaient, s'écroulaient et se renouvelaient. La clameur s'étendait : elle était pleine de crissements, de bruits secs et de détonations de mines.

Les lanternes se balançaient et un chant humain montait vers les carrières et les collines :

— Gare au « héraut qui boute ! »...

Deux femmes attendaient ainsi : l'une priait, apeurée et toute séchée, devant un christ en bois étranger, l'autre empaquetait les vivres en disant :

— Il en adviendra ce qu'il pourra.

Puis elle s'aventura sur la porte. La débâcle mugissait jusqu'aux rochers so-



nores que découpait un rayon de lune et l'eau ruisselait partout, charriant des paillettes lumineuses jusqu'à la haie de la route. De l'intérieur, une voix faible demanda :

— Est-ce qu'elle arrive, Jeanne ?

Jeanne eut un geste vague, l'élargit et s'étira :

— Nous allons déménager.

Elle rentra en laissant l'huis ouvert et vint secouer sa sœur qui priait, collée contre la haute cheminée, la silhouette ramassée sous la lampe.

— Adèle, il faut monter à l'étage.

L'autre se redressa, sa maigre face toute tremblante, et ses yeux se fixèrent sur la grosse fille blonde qui relevait la mèche du quinquet dont l'abat-jour sembla gonfler. Silencieusement, elles emplirent une banne, puis une autre, de tout ce qui pouvait être enlevé, débarrassant la cheminée et l'armoire.

— Allez voir encore une fois si elle vient, Jeanne.

La belle fille renoua son fichu et ressortit. La lune éclairait l'inondation : l'eau, traîtreusement, faisait de longs détours, coulait en minces ruisseaux, puis envahissait le cercle qu'elle venait de tracer. De nouveau les lanternes vacillaient tout



le long du fleuve déchaîné et des silhouettes passaient et repassaient dans les cadres clairs des portes.

Jeanne dit :

— Elle a traversé la haie.

Puis elle ferma l'huis et, à deux, elles montèrent à l'étage tout ce qu'elles pouvaient transporter. Le « héraut » mugissait de plus belle, faisant un vacarme d'artillerie, d'avalanche et de grand vent. Un échafaudage de glace se démantela et le bris des dalles s'écroula contre les murs de la maison secouée. L'aînée se signa et la cadette souffla un instant pour écouter. Des voix humaines se mêlaient aux crissements et au murmure diabolique de l'eau qui, en filets circulaires, finissait par immerger les jardins et les prairies. La colline se moucheta de taches rouges : des gens fuyaient le désastre.

— Jeanne, avez-vous enlevé le christ ?

Essoufflée, n'en pouvant plus, Jeanne dit :

— Je l'ai oublié... l'eau ne viendra pas jusque-là.

Vers l'aube, un glaçon enfonça la fenêtre du rez-de-chaussée et réveilla les deux femmes.

Lorsque le jour dessina les rochers et les collines, l'eau avait noyé le paysage et



semblait l'avoir étouffé : les maisons s'écrasaient dans le fleuve qui roulait vers la ville. Les glaçons avaient abattu les arbres de la pointe de l'île et s'y étaient amassés : la Meuse déferlait largement tout autour. Des gens se faisaient signe aux fenêtres.

Vers midi, en amont, le pont de bois céda sous un assaut de blocs d'une épaisseur considérable qui se ruèrent, mêlés aux poutres, contre les murs du moulin de la mine. De temps en temps, un tonneau passait, ou un amas de paille. Une barquette vint échouer dans les terres en tournant sur elle-même.

Les deux sœurs entendaient sous elles le bourdonnement du rez-de-chaussée envahi. L'eau était montée jusqu'à la dixième marche de l'escalier. Une vache se mit à meugler sur l'autre rive.

— Il faudra nous en aller, dit l'aînée.

Mais Jeanne riait :

— Ça sera fini demain matin.

Une bise violente s'engouffrait dans la vallée. Sous les nuages gris, le paysage redevint livide, et bientôt la rumeur de l'eau s'adoucit. Les deux femmes sentirent le froid percer leurs vêtements et elles s'enveloppèrent autant qu'elles purent. L'aînée priait machinalement. Son visage clair collé à la fenêtre, Jeanne regardait



l'eau se calmer. Le petit cordonnier, qui était bossu, naviguait joyeusement dans sa barquette vers les jardins. Il tira deux ou trois cris grêles de sa poitrine renflée en passant devant la belle fille. Un grand oiseau noir volait lourdement sur le fleuve.

Le soir vint très tôt et, comme elles avaient froid, les deux sœurs se couchèrent. Les yeux rouges des maisons grelottaient dans les eaux.

— N'avez-vous pas sauvé le christ ? demanda l'aînée.

La cadette, déjà tout endormie, maussade, souffla :

— Il ne lui arrivera rien.

Mais elle se réveilla pendant la nuit, songea longuement au petit bondieu de bois et se mit à trembler comme une feuille dans son lit.

Le lendemain, le fleuve s'était retiré, laissant sur les terres une mince couche de glace. De nouveau, les cheminées fumaient et les gens nettoyaient les maisons et les cours. Des blocs étaient restés dans les haies. Un homme traînait une chèvre noyée vers la Meuse et des gamins harponnaient des planches et des tonneaux immobilisés dans une courbe.

En descendant l'escalier glissant, Adèle eut un grand cri d'angoisse : le christ



avait disparu. En compagnie de Jeanne toute fiévreuse, elle le chercha vainement au jardin, dans la haie, dans la cour. L'eau l'avait emporté par la fenêtre brisée. Elles dirent leur effroi aux voisins, qui hochèrent la tête, et elles se lamentèrent toute la journée dans la boue de la berge. Le soir, la cadette s'alita.

Et depuis ce jour-là, Jeanne, la grosse fille, toussa et perdit ses bonnes joues, et ses yeux clairs, et ses bras blancs, et sa belle poitrine. Elle maigrit à vue d'œil, elle dut rétrécir ses blouses et ses jupes. En trois mois, elle devint pâle et sèche comme sa sœur, et sa toux faisait se retourner les voisins chuchotants. Badot, le batelier, qui devait l'épouser au Pardon, fit un voyage en France et ne donna plus de ses nouvelles. Elle n'attendit pas son retour pour mourir. Des jeunes gens du village la portèrent au cimetière un matin de brouillard : elle ne pesait pas plus qu'une plume.

Et les riverains ont gardé le troublant souvenir de la belle Jeanne Colinet qui sécha pour avoir laissé se noyer le bondieu.



## LA CHANSON

*A G. de Sylva.*

C'EST le soir-là, Zabelle Granchamp, comme on disait, veillait à cause du petit qui avait la coqueluche. Les nuits et les jours étaient pareils : brusquement, l'enfant se redressait et s'accrochait à son berceau et, le visage tour à tour bleu et rouge, se mettait à tousser et à râler. La femme restait ainsi sur pied depuis deux semaines, car le mauvais vent d'est emprisonnait la maladie dans la maison. La crise finie, le gamin, boudeur et épuisé, retombait sur sa couchette. On entendait alors la respiration pénible du malade, le bruit de l'horloge et le chardonneret que la quinte avait réveillé et qui remuait dans sa cage. Et Zabelle s'endormait enfin sur sa chaise.

Les nuits et les jours étaient pareils depuis la Noël. Dehors, sous le ciel fermé, les ténèbres succédaient à l'ombre grise. La femme allumait la lampe. Les brigades



des fours passaient par groupes de trois ou de quatre à cause du brouillard — on eût pu facilement s'égarer au bord des rochers — et la saluaient parfois sans la voir. Depuis qu'ils savaient que le petit était malade, les hommes se taisaient devant la maison, ou bien une ombre ouvrait doucement la porte, s'informait : « Quelle nouvelle, notre dame ? » et s'en allait aussitôt. Puis le plateau, tout hérissé de scories et de murs en ruines, restait silencieux dans la brume épaisse et lourde jusqu'au retour de François Grandchamp qui travaillait dans la houillère, de l'autre côté de l'eau, s'attardait dans les estaminets et brisait l'une ou l'autre chose en rentrant. Le jour où un nouveau papier masquait une vitre trouée, les hommes passaient silencieux et sans s'informer de la santé du petit.

Or, ce soir-là, juste au moment où Zabelle, après avoir fermé l'huis, allait sommeiller, et les vieilles images se détacher des images de la journée et subsister seules au cours d'un rêve, le mauvais vent d'est contre lequel le médecin l'avait mise en garde, le mauvais vent d'est qui montait sournoisement des fonds de la Meuse et déplaçait le brouillard, lui apporta un air qu'elle crut venir de son sommeil et non



du dehors. Elle se laissait faire par la musique, parce qu'on ne peut rien contre elle lorsqu'on est à bout de sa force, et que cela fait du bien de s'échapper parfois des limbes gris d'une vie pour se hasarder un peu au delà des frontières d'une autre. On sommeille, on s'éveille, on avance, on recule, on ne sait pas très bien où l'on se trouve, mais on est sur le point de se dérober à la poussée de tous les jours, on va s'évader du présent... C'est très curieux de se regarder vivre ainsi et surtout de savoir qu'on se regarde, puisqu'on ne dort pas encore

L'air était lointain et dolent. D'où venait-il ? Zabelle croyait le reconnaître, mais elle n'en était pas bien sûre. Si vous l'aviez vue, les bras appuyés au dossier de la chaise et la tête sur un coude : elle était si fatiguée. Le vent n'apportait d'ailleurs que des loques de sons. Des images s'y suspendaient, mais semblaient retomber avec le vent, elles aussi. D'être ballottée de la veille au sommeil par le mauvais souffle qui arrivait de l'est et passait entre le bas de la porte pourrie et le seuil usé, la femme sentit venir la migraine. La toux du petit la réveilla tout à fait.

Il s'était mis sur son séant, les dix



doigts accrochés à la cage d'osier. Les yeux humides et rouges, il râlait, et Zabelle lui prit le front dans ses mains. Elle sentit gonfler les veines du pauvre visage bleui et elle eut des mots très doux :

— C'est tout, mon jésus, mon crapaud, mon petit bondieu, mon petit bousier...

Puis l'enfant fit claquer ses lèvres. Elle le recoucha au fond du berceau, courut jusqu'au poêle et revint avec la tisane de feuilles de violettes. Mais déjà le malade dormait.

Ce fut alors que la chanson se mit à bouger au vent, vraiment comme une loque qui pend à un fil d'archal du jardin. La femme tendit l'oreille et pâlit.

— ... *Mère, dans notre pré, je viens d'entendre la fauvette...*

On a beau dire : un couplet entrecoupé par le souffle qui balayait le plateau pouvait fort bien rajeunir une simple femme qui veillait son petit. On peut fort bien avoir chanté autrefois et s'être tu des ans et des ans. Les paroles lui revenaient et des images aussi : point n'était donc besoin de dormir pour s'évader de la maison...

— ... *Mai a semé ses marguerites blanches...*

Il y avait une fois une belle fille qu'on



nommait Zabelle la Belle et dont l'homme se nommait Louis. Louis Renory. Il s'en alla un jour en disant qu'il ne reviendrait que lorsque ses bottes neuves seraient usées. Il les avait cirées avant de partir. Les voisines chuchotèrent autour de la maison, à la fontaine, dans les cours, contre les haies, en ayant l'air d'être très occupées. Puis le maître des carrières venait passer la soirée chez Zabelle la Belle.

— ... *Ma main dans sa main, je courais avec elle.....*

Mais qui donc chantait ainsi dans la nuit ?... D'amour en amour et de chute en chute... Non. Non. Vous n'avez plus devant vous qu'une pauvre femme qui jadis fut la plus belle des pardons et des neuvaines du canton, qui était toute fanée à quarante ans et qui veillait farouchement son enfant malade depuis la Noël. Pour l'amour du petit, il faut tout pardonner, et, d'ailleurs, elle en avait tant vu, miséricorde !

— ... *Mère, vous savez que je n'étais pas seul...*

Voilà que la chanson tournait autour de la maison, s'arrêtait devant la fenêtre, devant la porte, longeait le pignon, passait la haie, toussait, s'attardait au jardin, revenait murmurer contre les vitres, insistait sur le seuil, hésitait au coin du pignon,



rebroussait chemin et repartait brusquement au jardin. Zabelle pencha son visage pâle sur la lampe et la souffla. La chanson se tut un instant, puis chuchota :

— ... *Le soir, dans le pré, lorsque j'allais m'asseoir.....*

La femme essuya son front humide et, à tâtons, dans les ténèbres, elle accrocha son châle à la fenêtre. Dehors, la chanson marchait. Elle était ici, là, devant, derrière, s'attardait, se hâtait, distincte, confuse, tournée vers la maison, interrogeant la campagne, confiante, désolée. Elle interrompait soudain sa promenade circulaire, toussait, allait et venait dans la cour, y dérangeait un seau, écoutait et, lentement, de ses loques, encerclait de nouveau la maison.

L'enfant eut une quinte et pleura de se trouver dans le noir. Zabelle suppliait :

— Chut ! mon petit homme... chut !

La chanson s'était tue, intriguée sans doute par cette toux sifflante, et bouscula quelque chose qui tomba sous la fenêtre. Il y eut un grand silence. Le malade tit crier les tresses d'osier de son berceau. La femme entendit remuer ses entrailles, crépiter le feu et monter sournoisement le vent d'est. C'est alors que se promena le troisième couplet :



— ... *Vous rappelez-vous ? En courant dans la prairie...*

L'air passa si près de l'huis, peut-être par le trou de la serrure, que Zabelle sursauta et emprisonna le loquet dans sa main fermée. Sa voix, à son tour, souffla sur la porte :

— Qui est là ?

Elle attendit, la bouche ouverte et grelottante. La chanson se trouvait au jardin. Elle revenait. La femme avait froid et suait, et ses genoux s'entrechoquèrent brusquement. La chanson passa :

— ... *Mère l'oiseau chante, et pourtant...*

— Qui est là ?

— ... *Au mois des fleurs, faudra-t-il que je meure ?*

— Qui est là ?

La chanson se tut, puis repartit. Zabelle comblait les trous que la haie et les sureaux laissaient dans la complainte. Zabelle chantait sans trop savoir ce qu'elle faisait. Mais une quinte aspirante redressa l'enfant sur sa couche, et, cette fois, des sanglots de femme se mêlèrent à la toux. La maison en fut pleine. Il n'y entra plus que des morceaux de couplet qui venaient du pignon. Ils se rapprochèrent : on n'alla pas jusqu'au bout.

— Qui est là ?



La chanson parla :

— Mes bottes sont usées, Zabelle.

— Est-ce vous, Louis ?

— Oui.

— Etes-vous vivant ?

— Presque, notre dame.

La chanson toussa, le vent passa dans les sureaux de la cour et la femme implora :

— Ne chantez plus, Louis. Je vous demande pardon derrière la porte.

Le mauvais souffle qui arrivait de l'est se mit à harceler la maison aveugle et les robiniers grêles grelottèrent le long du chemin qui venait des usines. Le plateau était entouré de ténèbres, mais on pouvait tout de même distinguer l'ombre qui faisait le guet devant l'huis.

La femme criait par une fente :

— Allez-vous-en. Grandchamp me couperait en deux.

L'ombre toussa, arpenta la cour et reprit sa vigie. Le brouillard remuait sur le plateau que le vent dégageait et la maison aveugle ouvrit un œil rouge vers les ruines. Le dialogue devint confus entre la toux du dedans et celle du dehors. A deux reprises, Zabelle cria :

— Mon petit en a encore pour neuf semaines.

Parfois, ce que disait l'homme était



fort distinct parce qu'il se tournait du côté de la route en essayant de percer la brume qui l'emplissait entre sa double rangée de scories. Il répétait :

— Venez tous les deux, notre dame...  
J'ai laissé ma charrette à deux pas.

Puis il courait interroger les chemins. Le vent s'étant calmé, la demeure rentra dans la nuit, et l'ombre qui avait repris son poste devant la porte fut elle-même invisible. Un paquet de brouillard noya le plateau. Silence et ténèbres. L'œil rouge s'était refermé. Un coup de vent balaya les ruines : un rectangle jaune trouait la maison et des silhouettes entraient là dedans. Mais la brume s'amassa aussitôt et tint bon, collée au sol et aux murs.

Rien n'est plus capricieux que le brouillard harcelé par le vent d'est. Tout à coup, il est dense, opaque, impénétrable. L'homme qui voyage y entre, en sort, le voit venir ou s'éloigner, le dépasse de la tête ou s'en va sous d'humides écharpes. On découvre parfois une grappe de lumières au flanc de la colline : elles s'éteignent, se rallument, en même temps que d'autres, plus bas ou plus haut. La masse pesante des « terrils » surgit de l'ombre livide qui la remange brusquement. Ce soir-là, il aurait fallu avoir l'œil sur toutes les fantaisies



du brouillard nocturne qui déferlait des fonds de la Meuse jusqu'au bord du plateau battu par le mauvais vent d'est.

Soudain, une charrette attelée d'un chien dévala un chemin entre deux paquets de brume. Une silhouette d'homme courait à côté du fantôme efflanqué de la bête. Les roues criaient, le conducteur haletait et une espèce de râle montait des loques qui emplissaient la caisse de planches disjointes.

Une voix de femme souffla entre deux cahots du véhicule qui la firent hoqueter :

— ... Grandchamp me couperait en deux... pas avoir froid...

L'homme fit claquer sa langue :

— Holà, Duc, encore un coup d'épaule !.. tout le monde est sauvé... Duc, bien-aimé frère !...

Et, dans un aboîment joyeux, Duc, le bien-aimé frère, le brave chien du brave Louis Renory le colporteur — vous savez bien : « Ah ! les beaux lacets pur fil... » — Duc fit un bond jusqu'au bloc de brouillard qui montait en rasant le sol et effaçait la colline tout autour de lui.



## LE MUET

*A Armand Lonnav.*

**I**L arrivait le vendredi matin, vers neuf heures ou neuf heures et demie, peu après le départ d'Achille, le boucher. Certes, il venait bien des pauvres chez Mar-Josèphe, puisqu'on ne leur refusait jamais la charité : une bonne tartine bien beurrée et couverte, par surcroît, d'un bon doigt de « sirop », mais le Muet n'était pas un pauvre ordinaire. Il suivait donc de près le boucher. Celui-ci, après avoir déposé sa livre de fromage sur la table et interrogé la maîtresse du logis sur sa santé, le boucher détachait sa petite charrette de la barrière peinte en minium, et, pendant que son chien avait un long jappement, il criait :

— Eh ! Mar-Josèphe !... Voici le « Moïa » à la Treille...

Elle trottnait tout de suite vers l'armoire et en sortait un reste de souper de la veille. C'était invariablement de la soupe



aux légumes avec des haricots. Elle la faisait chauffer au plus vite puis allait sou-tirer de la bière dans son grand pot bleu. Mar-Josèphe savait fort bien que le Muet ne boirait pas toute cette bière, mais elle avait peur de le gêner : s'il n'en avait pas eu assez pourtant... Elle coupait ensuite le pain avec une vigueur de jeune ménagère. Il ne le mangerait pas tout non plus, le pain (les tranches étaient si épaisses), mais elle laissait ainsi au passant la joie de refuser poliment quelque chose. Elle allait encore chercher une timbale — le couvercle d'une cafetière d'un de ses fils — et ses cerises qu'elle préparait tous les ans à la même époque.

Quand la soupe murmurait sur le poêle, que l'assiette faisait une tache blanche et ronde sur la table, que les cerises semblaient se dilater dans la lumière de la fenêtre, qu'une cascade de tranches de pain s'alignaient près de la rustique timbale, Mar-Josèphe regagnait son fauteuil d'osier et attendait sagement la venue du visiteur. Elle ne bougeait plus : on pouvait donc la dévisager à l'aise. Sa bonne figure, cuite et tannée au soleil et aux vents de la Wallonie, était un peu parcheminée et quelques poils se frisaient çà et là sur la face anguleuse, plissée comme une pomme de l'année



d'avant. Mais ses cheveux étaient si blancs, si beaux ainsi, tout en fils d'argent, et ses yeux si bons dans ses vieilles paupières qui ne savaient presque plus se déplier. Quant à son nez, il devenait de plus en plus petit : j'ai toujours pensé qu'il s'effritait au contact de l'air du dehors. Et propre donc qu'elle était, Mar-Josèphe ! D'une propreté méticuleuse, ainsi que chez ces vieillards qui semblent s'être conservés dans du vinaigre, tout comme des cerises. Un mouchoir neigeux disposé en capeline sur sa tête ; un casaquin grisâtre, aussi solide que du cuir, garni de boutons blancs ; un tablier gros bleu qui gardait les carrés du repassage. Et toute sa petite personne sentait la lavande, à cause d'un morceau de toile blanche non ourlé qui lui servait de mouchoir de poche et qu'elle parfumait consciencieusement le dimanche avant de se rendre à la messe.

Elle avait eu beaucoup d'enfants, tous fils, douze ou treize. Je crois qu'elle-même ne le savait pas au juste, pas plus que son âge. Mais le malheur s'était assis au coin du feu et l'usine en avait dévoré cinq, l'un après l'autre, implacablement. Les derniers étaient morts très jeunes : ils avaient les poumons faibles, comme le père. Elle restait donc seule avec ses souvenirs. Ses



souvenirs ? Dans sa pauvre tête, un peu fêlée par cette chute d'années et de misères, elle confondait ses fils et les accidents, leurs visages et leurs noms. Elle avait adopté une petite-fille qui, arrivée à l'âge de vingt ans, l'avait quittée, pour suivre son galant : ce fut le dernier coup, sa raison avait tout à fait chancelé et elle se surprenait parfois à divaguer, toute seule, dans son fauteuil. Elle avait pourtant de l'amour pour tous ses fils, s'ils avaient vécu, et ça lui faisait mal au cœur tout cet amour qu'elle ne pouvait épancher. Puis, un jour, le « Moïa » avait frappé à la porte, et, tous les vendredis, fidèlement, il arrivait, la saluait du même signe de tête, prenait place du même côté de la table, sur la chaise fraîchement rempaillée. Elle l'avait aimé tout de suite, ce jeune homme, et elle aurait voulu le garder auprès d'elle.

D'ailleurs, ils auraient bien vécu ensemble. Elle n'était pas riche, Mar-Josèphe, mais elle avait quelques bonniers de terre qu'une belle-fille taciturne, sans humeur et sans enfant, travaillait comme un homme, quelques pièces d'or à la Caisse d'épargne et autant dans son coffre vermoulu. Sa petite maison avec appentis, fournil et toutes ses annexes, désormais vides.



Ils auraient si bien vécu ensemble. Le vendredi, elle y pensait ; le reste de la semaine, elle songeait à autre chose : elle avait si peu de mémoire. Mais, le vendredi, instinctivement, elle se levait plus tôt qu'à l'ordinaire, allait fouiller dans la gerbe de plantes que, petit à petit, le Muet lui avait apportée, qu'elle plaçait dans une malle d'osier et dont chaque brindille était sacrée. Puis elle jetait un coup d'œil sur les pommes et les poires qui s'alignaient, en bataillon serré, queue en l'air, dans l'armoire. Et quand le chien avait jappé, le boucher crié son avertissement, elle mettait la table, remisait sa fragile personne dans son fauteuil et l'attendait, bien sagement, comme je vous l'ai dit. Il en était ainsi depuis des semaines et des semaines. Il arrivait et la saluait d'un grand signe de tête, un mince sourire sous le nez. Il était maigre, si maigre que les os lui perçaient la peau, et son menton pointu se confondait avec sa pomme d'Adam. Ce n'était pas un joli garçon, le Muet, mais ses yeux étaient vraiment beaux : bleus, doux et graves.

Il entrait donc. Pendant la bonne saison, il déposait ses plantes sur la table et se mettait à manger, après avoir ébauché un grand signe de croix, en soulevant sa



casquette de l'autre main... Au mois d'avril, il apportait à Mar-Josèphe un énorme bouquet de violettes : le printemps faisait fumer la terre et les petits oiseaux se racontaient de bien douces choses, tout bas, sous la grande ramée qui réunit les deux hameaux du nord. Il mâchonnait des brins de toutes sortes : brins d'aubépine ou de genêt, brins rouges ou verts. Au mois d'août, il lui présentait une poignée d'épis, dont il avait égalisé les tiges, sur une pierre du chemin, avec son couteau : les moissonneurs grillaient sous leurs chapeaux de paille dans les éteules et les gamins se baignaient, en cachette, derrière les roseaux de la rivière. Le Muet avait le visage tout mâchuré de sueur et de poussière. Quand venait octobre, il tirait de ses poches des pommes, rouges comme ses joues de fiévreux, ou des poires dures comme des cailloux que la vieille portait aussitôt dans l'armoire : il y avait de lents couchers de soleil derrière la colline et les peupliers de la drève éparpillaient déjà leurs feuilles laquées sur tout le village. Le Muet, frieux, revêtait une espèce de manteau dont les pans clapotaient sur ses jambes maigres. Il serrait un petit fétu dans ses lèvres. En décembre, il n'apportait plus rien, sauf de la neige sur la pointe de ses longs sou-



liers. Il crachait avant d'entrer et se dirigeait tout droit vers le pot du poêle flambant rose. Il y avait beaucoup de blanc partout, des enfants jouaient sur le vivier de la ferme, les paux des pâturages avaient mis leurs toques de fourrure et la neige tombait en papillons lourds. Le Muet était un vrai calendrier.

En mangeant, il regardait autour de lui avec une innocente convoitise. Il admirait béatement l'armoire très basse, aux garnitures de cuivre, devenue presque noire sous les multiples couches de vernis ; les vases aux fleurs rouges d'où émergeaient des têtes de pipe ; au mur, le grand Christ en bois étranger, aux fines dentelures, entouré de tous les instruments de la Passion ; les saintes images jaunies, encadrées de minces tresses de paille laiteuse ; l'horloge dont le balancier brillait furtivement dans l'as de cœur de la caisse sculptée ; le gros réveil silencieux et le petit bondieu sur lequel se desséchait un rameau de buis... Il continuait son repas interrompu. Après avoir mangé jusqu'aux oreilles, bu à sa soif et bien goûté les succulentes cerises de Mar-Josèphe, il reprenait ses plantes. Il toussait très fort en soulevant un bouquet de bouillon-blanc, de mille-pertuis ou de consoude ; caressait son ventre en désignant



la bardane ; s'essuyait rageusement le front en prenant la morelle ; se rayait la peau d'un coup d'ongle en froissant des feuilles de plantain...

Mais Mar-Josèphe ne s'en servait pas. Une quinte de toux lui aurait déboîté les membres, elle ne mangeait plus guère, elle aurait sué ce qui lui restait de sang et elle ne se blessait jamais, quoique sa peau fût usée. Elle ne disait jamais rien. De quoi aurait-elle parlé ? De lui ? A quoi bon puisqu'il était là et qu'il reviendrait ? Du temps ? Et son calendrier ? Des nouvelles du dehors qui ne l'intéressaient plus ? Mais elle avait toujours le même sourire sur sa bouche édentée, pendant le repas, l'inventaire et la pantomime... Il partait avec un long rire muet qui lui fendait sa mince figure empreinte de bonheur et de tendresse.

Or, un vendredi, il ne vint pas. Seul, le chien jappa. Le boucher ne cria pas l'avertissement ordinaire et laissa Mar-Josèphe toute chose. Elle passa l'après-midi à cueillir des chicorées le long de la Treille. L'autre vendredi, rien encore... Un matin, il lui arriva une lettre et comme elle ne savait plus lire, même avec ses lunettes, elle se rendit, sans tarder, au presbytère pressentant que le message lui appren-



drait ce que l'absent était devenu : « Pour la vieille Mar-Josèphe, près de la Croix-Bodart... » Elle trottait comme une jeune fille. Avec beaucoup de ménagements, le curé lui dit que son « moïa » était mort : une parente des bords de l'eau envoyait à Mar-Josèphe l'adieu du mourant qui avait beaucoup pensé à elle avant de s'en aller. La vieille n'écoutait plus. Elle ferma les yeux, puis sortit en chancelant comme après avoir bu une mauvaise liqueur, et, dans ses petites mains crispées, tout le long de la Treille, se détissait la loque parfumée, fil à fil...

Un matin — un vendredi —, le boucher, qui s'était attardé en chemin, la trouva morte, un tas de plantes sur les genoux — la pièce était pleine de leur odeur aromatique —, un sourire dans ses lèvres blanches, le regard dirigé vers la porte. Sur la table, il y avait un bocal de cerises, débouché, mais plein encore, une assiette de soupe refroidie, et, derrière les tranches de pain, une pomme à moitié mangée.



## L'EXODE

*A Marius Renard.*

Au centre de la paroisse, il y avait l'église, la cure et l'étang. L'église était la plus fraîche demeure du village, car l'abbé Mauvis l'avait badigeonnée pour la Noël. La cure était bruyante parce que l'énorme curé y avait installé un atelier de menuiserie et que la servante était sourde, comme un pot. L'étang était bordé de dix arbres : le vent soufflant presque toujours de l'est, ils penchaient un peu vers l'ouest et avaient l'air de se mettre en route, pesamment, dans la direction de la Hesbaye. Au fond, ils n'éprouvaient nulle envie de s'en aller : ils voyaient tout le pays et regardaient autour d'eux, au loin, d'autres arbres — ceux des chapelles et des carrefours — dont la tête remuait parfois, par-dessus les campagnes.

Quand, le dimanche, les cloches se mettaient en branle, on eût cru que l'air entier



faisait de la musique ; quand la petite sonnette de la cure éternuait, c'est qu'il y avait un étranger dans le village (les gens de là-bas allaient faire le tour par le jardin et ne dérangaient jamais la servante) et chacun venait voir qui c'était. Le soir, lorsque les vaches remontaient des prés banaux du fond, on entendait la voix aigrette de Noé qui les hélait sans lâcher les fers de son tricot : « La Mignolle... la Morette... en route... oute... oute... » bien qu'elles allassent droit à l'étang, en jouant avec Lambert, le vieux chien aphone.

Autour de l'église, de la cure et du vivier une vingtaine de maisons restaient assises, à peu près en croix, tournant le dos aux chemins, la façade surveillant la campagne. On ne s'occupait pas des chariots qui passaient, mais on voulait voir à chaque heure comment se portaient les terres assez maigres, les blés boudeurs et les vaches nerveuses comme des chevaux. Une toute petite fenêtre carrée trouait les pignons lézardés longeant la route : elle ne servait pas à grand'chose, la vie étant là-bas sans surprise. Face à la colline, vers la Meuse, les ruines d'un hameau achevaient de s'émietter, et, à mi-chemin du fond, les cinq maisons du Dernier Seuil vivotaient derrière leurs sureaux.



La paroisse avait encore quarante-six âmes, en comptant celle de Noulet le sabotier qui devait être noire comme le péché mortel — il ne mettait jamais les pieds à l'église — et celle du petit des Purnalle qu'on avait lavée, peu avant, de la tache originelle. On pouvait venir par l'une ou l'autre des routes, on remarquait aussitôt que le clocher surmontait les maisons chacune à son tour, ce qui était un signe de bénédiction. Il est vrai qu'il ne venait jamais personne. L'existence, là-bas, n'était ni grise ni gaie : le soleil suivait la pluie et le vent chassait la neige. On se laissait vivre sans trop songer qu'on n'était plus que quarante-six des quinze cents qu'on avait été au temps des mines de fer. Les anciens, à la veillée, parlaient parfois encore des déserteurs, mais la prochaine génération les aurait tout à fait oubliés.

Or, cette année-là, l'hiver fut particulièrement pluvieux. A la fonte des neiges avait succédé un vrai déluge. L'eau tomba par torrents durant trois semaines et, lorsque le vent s'apaisait, on entendait, la nuit, couler les ruisseaux aux bords des routes. Des jets sourdaient le long de la colline : la terre devait être trempée jusqu'aux anciennes bures.



Un matin que la mauvaise nouvelle venait d'arriver, on ne sut trop comment, et que la pluie avait cessé, les gens s'en allèrent à travers les campagnes, au risque d'y laisser leurs sabots ou leurs bottes, vers les hauteurs qui dominaient la Meuse. Ce qu'ils virent était indescriptible. Le fleuve énorme roulait ses flots jaunes entre les carrières, et les villages étaient inondés : on n'apercevait plus que des toits, et, tout contre les rochers, quelques barques prudentes où remuaient des hommes. Les paysans rebroussèrent chemin, pris de vertige, pourchassés par la rumeur grondante de la crue, remontant vers le plateau battu du vent, humide, et appauvri soudain par l'arrêt de tout trafic, mais où l'eau ne monterait jamais. Jamais. Ils en éprouvaient une joie âcre.

On se tint au coin du feu ou à la fenêtre pour regarder pleuvoir. On ne savait plus rien de rien, sauf que le fleuve grossissait à vue d'œil, que l'ouragan harcelait et trempait tout le pays, qu'un pont avait été emporté vers Namur et que les charbonnages étaient noyés. On ne brûlait plus que du bois depuis plusieurs jours et on mêlait les pommes de terre à la farine, car La Hesbaye elle-même restait fermée à cause du mauvais temps. L'eau



n'était pas montée sur le plateau, mais elle soulevait le désastre jusque-là.

Un jour, à l'aube, à travers la fenêtre que brouillait la pluie, Noulet vit qu'un étang se formait dans la campagne où la terre s'était brusquement affaissée, et, l'après-midi, le phénomène se renouvela devant la maison de Jean-Louis le fagoteur. La nuit, le vent étant tombé, les gens crurent entendre autour d'eux remuer les champs, et l'abbé Mauvis, réveillé par des bruits insolites, s'aperçut que la façade de la cure se lézardait du haut en bas. Il n'y avait plus de doute, les bures travaillaient.

Dès le fin matin, accoutrés comme ils purent, les gens allèrent et vinrent, sous la pluie battante, d'une porte à l'autre. La maison des Corneux craquait depuis deux heures : les voisins hébergèrent gens et bêtes et, tout pâles, presque verts, les paysans restèrent sous l'averse pour voir s'écarteler les murs. Les étangs s'étaient multipliés : on eût cru que l'eau de la vallée avait trouvé des issues souterraines pour venir sourdre dans la campagne. L'après-midi on remarqua que les ruines qui faisaient face à la colline de l'autre bord du fleuve avaient disparu. Parfois un homme courait sur la route



et on ne savait plus si c'était devant la pluie ou un malheur qu'il se sauvait.

La nuit fut longue. On veilla dans chaque demeure. Sur le coup de onze heures, le marronnier de la cure se pencha vers l'église : l'abbé Mauvis eut tout juste le temps de filer, suivi de la vieille servante hébétée, à travers les ruisseaux de la route. Doucement, derrière eux, dans le bruit du vent qui se levait, l'habitation sembla se replier comme une boîte en carton. Le père Bausart, qui tenait l'oreille collée contre un mur de sa maison et qui avait deviné ce qui se passait, vint leur ouvrir sa porte.

Le temps se calma vers l'aube et des lampes vacillèrent autour des logis et des granges. Tout à coup, elles ne bougèrent plus : un gargouillement singulier emplissait le silence humide. On écouta longuement, la bouche ouverte pour mieux entendre, et une voix qu'on ne reconnut point monta dans l'obscurité :

— L'étang des dix arbres est avalé.

Quelqu'un demanda :

— Qui est-ce qui crie ?

Et une troisième voix répondit :

— Je ne sais pas.

Les paysans grelottèrent sous leurs loques mouillées. Dans le fond lointain livré aux



puissances mauvaises, une cloche sonna les « transes », annonçant une nouvelle crue ou l'écroulement d'un pont. Ils cherchaient des signes dans le ciel, mais le ciel restait livide, mouillé, impénétrable, muet, et ils virent soudain que les dix arbres de l'étang s'étaient penchés dans tous les sens, faisant un grand trou sur l'horizon.

Les pauvres gens n'étaient plus qu'un troupeau trempé jusqu'aux os qui n'osait franchir le seuil des portes pour se mettre à l'abri. Les enfants dormaient encore dans les maisons auxquelles le jour naissant, lavant les pignons blêmes, donnait un air sournois. Les paysans s'aperçurent enfin que la femme de Corneux avait, depuis la veille, des cheveux blancs et ils crurent un instant qu'une étrangère s'était glissée parmi eux.

— Nous irons nous chauffer, dit le père Bausart. Je connais le pays. Il suffit de bien écouter, l'oreille contre un mur, et, au moindre signe, lâchez les bêtes. Venez chez moi, Monsieur le curé.

Le troupeau hésitant se dispersa et s'effaça sous la pluie. Noulet, à peu près perdu dans ses bottes — il était fort maigre — Noulet avait pris à travers champs. L'eau tombait à seaux et le hameau s'effaça à son tour sous la cataracte vitreuse.



Il y eut une éclaircie vers midi. Les pigeons avaient déserté leurs colombiers et s'étaient collés, tout blancs, dans les abat-sons noirs de l'église. Très fier de les avoir vus le premier, le petit de la fille Bausart les montra au curé. L'abbé Mauvis, qui avait visiblement maigri en vingt-quatre heures, murmura pour lui seul.

— En l'an six cent de la vie de Noé, au second mois, au dix-septième jour du mois, en ce jour-là toutes les fontaines du grand abîme furent rompues, et les bondes des cieux furent ouvertes...

Les gens crurent qu'il priait et les femmes se signèrent. Comme le vent s'était tu, on entendit monter du fond désastreux la sonnerie des « transes » : ce n'était pas la même cloche que le matin. Noulet était entré, noyé dans ses bottes plaquées d'argile et dans sa capote de soldat toute trempée. Il fumait des pieds à la tête, penché au-dessus du poêle.

— Eh bien ? demanda Bausart.

L'autre dans un souffle vapoureux, lâcha par morceaux :

— La meule de fagots de Jean-Louis a glissé de dix mètres (il ôta sa casquette qui dégouttait sur la buse). La chapelle de sainte Barbe s'enfonce et... (il cracha dans ses moustaches), à l'entrée du Sart-Trodu,



il y a un trou pour y loger deux chariots. La terre bouge et suce l'eau tout autour de nous.

Il eut un petit rire singulier et secoua une de ses manches :

— C'est curieux... curieux : la maison des Corneux s'est effacée. On ne voit plus qu'une jambe de l'appentis, dressée en l'air. Mes gens, il faudra sortir nos chariots et nous en aller.

Pour la centième fois depuis la nuit, la servante du curé parlait de retirer son châle des décombres de la cure, et l'abbé Mauvis haussait les épaules. Noulet dit encore :

— J'ai vu un chevreuil perdu dans la campagne.

— Et au Dernier-Seuil ?

Le sabotier ôta sa veste fumante :

— Je ne suis pas allé jusque-là.

La pluie se remit à battre les vitres et on se tut pour regarder tomber l'eau. Vers cinq heures, la grange des Dodémont se sépara de la maison et chut d'une pièce. Les gens n'eurent que le temps de sauver leurs bêtes — et de fermer les portes — car le logis craqua soudain et s'affaissa à son tour, la façade inclinée vers le nord. Etant très vieille, elle ne fit pas grand bruit : on la vit se ramasser sagement et le mon-



ceau fuma aussitôt, le feu ayant pris dans les boiseries. L'incendie couva sous l'humidité : il ne pleuvait plus. Jean-Louis, Pierre Limage et les Poyoux, qui avaient harnaché leurs vaches, chargeaient leurs chariots à ridelles.

— Je suis bâti sur l'ancien chemin, disait Bausart. Venez chez moi.

Mais, sur le seuil, l'abbé Mauvis, de son index, touchait sa grosse face devenue blanche comme la pierre :

— Écoutez... Chut... faites taire les petits...

On entendit monter des ténèbres mouillées des cris, des jurons, des prières, des aboîments, des pleurs d'enfants, des meuglements et des grincements de moyeux.

— Qui est-ce ?... Qui est-ce ?...

Ceux du Dernier-Seuil arrivaient, lanternes devant, poussant aux roues, les petiots trottant derrière l'unique véhicule échappé au désastre. Des voix ralliaient des bêtes fugitives. Une vieille branlante éleva, en un geste désespéré, sa lampe qui saigna dans une flaque :

— Nos maisons sont parties.

— Où allez-vous ?

— Plus loin.

Une chèvre pâle bondissait sur la route, se dressant parfois sur ses jambes de



derrière, comme un fantôme. Un cri usé appela.

— Venez La Grise, venez, ma fille.

Une vache répondit dans la nuit et une voix de femme pleura.

— Ma lanterne s'est éteinte. Tout nous en veut.

Et ce fut la panique dans les ténèbres...

. . . . .  
Des taches rouges sautillaient dans la campagne, au loin. La grange des Dodémont s'était mise à flamber sous les coups du vent : on eût dit une grosse lampe qui bougeait. On vit encore, par instants, l'ombre énorme du curé vaciller entre la silhouette maigre de Noulet et la silhouette arrondie du vieux Bausart. La semaine d'avant, ces trois hommes ne pouvaient se sentir, mais le désastre les avait rapprochés. Hors d'haleine, l'abbé Mauvis disait :

— Les eaux s'élevèrent de quinze coudées plus haut : ainsi les montagnes furent couvertes....

Noulet l'interrompait :

— Mais nous allons plus loin. On voit déjà les lumières des maisons du Bois-d'Avril.

Puis ils écoutèrent, devant eux, la voix de Noé :

— La Mignolle... la Morette... en route...  
oute... oute...



Derrière eux la terre gargouilla.

— Chut... entendez-vous ? haleta le curé.

— Nous allons plus loin, répéta le vieux Bausart, entre deux assauts du vent.

— ... oute... oute...



## L'HOMME DE LA GRUE

*A Albert Guislain.*

**L**A trépidation de la grue couvrit un instant les mille bruits de la ville qui chantait ou s'amusait, la benne bascula et apparut comme la gueule rouge du monstre mécanique au-dessus du « terril ». Les scories en fusion dévalèrent, illuminèrent le versant, le ciel, les maisons et le fleuve, puis s'étirèrent comme un insecte de feu. Et, dans le nuage de fumée qui montait, Pierre Lardinois bourra sa pipe et ranima l'appareil : les chaînes, le moteur et la charpente métallique vibrèrent, le bac se releva et glissa docilement vers l'usine.

Il vivait là-haut depuis longtemps Pierre Lardinois, et depuis longtemps il ignorait tout des hauts-fourneaux, de leurs flammes colorées, de leurs gaz qui pressaient le cerveau et amollissaient les jambes, du tintamarre des bâtisses métalliques et bizar-



res, des feux sournois qui pelaient les torsos nus et des gouttes de métal qui vrillaient de temps en temps une main, une joue ou un œil. Il connaissait l'usine par le dessus, c'est-à-dire par ses cheminées géantes qui marquaient le temps aux gens du bassin noir et rouge, par les langues pourpres que tiraient les gueulards vivant dans la nuit, et par les images de tous les pays, de toutes les saisons et de toutes les heures, par les météores fugitifs nés des mains suantes des hommes et jaillis des fours. Elle n'était plus pour lui qu'un fragment du paysage quotidien, comme un filet de lune s'accrochant à un arbre, un orage qu'il voyait venir de très loin, les petites maisons qui prennent, la nuit, des visages humains et familiers et les clochers décapités, coupés en deux par les fumées vagabondes et joueuses.

De vivre là, seul, la nuit, loin de la ville, près des nuages et des étoiles, avec sa bible et sa pipe, Pierre Lardinois n'était plus comme les autres et il le sentait bien lorsque, ayant refermé sa guérite le matin, par le sentier bordé de plantes maigres dont il connaissait les vertus, il redescendait vers les hommes.

Et les hommes l'aimaient bien parce que, grâce à lui, les nuits lourdes d'été



et les nuits froides d'hiver s'illuminaient à deux lieues à la ronde et que la gueule rouge de la benne basculée éclairait les amours des époux enlacés dans leur lit, la fièvre des malades éveillés et l'angoisse des femmes qui attendaient leurs maris ivrognes.

Les gens attardés qui se hâtaient sous les réverbères clignotants, les soirs pluvieux, aimaient la longue caresse céleste que l'homme allumait furtivement là-haut, d'un menu geste qui lui valait un peu de pain, un peu d'alcool et un peu de tabac, et lorsque, vers la fin du jour, les familles devisaient, et que Pierre Lardinois, d'un petit coup de main, versait de la lumière par les fenêtres des cinq mille maisons grises du versant est, on disait son nom ; et lorsqu'on se taisait, il adoucissait les visages et ouvrait les bouches qui ne prononçaient que des paroles de paix et d'amour.

Car le bon Pierre Lardinois guérissait les maux de ventre, les plaies et les brûlures, il prédisait le temps qu'il ferait pendant la journée — puisqu'il l'avait vu venir par-delà la cité fumeuse — et il disait en passant une de ces histoires que Christ racontait autrefois aux hommes qui le clouèrent sur une croix.



Les grands oiseaux migrants effleuraient sa vigie de leurs théories craquantes deux fois par an et l'année de la variole les choucas avaient peuplé sa charpente.

Après ces brèves apparitions chez les gens, Pierre Lardinois remontait dans sa guérite ; il prenait plaisir à interroger les vitres allumées des cinq mille petites maisons, il aimait tout ce monde anonyme qu'elles abritaient, et il s'imaginait, derrière les rideaux, des hommes qui jouaient aux cartes, ou une femme qui repassait le linge dur de la semaine. Et pour ne pas trop s'attendrir, il allumait sa pipe à la lampe à bec que, du pied du « terril », on aurait prise pour une étoile, et pensait à des choses simples comme son âme de vieux jeune homme que le travail avait nourri et vêtu à peine, mais auquel il n'avait enlevé que deux doigts de la main gauche.

Cette nuit-là, le vent aboyait dans la charpente, la secouait toute, la faisait gémir, ranimait la benne rouge qui passait et rabattait son souffle chaud sur la guérite. Pierre Lardinois souriait dans la tempête dont les caprices l'amusaient. Clac ! la benne basculait dans le noir, le vent et la pluie ; la lave brillait, crépitait, pâlisait ;



des scories restaient allumées dans le fond où elles avaient roulé sous un jeu d'étincelles, s'éteignaient, puis se réveillaient comme des tisons sous le vent. Et la grande aurore avait éclairé tout le pays de l'est où, ici et là, les langues des gueulards se tordaient et rentraient dans leurs trous.

Le petit homme chantait dans le grand vent ; les chaînes, le moteur, la charpente vibraient ; le bac se relevait et glissait vers l'usine, patinant par places à cause de la pluie. Puis l'énorme caisse chaude revenait et roussissait parfois les moustaches drues de Pierre Lardinois qui commençait à suer malgré le vent et l'eau. Les roues s'attardaient tout le long des rails et le moteur révélait ses formes de crabe sous les flammes vertes.

Pour comble de malheur, le bac fit un demi-tour, il maintint sa grosse gueule rouge ouverte, comme une lune brusquement apparue, et l'homme dut descendre l'échelle mouillée, en détacher son ringard et tisonner le mâchefer aveuglant. Ses ahans se mêlèrent aux aboiements du vent, la masse incandescente fienta, puis sous un dernier coup de fer la benne se retourna et la lueur caressa le village secoué sous l'averse.



Les chargeurs ne virent point revenir la caisse chaude.

Les gens qui veillaient l'agonie de la vieille Marguerite ne revirent point, de toute la nuit, la grande lumière amicale de la grue, et deux jeunes époux s'endormirent le cœur gros, inquiets du petit homme timide et doux qui éclairait par instants leurs amours.

Le lendemain matin, les pauvres habitants des cinq mille maisonnettes du versant est s'informèrent de Pierre Lardinois qui depuis dix ans n'avait jamais failli à sa tâche publique.

Les chargeurs s'étaient mis en route dans la pluie et le vent, avaient appelé dans leurs mains, avaient trouvé la guérite vide et le bac suspendu, puis, quand les scories furent tout à fait éteintes, ils s'étaient aventurés sur la colline chaude et, à la lueur de la lampe à bec à laquelle l'homme allumait sa pipe, ils avaient découvert à mi-chemin du fond, un petit paquet de chairs carbonisées, quelque chose de nu, de rouge et de recroquevillé qui avait dû être Pierre Lardinois, le dispensateur de lumière et de consolation du noir versant est.



## DANS LES DUNES

*A Jean Pierre Brien.*

### I

**I**L toussait discrètement, déposait sa brassée de copeaux sous la fenêtre et frappait à la porte, bien que celle-ci fût toute large ouverte. Le vieux Morreel, la main droite arrondie sur l'accoudoir du fauteuil (il n'avait pas de main gauche), se soulevait pour lui rendre son salut, son visage cuit s'ouvrait et sa barbe de chanvre semblait se détacher du menton :

— *Dag* (bonjour), Simon.

Aussitôt, les deux vieilles identiques trottaient au long de la façade, l'une venant de gauche, l'autre de droite, et apparaissaient en même temps dans le cadre de l'huis :

— *Dag*, Simon.

L'épouse et la belle-sœur. Des jumelles. Chacune, au cours de septante silencieuses années terrées au creux des dunes, avait



copié les gestes, les sourires et les rides de l'autre. Aux jours de fatigue, Lucas songeait parfois qu'elles quitteraient à la même heure la petite ferme bâtie autrefois pour la première nuit de Melia, et, du fond du jardin, il lui arrivait d'appeler l'une pour l'autre. Depuis un mois qu'il venait à la maison, Simon hésitait encore devant Melia ou Kee... Celle-ci était légèrement plus petite, mais ses sabots lui donnaient la taille de Melia.

— Chaud, soufflait Simon.

On ne disait pas grand'chose, puisqu'on ne se comprenait pas. On gesticulait pour désigner le ciel, les fèves ou le seigle : on voulait ainsi parler de la saison et des récoltes. Lucas tirait enfin son mouchoir rouge de la fente de son gilet et se frottait vigoureusement les lèvres : comme par magie, il en sortait de vieux mots du temps où il pêchait la morue en Islande, en compagnie de marins français. Simon s'accrochait à ces mots attendus et laissait retomber ses mains fatiguées :

— La terre a soif.

Il souriait, parce qu'il pensait que cette terre altérée se trouvait à cinq cents mètres de la mer, et il grattait les durillons de ses paumes amollis par la transpiration. Il avait les poings solides, mais tout le



reste ne valait pas cher. Il était tout en angles dans ses vêtements de coutil décoloré et seuls ses yeux bleus lointains vivaient dans sa face maigre et hâlée. On le devinait propre sous sa chemise jaunie par la sueur et il se rasait chaque matin. Le vieux pêcheur, à qui Tits le voisin venait racler les joues le dimanche, admirait Simon.

— Pommes de terre, disait Lucas en arrondissant sa bonne main.

Melia Morreel balbutiait en flamand, les dents serrées par la bride de sa capote, et Kee, à l'autre bout de la table, remuait silencieusement les lèvres et faisait les mêmes gestes que Melia. On était bien ainsi. Dehors le vent doux caressait les feuilles argentées des saules, le jardin s'emplissait du grelot des grillons et des roses trémières bougeaient au flanc du pignon étroit dressé contre les mauvaises pluies. Une mouche faisait vibrer les cosses de pois attachées à la solive. La guipure rouge des géraniums collés à la fenêtre s'assombrissait. Par monosyllabes patients, Lucas essayait de raconter quelque chose et, la barbe décollée, extrayait enfin un grasseyant juron, de sa mémoire enfumée par le tabac :

— Tonnerre !



Très fière de son homme, Melia riait, Kee souriait et Simon approuvait de la tête, sans avoir compris. Car les histoires de Morreel étaient souvent très confuses : ainsi l'étranger n'avait pas saisi comment le pêcheur avait perdu sa main gauche en mer, malgré l'éloquence de sa main droite et les jurons qui détachaient la touffe de chanvre collée à son menton. Mais on avait toujours l'air de se comprendre et c'était le principal. Melia coupait enfin les tartines, en emplissait le sac de velours de Simon et y glissait quelques poires.

— Bonsoir, disait l'étranger.

— *Slaap wel* (dormez bien), Simon.

Il s'en allait. En passant, il caressait Polle, la vieille mule au poil luisant qui se reposait dans la dune, et un profil diabolique de chèvre regardait s'éloigner l'homme. Il disparaissait entre deux crêtes hérissées d'oyats grelottants, resurgissait dans un fond de mousses rouillées, s'effaçait derrière un cône, reparait dans un creux où jouait la soie vagabonde des sables. On entendait fort bien le grondement des vagues et le meuglement doux d'une bouée. Simon s'attardait : une mouette sanglotait vers les terres, la bouée prenait la voix grave d'un bourdon et les sirènes



de l'horizon poussaient des appels grêles de cloches. Simon ouvrait la porte de la baraque des maçons. Au loin, le vieux Lucas hélait son chat :

— Pirouwi !... wiwiwi !...

## II

Le lendemain, Simon était au poste avec sa brassée de copeaux. Il y avait un mois qu'il en était ainsi. Depuis que Lucas, le manche d'une pelle passé dans l'anneau qui lui servait de main gauche, un seau dans la main droite, vint lui demander du ciment : la veille, le mauvais vent du sud-ouest avait abîmé le toit de la petite ferme. Simon porta jusque-là la charge de l'ancien pêcheur, rejointoya les tuiles qui luisaient au soleil couchant et maçonna quelques briques sur le mur qu'avaient fendillé les deux pieds de neige de l'hiver d'avant. Les vieux l'avaient pris en amitié. Melia achetait désormais son pain, son beurre et son café. Ils vivaient seuls à un kilomètre du village caché dans son enceinte de peupliers du Canada. L'aîné des fils, Bram, était mort à la guerre dans l'amoncellement de Nieuport. Lucas tendait parfois la main vers



la nouvelle ville rougeâtre, par delà les dunes, ou frappait violemment la table du bourrelet de cuir de son poignet gauche :

— Tonnerre !

Mais chaque fois qu'on évoquait la guerre Simon se frottait le front et les joues comme pour en écarter une toile d'araignée qui gênait ses regards lointains. D'ailleurs, Lucas parlait tout de suite de son autre fils, Bastiaan, qui pêchait le hareng sur les côtes de l'Espagne. On citait parfois le nom de la fille, Georgina, qui était en service. On n'en disait pas plus long et on ne montrait que le portrait du soldat, orné d'un crêpe et accroché entre deux images pieuses, au-dessus du lit du vieux couple, et celui du pêcheur. Bram avait le visage doux et souriant de Melia. Bastiaan ressemblait à son père : un beau et rude visage de corsaire. Depuis trente ans, Lucas cultivait sa terre. Il était aussi le fossoyeur du village. Voilà tout ce que Simon avait débrouillé des monosyllabes, des gestes et des silences des trois vieux.

— Bastiaan... fort, disait-il.

Les Morreel rougissaient d'orgueil. Quant à lui, Simon, il était Simon, tout simplement. Il servait les maçons qui, doucement, construisaient une grosse villa au bord de la mer. Il était arrivé un matin par la



route de La Panne, on l'avait embauché — sinon, il aurait poursuivi son chemin bien entendu : ici ou ailleurs... — parce qu'un manoeuvre s'était brisé une jambe l'avant-veille, et, bien qu'il travaillât comme un somnambule, la besogne marchait. Quarante ans?... Il ne comprenait pas le flamand. Toon élargissait les bras pour lui commander une pile de briques, Jef crachait sur sa truëlle pour lui réclamer du ciment et Piet, le charpentier-surveillant, moulait le ciel avec sa main pour que Simon mît le broyeur en marche :

— Hei !... le Français !

C'étaient d'ailleurs de bien braves gens, même ce Jef qui aimait les farces et agitait sa casquette chaque fois que la ligne d'un steamer rasait l'horizon marin. A midi, les trois hommes filaient à vélo sur la route aux tons d'ardoise, une planche sur l'épaule ou un chariot plat attaché par une corde à la selle. Simon mangeait ses tartines dans un trou de la dune. Parfois, une toux l'arrachait de sa cachette et il tendait les regards vers l'homme qui s'arrondissait sur la balustrade de l'unique villa proche. A son tour, le malade penchait la tête vers lui. Un visage maigre et sec aux pommettes bleuies. L'ouvrier s'effaçait dans les oyats. Puis la voix gaie



de Jef le ramenait sur le chantier. La pompe, le broyeur, le ciment, les briques :

— Hei !... le Français !

La dame de la villa revenait du bain, jeune, droite et blonde. Le vent, de temps en temps, fendait son peignoir de haut en bas et on pouvait ainsi voir que son corps était plus blanc que le lait caillé. Une petite fille nue aux cheveux de miel trotta derrière elle en coupant l'air de sa bêche de bois. Elle chantait : « *Vous dansez, marquise, d'un pas si léger...* » Mais le broyeur couvrait sa voix frêle et, là-haut, Toon élargissait les bras :

— Hei... le Français.

A cinq heures, Simon, se retrouvant seul sur le chantier, cheminait lentement vers la côte en mangeant ses dernières tartines. Tits, le pêcheur de crevettes, les jambes arquées, rigide dans sa vareuse huilée, était en vigie sur une crête. En beaucoup de gestes et peu de mots, ils parlaient du temps :

— La mer est belle.

Ils se tournaient vers elle. Les vagues bâtissaient au loin de petits hameaux blancs. Une autre, comme une écharpe d'argent neuf en paillettes, ondulait au bord des sables et s'évanouissait. Mais déjà Simon revenait vers les terres et pas-



sait devant la villa. Le malade au masque japonais était penché au balcon, l'image rouge de la femme se dessinait sur le mur blanc, la petite fille nue bêchait le sable entre les buissons d'argousiers. Elle chantait : « *Vous dansez, marquise...* » et l'homme toussait dans ses mains. Simon allait prendre son sac et ses copeaux dans la baraque et, à longues enjambées, gagnait la ferme dont le pignon neigeux méditait au creux des dunes.

## III

Georgina se trouvait là un soir. Elle était grande et robuste. Le visage des Morreel, mais décoloré par la ville. Lorsqu'elle marchait, un peu hésitante sous la solive, elle bougeait d'une pièce dans sa robe à pois noirs. Elle avait de larges yeux hardis où sommeillait un songe secret. Lucas baissa les paupières et leva son bourrelet de cuir :

— Georgina.

Melia avait souri en plissant toutes ses rides, Kee avait fait de même et Simon s'était incliné en ôtant sa casquette. La jeune femme — trente ans ? —, du coude s'était appuyée à l'armoire. D'une voix



aussi lointaine que le songe de ses regards, elle parlait d'une petite fille sans doute, qui se nommait Siska, qui était à peine aussi haute qu'une chaise et qui allait à l'école. Simon, plié en deux sur le banc qui longeait le mur, ne comprit rien d'autre, et, discrètement, il se mit à gratter les durillons de ses paumes sans penser à rouler une cigarette, bien que les vieux se fussent penchés d'admiration vers ses doigts habiles. Georgina s'était tue et les Morreel ne soufflaient mot. L'étranger hasarda :

— Chaud.

Le visage de Lucas s'éclaira furtivement :

— Orage.

Melia et Kee sourirent. Simon roula enfin son tabac et les trois vieux en le regardant mouiller le papier d'un seul coup de langue, virent que le pouce de sa main droite était blessé : « Ho ? » Et Georgina vint l'examiner de près :

— Ce n'est rien, fit-elle en français.

Elle alla chercher une pinte d'eau derrière l'armoire, y versa une pincée de sel et y trempa le doigt meurtri. Elle eut un regard très doux pour dire :

— Ne bougez pas.

Les deux vieilles s'étaient penchées sur la pinte et Simon fixait son doigt, machinalement. La jeune femme sortait de la cham-



bre, une loque blanche entre les lèvres, et, de ses mains fortes et caressantes, elle enveloppa le pouce qui saignait un peu. Lucas grasseyait et gesticulait pour affirmer les innombrables vertus du sel et il passait sa main sur ses lèvres, sa gorge, le creux de l'estomac, le ventre et finalement désignait ses pieds. Sa pantomime devint si comique que Melia rit comme une petite chèvre, et Kee fit de même.

— Ce n'est rien, dit encore Georgina après avoir noué la bande avec ses dents.

Simon contempla son doigt emmailloté s'inclina et dit :

— Merci, mademoiselle.

Puis il se leva. Ce fut Georgina qui coupa ses tartines. Quand il partit, les quatre firent un geste au-dessus des sureaux et crièrent :

— *Tot morgen.* (A demain.)

Il alla tout droit vers la côte, le sac au dos. Le soleil se couchait : le ciel ressemblait à un immense et somptueux rideau de velours pourpre ; le bleu restait sur les terres. Des coulées de métal sourdaient de l'horizon, les flaques de la plage se coloraient, le sable humide lui-même et ses milliers de rides devenaient rouges, et les perles innombrables des vagues mourantes fondaient aussitôt dans la mer.



Des chapelets de canards s'égrenaient sur l'écran de velours et un marsouin s'ébat-tait au large où l'eau semblait gelée. Tits, dure image au sommet d'un cône, criait :

— Brouillard... demain.

Le pêcheur achèterait une barque l'année prochaine et il la voyait déjà glisser et se balancer sur les flots. Le bras de Simon fendit la mer en deux et sa voix domina le halètement de l'océan :

— Bonne pêche !

La nuit venait : l'étoile du phare de Dunkerke capricieusement grelottait, les étincelles d'Ostende lui répondaient et Nieuport allumait de temps en temps sa lanterne rouge. Des bouées brillaient au loin et s'éteignaient. De leur vol lent et noir, les cormorans désertaient la plage. On n'entendait que la chanson de l'eau proche et la musique infinie qui venait de l'horizon.

Tits avait disparu dans les oyats. Simon s'en retourna par le chemin doux qui conduisait à sa baraque. Le temps avait brusquement changé : il y avait de l'orage dans l'air. Par delà les dunes, vers les Polders, le ciel s'illuminait, et des pignons blancs, des toits rouges, des pointes de clochers, des théories d'arbres surgissaient dans les échancrures des mamelons de



sable. Les mouettes s'éloignaient en bandes de la côte en poussant leur cri rouillé. Le vent se mit à souffler, la bouée mugit et un éclair s'enfonça sans bruit dans la mer. Des loques de mots errèrent dans la tempête. Du fond de la villa livide, la dame chantait : « *Il était un roi de Thulé, qui jusqu'à la mort fidèle...* » Quelques notes mélancoliques et tremblantes sortirent d'un piano. Mais on toussa si fort que la femme et la musique se turent et que Simon ouvrit la porte de sa baraque.

## IV

Le lendemain, après un frais souper de crevettes, les Morreel et Simon passèrent la soirée dans la cour, et par la porte ouverte, attaché au-dessus de l'armoire, un portrait de petite fille leur souriait : elle avait les yeux profonds de Georgina. On entendait fort bien le murmure des vagues et le meuglement de la bouée. L'étranger disait parfois à la jeune femme qu'il avait passé près des villes qu'elle nommait. Il se souvenait, par exemple, de l'âcre odeur des champs de chicorée du Brabant flamand et de ses lampes électriques qui bougeaient dans les soirs d'hiver là où



fumaient les silos. Le langage de Georgina était limité, mais très sûr, et Simon en oubliait sa fatigue des soirées où l'on s'épuisait en gestes confus. Les trois vieux émerveillés écoutaient sans comprendre. La jeune femme parla de Bruxelles. Il dit avoir contourné la ville.

— Une belle ville, assura Georgina.

— Une ville, fit-il en haussant les épaules. Et il jeta sa cigarette dans le petit canal séché qui encadrait la maison.

D'ailleurs, on eût dit qu'il y avait des trous dans sa mémoire, comme s'il avait traversé certaines parties du pays pendant la nuit. Discrètement, Georgina respectait son mutisme. Mais il raconta encore qu'il avait surveillé un moteur dans les carrières du pays de Liège. La bête, comme il l'appelait, crachait du feu dans le souterrain humide et faisait remuer la chaîne de la traction sur laquelle, par saccades, avançaient les wagonnets. Il se tut un instant, alluma une cigarette et évoqua le visage sanglant d'un vieil homme tué par une benne et traîné par elle sur une longueur de deux cents mètres. La machine ne voulait pas lâcher sa proie : Simon, ayant perdu la tête, ne parvenait pas à l'arrêter et il avait fui le chantier sans réclamer sa paie. Dans le soir clair, il



s'essuya le visage pour le dégager d'une toile d'araignée qui l'emprisonnait. Comme l'étranger avait raconté l'histoire avec lenteur, les yeux suivant les images qu'il égrenait, Lucas Morreel se ramassa dans son fauteuil et jura :

— Tonnerre !

Puis, aidé de Georgina, il parla à son tour des alertes de la guerre. On désertait parfois la ferme pour se terrer sous le ciment des abris anglais qui, pareils à des dogues attentifs, veillaient sur les dunes. Des oiseaux infernaux passaient dans l'air. Finalement, à bout de souffle, l'ancien pêcheur tendit son poing droit et son moignon gauche vers Nieuport où Bram était mort au cours de l'interminable vigie au bord de l'eau. Les têtes des vieilles remuaient entre les roses trémières et Simon s'essuyait la face.

— De mauvaises années, dit Georgina.

D'un lent regard, elle embrassa le champ de bataille et énuméra les noms des villes et des villages qui martelaient les communiqués de leur sonorité lugubre : Rams-capelle, Lombartzyde, Pervyse, Dixmude... En pleine nuit, racontait-elle, on voyait soudain le dos bombé de la mer, des toits, le triangle des pignons, des arbres éloignés qui ressemblaient à de la fumée, et des



blancheurs furtives trouaient les oyats. Simon s'était replié sur lui-même, arrachant, fil par fil, sa toile d'araignée. Georgina ne disait plus rien. Il ralluma sa cigarette éteinte et souffla :

— Mais c'est fini.

La jeune femme demanda :

— Avez-vous fait la guerre ?

Il hésita, puis :

— En France, tous les hommes ont fait la guerre.

On entendit passer un énorme hanneton des dunes. Des éclairs de chaleur illuminaient le ciel du côté des terres et d'étranges nuages semblaient bondir jusqu'au dessus de la ferme. Les Morreel ne s'en inquiétaient pas : les orages épargnaient la côte, et il arrivait même qu'il plût toute une journée à Furnes sans qu'une goutte d'eau tombât dans le jardin altéré. Un grillon chanta sous la chaise de Simon, mais il se tut tout de suite, parce que l'étranger disait qu'il avait traversé la moitié du pays en compagnie d'un vieux journalier nommé Christophe. Avec lui, on marchait des heures sans parler. Il connaissait tous les métiers et Simon était son aide. Christophe ne buvait pas, mais, le soir de la paie, il disparaissait pour trois ou quatre jours et la femme qu'il rencontrait ne lui



laissait pas un sou. Simon regarda Georgina. Elle eut un sourire pâle et il lui sourit à son tour. Lucas, réveillé par le bourdonnement d'un hanneton se frotta les lèvres avec son mouchoir et parla des pommes de terre blondes qui avaient soif. Il arrondit sa bonne main en plein ciel :

— Comme cela.

Simon se leva et prit son sac et son bidon sur l'appui de la fenêtre. Il s'inclina devant chacun des Morreel et s'en alla. A cinquante mètres de la barrière, Georgina le rejoignit :

— Vous avez oublié les poires, fit-elle.

Comme elle avait couru, sa gorge se soulevait dans sa blouse échancrée et ses yeux pâles, de la couleur des pensées des dunes, luisaient. Il prit la main de la jeune femme et la garda un moment dans la sienne. Elle dit :

— Bonsoir.

Il lâcha les doigts l'un après l'autre, lui souhaita le bonsoir et repartit. Il se retourna. La silhouette droite était toujours là. Il la salua d'un large geste de tout le bras, mais elle ne bougea pas. Le vieux Lucas appelait son chat :

— Pirouwi !... wiwiwi !...



## V

Ce dimanche-là, dans le matin doux et gris, des barques fantomatiques glissaient sur la mer et parfois une voile devenait fine comme une aiguille, puis s'élargissait lentement. D'autres se croisaient et s'écartaient, et ce jeu aérien semblait magique. Il n'y avait plus d'eau, ni d'horizon, ni de ciel : les voiles noires passaient sur un fond gris et une autre, là-bas, était suspendue en l'air. Un coup de soleil retraça la ligne de l'océan. Le ciel restait blanchâtre, mais l'eau avait l'éclat de l'argent neuf. Puis l'horizon brilla et la mer prit des tons d'argent mat. Un nouveau caprice du soleil transforma l'océan en une cataracte dont l'horizon était l'écluse. Celui-ci se trouva brusquement le long de la plage, à cent mètres de Simon qui chantait une chanson d'amour : l'image accueillante de Georgina dansait sur l'eau.

L'homme se leva nonchalamment, remua ses orteils soudés par le sable et s'en alla vers les dunes. Au pied de la villa aux tuiles bouillonnantes, Lucas Morreel gesticulait une pelle au bout de son bras valide et sa barbe semblait se détacher lorsqu'il ouvrait la bouche. Un gros monsieur ensom-



meillé tirait sur sa pipe et la lâchait pour dire un mot de temps en temps. Le malade au masque japonais grelottait dans son épais chandail blanc. Sa voix grêle et changeante arriva jusqu'à Simon :

— Il y en a cinq.

Et Simon vit les cinq crânes, des thorax, des fémurs, des humérus, des mains et des doigts de pieds. Du haut de la dune, entre les argousiers, il glissa dans le cimetière et sa bouche tremblait, toute large ouverte dans son visage blême.

— Tonnerre ! grasseya Lucas en secouant l'anneau de son bras gauche.

Le malade toussa, s'essuya le front et arrondit le dos :

— Il y en a peut-être d'autres, mais le sable coule comme de l'eau. La besogne est dure avec une bêche d'enfant. Et je ne trouvais pas votre numéro de téléphone, monsieur l'échevin. Ma petite fille jouait avec un os hier. Mais nous avons cru qu'il venait d'un cheval.

Une quinte l'interrompit et Lucas essaya en français :

— Eh bien, échevin ?

L'échevin avait l'air gêné. C'était une histoire bien ennuyeuse. Qu'allait-on faire des cinq morts ? Ses grosses lèvres remuèrent, mais il n'en sortit rien. Il ôta sa cas-



quette, se recoiffa, gonfla les joues, releva son vélo, puis les genoux de son pantalon beige, et s'assit sur la selle de sa machine. Il dit enfin :

— Vous arrangerez cela, Lucas.

Il se tourna vers le malade :

— Des soldats français. Le conseil de guerre chez vous. L'auditeur, avocat de Lille. (De son index, il visa le mur de la villa) : Fusillés.

— Tonnerre !

L'homme au masque japonais claquait des dents. Simon pelletait précautionneusement sous un saule. Il s'agenouilla et ramassa une main. Lucas glissa son moignon dans le sable et en enleva une poignée de longs os. Simon déterrait le buisson.

— Doucement, disait-il à Morreel, et il lâcha sa pelle pour travailler avec ses doigts.

Des orteils. Le malade toussa lamentablement et ses joues devinrent violettes. L'échevin secoua les cendres de sa pipe et la mit en poche. Tits arrêta sa mule au sommet de la dune et il apporta avec lui l'odeur violente de la mer. Lucas lui cria quelque chose. Le pêcheur semblait figé sur sa monture, et sa maigre bête aux jambes raidies par les rhumatismes, tendait le cou et plongeait dans le trou



des regards où flottait encore l'immensité de l'eau.

— Une manne, suggéra le malade, du balcon de la villa.

L'échevin redit le mot à Tits et l'homme et la mule s'éloignèrent, dociles au mouvement que leur imprimait le filet. Puis la tête du pêcheur sembla se dévisser pour appeler.

— *Vyf* (cinq), répondit Lucas.

L'échevin s'en allait à son tour à travers les sables, la bicyclette au dos. Morreel le suivit de près pour aller chercher un linceul (une idée qui avait brusquement germé sous son vieux crâne). Le malade toussait interminablement dans sa villa sonore et des alouettes chantaient sur les dunes. Lorsque la belle femme blonde revint de la mer, suivie de sa petite fille nue aux cheveux de miel, qui, les bras arrondis, gazouillait : « *Vous dansez, marquise...* », Simon montait la garde avec sa pelle auprès des cinq assassinés, et, de temps en temps, il déchirait l'épaisse toile d'araignée qui s'était collée sur son visage dur et blême.

## VI

On les enterra secrètement le lendemain, fort matin. Melia avait enveloppé



dans un drap noir le cercueil de sapin et les cinq assassinés s'en allèrent doucement sur le chariot plat que traînait Polle, la vieille mule. Le vent venait du sud-ouest, il s'engouffrait entre les monticules et creusait, au pied des dunes, des cirques où, solitaire, une pensée ou une euphorbe faisait face aux caprices de deux ares de sable. Des lapins folâtraient dans les saules. On ne voyait que les nuages affairés et les crêtes sur lesquelles se courbaient les oyats. Le bourdonnement de l'océan arrivait parfois jusqu'à la route comme une respiration gigantesque. Un instant, on aperçut son dos rugueux au bout d'une échancrure du terrain. Sa chanson devint plus proche : elle évoquait la musique des orgues de l'église trapue du village. On passa à côté de celle-ci et Polle s'arrêta à la grille du cimetière. Lucas, Simon — qu'on n'avait pas vu à la soirée — Tits et l'échevin portèrent la caisse au bord de la fosse et Georgina leur donna un coup de main pour la descendre dans le trou. Melia et Kee, les yeux gonflés de sable, égrenaient leur chapelet dans leurs doigts noueux. Tits sortit de sa raide vareuse une croix de bois verni et le vieux Morreel passa le manche de sa pelle dans l'anneau de son poignet gauche.



Simon s'essuya le visage et dit à Georgina :

— Il faudra venir de temps en temps, mademoiselle Georgina.

Déjà, la besogne avançait, car le sable est un maître fossoyeur : il coulait comme de l'eau dans la tombe. Tits y avait plongé sa croix et l'échevin semblait prier lui aussi, les mains jointes derrière son dos. Simon disait encore :

— Parce que moi, je m'en vais.

Lucas ramassait la pelle et les cordes. Sa barbe se détacha, mais il se tut parce que Simon se tournait vers lui et que sa figure avait changé en une nuit.

— Vous viendrez aussi, Lucas. Et vous, Tits, et vous, madame Melia, et vous, mademoiselle Kee. Parce que moi, je m'en vais.

Il caressa la cravate usée qu'il avait glissée dans le col de sa chemise et tâta son sac.

— Un bouquet de fleurs de temps en temps, mademoiselle Georgina. Au revoir, à tous.

Il leur serra la main : à Melia, à Kee, à Lucas, à Tits, à l'échevin. Georgina lui serra les doigts et ses yeux ressemblaient à de pâles pensées des dunes :

— Où allez-vous, Simon ?

Il déchira une fois encore la tenace toile



d'araignée qui se collait de nouveau sur son visage :

— Par là, dit-il.

Il désignait Furnes, puis le geste s'allongea : les Polders... Il partait. Il leur fit signe derrière les arbres grelottants. Il reparut dans un lacet du chemin. (Le groupe, les regards tendus vers lui, avait rejoint la vieille Polle.) Il agita sa casquette. Lucas, la pelle sur l'épaule droite, agita son anneau, Tits souleva son grand chapeau de toile huilée. Georgina, sans trop savoir ce qu'elle faisait, lui tendait la main. On le revit une dernière fois entre deux monticules, puis il disparut.



## LA VEILLÉE

*A Annette Lievens.*

L'OURAGAN battait le pays. Il était descendu tout à coup, vers six heures du soir, des hauteurs où l'on trouvait du zinc et du fer, et s'était rué dans la vallée. Sous sa poussée, les hauts arbres pliaient et les plus petits se ramassaient en boule. Quant aux maisons, elles avaient l'air de s'accrocher peureusement au sol. La rafale mugissait et apportait des paquets de pluie qu'elle lançait contre les murs et les vitres. Au bout de la route, un peuplier d'Italie se courbait et se redressait aussitôt, comme une frêle tige de roseau.

Le visage collé à la fenêtre, la vieille Mar-Jo ne le quittait pas des yeux puisqu'il indiquait la direction et la force du vent et que la maisonnette bondissait sous les assauts de la tourmente. Là-haut, les pattes écailleuses de la joubarbe devaient grelotter sur le chaume trempé, et les volets geignaient, et la barrière à claire-



voie criait. La tempête elle-même avait des clameurs humaines et la demeure s'emplissait du bruit des objets qui tremblaient dans tous les coins. Mar-Jo écoutait les paquets d'eau claquer contre la façade et un pignon, et comme elle habitait au fond du village, bientôt elle entendit venir le torrent qui avait enlevé sur son passage de grosses pierres et de vieux seaux abandonnés dans les essarts. Tout cela faisait un vacarme infernal. Les ormes de la levée semblaient se hâter, pareils à de grosses bêtes pesantes.

— Qu'allons-nous devenir ? demanda Mar-Jo de sa voix douce à la vitre, la seule chose qui vivait dans la maison.

Puis s'appuyant sur son bâton — elle avait eu quatre-vingt-six ans à la Chandeleur — elle fit le tour de la demeure pour surveiller les fenêtres vermoulues qui soufflaient des bulles par les fissures des cadres. Elles tenaient bon. La vieille vint donc reprendre sa vigie : mais le peuplier d'Italie avait disparu. Il n'y avait plus de ciel, il n'y avait plus rien, sauf du vent et de la pluie, quelque chose de gris comme du métal terni qui eût ruisselé devant la vitre. On aurait pu se croire dans un bateau coulé en Meuse un jour de grosses eaux, si la campagne n'avait été pleine de grin-



cements et de glapissements, et si tous les objets n'avaient tremblé dans chaque coin de la pièce.

— Les blés sont perdus, dit la voix douce.

Il fit noir tout de suite. Pour ne plus être seule, Mar-Jo alluma la lampe : une bonne lampe qui était vraiment quelqu'un puisqu'on la connaissait depuis trente ans, et qu'on était vieille, et qu'on était seule. Le halo de la flamme apparut comme un visage dans l'obscurité et la face de Mar-Jo se pencha vers lui : une bonne face toute plissée, de petits yeux, un petit nez, une petite bouche dans un ovale ridé et tanné sous le bonnet. Les mains transparentes redressèrent l'abat-jour et pendant que l'ouragan faisait rage, un peu de paix suivit la lumière sur la cheminée, redescendit dans le foyer éteint, caressa les murs et les vases du bahut.

Mar-Jo accrocha son grand châle de laine devant la fenêtre et s'assit dans son fauteuil de frêne pour attendre la fin de la tourmente. Il n'y avait que cela à faire. La flamme de la lampe restait bien sage malgré tout ce qui se passait dehors : comme une fleur jaune des champs, amicale, rassurante. Elle crépitait un peu parfois, parce qu'il y avait trente ans qu'elle



revivait chaque soir d'hiver sur le même bec et que tout en renaissant chaque soir, elle était vieille, elle aussi. Elle avait parfois encore de petits caprices : on l'entendait pomper le pétrole avec une fine musique d'ailes d'insecte. On eût cru alors qu'elle racontait des histoires.

— Je vous salue, Marie, pleine de grâce...

Mar-Jo marmonnait son chapelet. Il n'y avait que cela à faire. Pfut ! pfut ! La flamme bougeait, joueuse, comme pour dire qu'elle était là, et, dehors... dehors, le vent mugissait et les paquets d'eau déferlaient sur la façade et le pignon.

— Je suis sûre que mon grand ne dort pas : il sera inondé ; et que mon petit aura son toit abîmé. Je vous salue, Marie... Nous n'avons plus eu pareil ouragan depuis quarante ans... Le Seigneur est avec vous...

Une poussée glapissante : un arbre craqua en face de la maison, puis le vent reprit sa course folle en entraînant à sa suite, eût-on dit, le torrent qui dévalait des hauteurs de Petit-Warêt et qui avait recueilli tous les vieux seaux du pays le long de la route. Un brusque remous : Mar-Jo crut qu'il allait enlever la demeure et elle songea au chaume qu'on aurait dû renouveler au printemps...

— Vous êtes bénie entre toutes les



femmes... Mes petits crapauds auront peur, surtout Olga qui a peur pour un rien... Priez pour nous, pauvres pêcheurs...

Pfut ! pfut ! faisait la flamme. La barrière s'écrasa avec un bruit sec et la porte dansa dans ses gonds. La pauvre se sentit bien seule dans ses vieux jours, et comme l'huis continuait à trembler, elle prit la lampe et passa dans l'autre chambre. Le vent se rua sur la vitre opaque et souleva un coin du châle qui la masquait. Clac ! un paquet d'eau. Les volets gémirent des deux côtés de la fenêtre morte.

Quant Mar-Jo reparut, la lumière riait dans le bonnet blanc tout frais dont elle s'était coiffée, et caressait son casaquin de dimanche et sa robe noire et son tablier neuf. La campagne s'emplit de cris de bêtes et la barrière rebondit dans la cour. La vieille cira ses sabots sous la lampe. Rrr ! fit la chaîne de l'horloge. Mar-Jo alla voir l'heure, remonta le poids, surveilla une fois encore les plis de sa robe et s'assit :

— Je vous salue, Marie... Seulement onze heures. A la bonne garde de Dieu s'il veut me reprendre...

Le vent brisa un arbre dans le verger. Zzz !... fit la mèche qui pompait le pétrole et Mar-Jo lui parla :



— On vous remettra de l'huile demain, si nous vivons encore... Sainte Marie, mère de Dieu...

Les pauvres doigts osseux s'agitèrent soudain sur le tablier neuf, car la tempête redoublait ses assauts et multipliait ses sifflements. Clac ! Clac ! Les ardoises de la ferme commençaient à s'envoler l'une après l'autre.

— Et à l'heure de notre mort... J'aurais bien voulu revoir tous mes enfants...

Pfut ! pfut ! fit la mèche qui charbonnait. Il y eut une ruée immense qui gémit sous la porte et allongea la flamme de la lampe. Mar-Jo alla caresser son ventre bossué et la rassura :

— Nous en avons bien vu, ma fille, depuis tant d'années.

Puis, comme le vent avait rebroussé chemin et abandonné les ardoises, elle revint s'asseoir dans son fauteuil en élargissant sa belle robe :

— Et à l'heure de notre mort... (Meuh ! hurlait l'ouragan.) Je vous salue, Marie... (Hih ! ricanait l'huis.)... Vous êtes bénie...

La rafale s'apaisait tout à coup, s'éloignait, et on entendit pleuvoir et gémir doucement les volets. Il y eut une accalmie.

— Ainsi soit-il...

Aussitôt que l'aube vint blanchir les



carreaux de la fenêtre, Mar-Jo s'éveilla, souffla la lampe, sortit, regarda à peine le chaume qui pendait lamentablement au pignon et se mit en route. Des meules écrasées, des toits éventrés, les cours pleines de gens et de bêtes affairées : l'ouragan avait tourbillonné longtemps sur tout le village. Le vieux profil branlant et endimanché se hâta en suivant son bâton. Ses sabots cirés s'enfonçaient dans le limon ou glissaient sur des cailloux, des fruits ou des pommes de terre, venues des mottes ou des granges. Le sentier qu'elle se proposait de prendre avait disparu, elle dut faire un long détour, regagner le grand chemin, se cramponner aux buissons du talus là où les arbres abattus barraient le passage.

Elle fut bientôt seule dans la campagne trempée, se dépêchant le plus qu'elle pouvait, soufflant, retenant son tablier neuf qui claquait au vent. Puis elle repartait, tirant son bâton et ses sabots l'un après l'autre. Un arbre du hameau était décapité. Le cœur de la vieille se serra. La première grange n'avait plus de toit... Elle obliqua à gauche à travers champs, le bâton sous le bras puisqu'il ne lui servait plus à rien, cherchant de ses yeux usés deux toits voisins, deux toits de chaume,



deux toits... Mar-Jo s'arrêta : les toits n'avaient rien ! Elle fit quelques pas encore : les maisons n'avaient rien ! Mar-Jo se hâta : ses fils étaient là, se hâtant, eux aussi, sur la route, venant chez elle...

Elle essaya de crier, mais elle était hors d'haleine et sans voix — à son âge. Elle leva son bâton trois ou quatre fois. Ils la virent. D'un geste de la main, tous deux semblèrent effacer le ciel livide — tout allait bien ! — et accoururent. A son tour, elle effaça le ciel de sa main — tout allait bien ! — puis elle les attendit, n'en pouvant plus. Ils arrivaient péniblement — ils ne couraient plus ! — enfoncés dans leurs bottes couvertes d'argile. Dans ses beaux habits de dimanche tout abîmés, la vieille riait des efforts de son grand qui glissait à chaque pas et de l'accoutrement de son petit qui avait endossé une ancienne capote de soldat beaucoup trop longue pour lui.

Elle riait, riait et disait :

— Comme vous êtes emmanchés, mes enfants... Hi ! hi !

Et le sabot que Mar-Jo avait perdu cent mètres plus avant la vit embrasser ses fils en riant et en les tâtant comme s'ils revenaient d'Amérique.



## JEAN LEBLANC

*A Paula Dispy.*

CINQ et deux... font sept, Marie-Josèphe !... Jean Leblanc, le petit clerc, clopin-clopant, monte vers l'église. Dans le matin blanc de décembre, il s'en va, Jean Leblanc, le petit clerc. Cinq et deux... font sept, Marie-Josèphe !...

La neige tombe à grosses paillettes, tout droit, du Paradis. Les maisons endimanchées, ont l'air de se ramasser, friplement, dans leurs fourrures. Le gel a collé des fougères aux fenêtres, dans lesquelles s'irradie la goutte rouge d'une veilleuse ou s'effeuille la flamme grenat d'un âtre. Les flocons, attirés par la lumière comme des phalènes, rôdent autour des vitres. Des coulures de verre fumé, des stalactites d'argent mat pendent aux gouttières. Des mouchetures d'ouate se sont attachées aux façades et en ont fait des écus contre-herminés.

Durant la nuit, il y a eu des duels



épiques entre échassiers blancs : les jardins sont couverts de plumes somptueuses. Les paux des clôtures ont mis des toques et les fils d'archal grossissent à vue d'œil. Les buis sont croustillants : on dirait des gâteaux de fruits d'Orient saupoudrés de sucre. Des milliers d'araignées ont travaillé toute la nuit dans les angles des portes et des fenêtres et dans les barrières à claire-voie. La façade grise du château saigne par les vingt-quatre baies ogivales de ses fenêtres éclairées.

C'est un paysage du Nord dans un cadre de chez nous. Quand le Bon Dieu se mêle de faire quelque chose !

Dans la neige craquante, les sabots noirs du petit clerc marquent : « Cinq et deux font sept ! » et son bâton de houx, qui a une tête humaine à la poignée, efface les étoiles que des pattes d'oiseaux ont empreintes le long du chemin.

« Chalé ! (boiteux) » jacasse une pie, entre deux coups de queue mécaniques. Jean Leblanc lui lance une boule de neige. « Chalé ! » craille une corneille dessinée à la plume sur le jardin de M. le curé. « Sa... sale bête ! » bégaye Jean Leblanc en frappant des moufles. « Chalé ! » guise un chardonneret doré dans la haie : Jean Leblanc le cherche en vain. « Chalé ! »



vagit un chariot de fumier sur la montée du hameau : Jean Leblanc tend le poing vers l'attelage noir. Le christ du parvis, aussi vieux que sainte Begge et aussi laid que le péché mortel, rit, dans ses rides de pierre, de Jean Leblanc le Boiteux.

Non ! Non ! petit clerc, la pie ne t'a pas injurié, ni la corneille non plus. Le char-donneret crie qu'il a faim et le chariot qu'il a soif, et la pluie de plusieurs siècles a défiguré le bondieu. Mais tu es triste à mourir et tu crois que tout le monde se moque de ta claudication.

Le petit clerc ouvre la porte de l'église sonore. L'eau des bénitiers est gelée. Des parfums de nativité emplissent le saint lieu. On dirait que le Bon Dieu y a passé la nuit. Brr ! qu'il fait froid ! La lumière éternelle met sa larme rouge dans le chœur et un jour aqueux tombe des fenêtres étroites et hautes sur les oriflammes d'incarnat usé. Jean Leblanc monte l'escalier du jubé. Ses chères cloches sont là : la Grosse, la Glawine et la Clochette ! Il les aime d'amour et, plus d'une fois, il a grimpé l'escalier tournant, pour coller ses lèvres sur les dentelles froides de leur jupe de métal. La Grosse qui fait « Boum !... Sol !... », la Glawine qui fait « Baw !... La !... », la Clochette qui fait « Bim !...



Si !... », il les aime. Habitant là-haut, depuis son enfance, avec les hirondelles et les rouges-queues, il s'est cru le roi du village. C'est à son clocher qu'il doit son orgueil taciturne. Les morts de la Maulaie ont leur coup de cloche lorsqu'ils arrivent près de la ferme ; ceux de Gevrine sont annoncés quand ils passent devant la maison du notaire ; ceux du Bois-Planté sont salués près de l'étang. Seul, Jean Leblanc connaît ces traditions que lui a léguées le vieux Colas.

Allons ! petit clerc, sonne les neuf coups de l'Angelus à la Grosse, pour que M. le curé découvre sa calvitie et qu'il murmure en faisant passer son caillou blanc d'une joue à l'autre : « *Angelus Domini nuntiavit Mariae...* »

Jean Leblanc insère son grand nez enluminé entre les lames de l'abat-son. Qu'il fait beau ! Le village n'a pas son pareil dans toute la Wallonie ! Non ! non ! petit clerc, ton village n'est pas plus beau qu'un autre. Mais tu as des yeux de poète : ils voient des images où les autres ne voient rien. Les sapins du parc sont habillés de blanc : ils s'inscrivent, avec leurs moindres aiguilles, sur le cuivre de l'Orient. Les sommets des peupliers violets ressemblent à des fumées. Les saules de l'étang, si



laid hier encore, sont transformés en bustes de vieux marquis et les mineurs qui se rendent aux Haies-Monet sont noirs comme des silhouettes. Au-dessus de la maison du tisserand, une étoile brille telle qu'une perle ; on dirait qu'elle vient de sortir de la cheminée. Le ciel devient rose : il ne neige plus.

Les yeux de Jean Leblanc sont faits avec des verres de couleur.

Boum !... Boum!... Boum!... « *Angelus Domini nuntiavit Mariae...* »

Jean Leblanc revoit ses vieux : Colas le clerc, tout cassé, la voix caverneuse, les bras écartés — ayant touché l'orgue durant deux siècles, tous les Leblanc marchent ainsi —, bas de laine à côtes, gilet de laine rouge. Un kyste lui gonflait la joue gauche, comme une chique.

Marie-Jeanne : petit visage enluminé, coiffe blanche, vaste autant qu'un bonnet de nouveau-né ; casaquin gris rapiécé aux deux coudes ; bas blancs et chaussons roux.

Ils habitaient une maison très propre, flanquée d'un minuscule appentis en planches. Sur le sommet du toit au glui teigneux, une joubarbe prenait tranquillement du ventre. Par la fenêtre des géraniums regardaient passer les gens : c'était là toute leur besogne.



L'après-midi, les vieux restaient à la maison. Dans son fauteuil, elle marmottait son chapelet. Assis à la table, près de la fenêtre, il feuilletait son gros paroissien : « *O verbe divin, splendeur de la gloire du Père, dissipez mes ténèbres ! O soleil de justice !...* » Il s'interrompait parfois pour parler du temps :

— Il va faire bon, Marie-Jeanne.

— Il n'y a pas de mal, Colas.

Elle reprenait l'Ave interrompu et lui, mouillant en un grand geste son doigt de salive, tournait une page et lisait les caractères fins pour essayer sa vue : « *Ou bien dites à chaque article...* »

Les canaris filaient des duos aux solives ; le chat rêvait dans son paneton en roulant ses yeux verts ; les mouches taquinaient un collier de cosses de pois appendu au plafond. L'horloge faisait tic tac, tic tac, racontant sans doute une vieille histoire. Bientôt, Colas, de la tête, sciait des planches et Marie-Jeanne fermait les paupières. Ses lèvres gardaient un imperceptible frémissement et Jean Leblanc, silencieux et immobile, remarquait qu'elle se trompait parfois, qu'elle sautait deux grains ou disait deux Ave sur le même.

A dix ans, le gamin s'était étonné d'avoir une maman et un papa si laids. Colas le



clerc lui avait dit que les jeunes étaient allés faire un long voyage. N'ayant jamais vu que de vieilles choses et de vieux visages, Jean Leblanc avait pris des airs de petit vieux.

Boum !... Boum !... Boum !... « *Angelus Domini nuntiavit Mariae...* »

Il avait grandi malgré sa mauvaise jambe, le petit clerc, et comme les gamins caressaient les boutons de sa veste pour le faire bégayer, il s'enferma et se mit à fureter dans les rituels, les cartabelles et les graduels enluminés des anciens. Il rêva de processions d'aubes blanches, de chasubles dorées, de soutanes rouges, de manipules, de dalmatiques, de bourses violettes ou blanches, d'étoles blanches et violettes. Et un jour il avait dit au vieux clerc :

— Je serai curé.

Colas avait eu un sourire méprisant qui lui rida le nez :

— Il faut être joli et bien droit pour entrer au service de Dieu — et ne pas bégayer comme un censier de la Noiretombe.

Un beau jour, Colas était allé tailler les rosiers du Bon Dieu et, deux mois après, Marie-Jeanne faire des gelées d'étoiles.



Comme M. le curé était un brave homme, Jean Leblanc, qui avait vingt ans, fut clerc dans ce petit village de chez nous, dont les cloches se nommaient la Grosse, la Glawine et la Clochette et disaient si bien : « Boum !... Baw !... Bim !... »

Boum !... Boum !... Boum !... « *Angelus Domini nuntiavit Mariae...* »

Or, l'année d'avant, un loup affamé guetta, du jardin de M. le curé, les gens qui sortaient des matines. Comme il était vieux et malin, il éteignit ses yeux et laissa passer les silhouettes bossues des hommes armés de tricots ferrés. Mais lorsqu'arrivèrent les femmes, il bondit brusquement. La neige qui tombait à gros glocons étouffa les cris et les lanternes abandonnées saignèrent sur le sol.

Begge de Thybeaumont sentit l'haleine chaude et fétide du monstre, une piqure aux épaules et s'évanouit. A coups de bâton, Jean Leblanc assommait la bête — qui avait choisi un morceau de roi — et l'étranglait de ses mains nerveuses...

On appela Jean Leblanc au château et la petite baronne, rose et blanche, lui serra les mains. En revenant, il les baisa et resta huit jours sans les laver. Lui qui n'avait jamais osé lever les yeux vers une femme, se prit à aimer comme un fou la



petite baronne, parce qu'il lui avait sauvé la vie.

Depuis un an, cet amour lui avait gonflé le cœur comme une éponge. Dans le miroir du jubé, Jean Leblanc ne suit plus les mouvements de M. le curé : il regarde la baronne blonde, pieusement absorbée dans son livre d'Heures. Comme elle lui tourne le dos, elle grandit encore à ses yeux. Elle évoque les effigies de pierre des Thybeaumont qui dorment dans les nefes latérales.

Damnation ! le huit septembre, jour de la Nativité de la Vierge, il avait adressé son « *Regali ex progenie Maria exorta refulget* » à une femme de chair et d'os qui assistait aux vêpres.

Depuis un an, Jean Leblanc se damne pour la vie éternelle. La profanation a assez duré : Begge de Thybeaumont se marie ce matin et va habiter très loin, dans le Condroz. L'église sera vide sans elle, n'est-ce pas, petit clerc ?

Là-bas, sur la colline, le moulin secoue frileusement ses ailes, au vent d'ouest. Clopin-clopant, Jean Leblanc descend du clocher coiffé de lierre et de neige.

Les clochers des villages voisins sonnent l'angélus et jouent des airs du Paradis dans le matin candide.



## II

Boum !... Baw !... Bim !... Les cloches sonnent à toute volée. Jean Leblanc est pendu à la Grosse et, quand il s'élève, sa mauvaise jambe fait un accent circonflexe dans le vide. Beguin, le chasse-chien, raide comme lorsqu'il tient sa hallebarde dorée dans la nef de Saint-Lambert, tire la Glawine par la queue et son fils Noé, le souffleur d'orgue, qui a une tache de vin sur la joue gauche, taquine la Clochette. Sol !... La !... Si !...

Le petit clerc lâche sa corde — qui glisse comme une couleuvre entre ses doigts écartés —, entr'ouvre la porte du jubé et jette un coup d'œil dans l'église.

Les gens arrivent : dames en chapeau cabriolet, robe de soie avec semis de roses roses, mantelet de dentelle noire ; messieurs en pantalon de nankin, habit bleu, cravate de batiste, chapeau haut de forme. Le vieux baron chamarré comme un insecte et parfumé comme une botte de lavande, en tenue d'officier des chasseurs de la garde : colback noir, pelisse rouge, dolman vert, culotte jaune, épée à fourreau de galuchat. Un croisié très affairé. Le fiancé au visage citrin et à la tête d'oiseau déplumé,



Jean Leblanc a un éblouissement : il a vu une forme angélique près du banc de communion et il porte les mains à son cœur. Elle va s'en aller ! Il ne la verra plus ! Ne plus la voir, mon Dieu ! Mon Dieu !... Sa gorge se serre, les veines de ses tempes vont se rompre et ses joues se gonflent... Un monsieur en habit gris le bouscule : c'est le chantre de Saint-Jacques à Liège. Jean Leblanc n'est pas digne de chanter la messe des épousailles. C'est une Thybeaumont et un Betrancourt qu'on marie aujourd'hui.

Le petit clerc grimpe l'escalier tournant du clocher. De là, distraitement, il regarde passer les fabriciens : le censier chauve qui est sourd comme un pot et qui bourdonne durant les offices, ce qui fait se retourner les femmes en toussant dans leur capeline ; le maître d'école, hors d'haleine, trois notes d'accordéon dans la poitrine, qui souffle quelque plaisanterie verjutée dans l'oreille rose et poilue du brasseur : celui-ci a mis sa plus belle blouse de shirting et sa plus belle toque de renard ; puis le cordonnier Jacqueminet, qui crache, en demi-ellipses, son jus de chique dans l'abat-voix, le notaire Malnoury qui ressemble au saint Laurent des fonts baptismaux. De son perchoir, le petit clerc



grelottant détaille leurs habits dominicaux. Dans sa poitrine de planche, l'horloge aux poids de pierre, bat comme un cœur, très calme, et Jean Leblanc compare ce cœur au sien, dont le tic tac s'affole et s'arrête.

Soudain, le petit clerc tressaille. L'orgue asthmatique meugle à ses pieds et le chantre liégeois entonne le « *Deus Israël conjungat vos* ». Les deux trompettes sont fausses et le soufflet percé fait chic ! chic ! Jean Leblanc a ouvert son *Graduale Romanum* : « *Et... et nunc, Domine, ... fa... fac eos plenius benedicere te...* » Le censier crie comme un sourd ; le maître d'école, les yeux exorbités, gronde et essaye de rattraper le chantre ; le cordonnier Jacqueminet, les mains coiffant les rotules, songe qu'il perd une pratique, puisque la petite baronne s'en va : il se tait et ouvre la bouche de temps en temps ; le notaire Malnoury rumine, en regardant la mariée, des pensées qui ne sont pas très pieuses : « *qui ambulat in viis ejus..* ».

A côté du graduel, Jean Leblanc dépose son *Extractum e rituale romano*, au chapitre *Ordo matrimonii celebrandi, juxta rituale Leodiense*. Jean Leblanc chante la messe de mariage de sa bien-aimée, tout seul, dans son clocher.

Les fabriciens sortent, et le chantre



liégeois en habit gris clair et Noé, le souffleur d'orgue.

Le petit clerc, clopin-clopant, descend l'escalier et va s'asseoir sur l'escabeau. Il pousse un registre, caresse les touches jaunes coupées par les ongles de huit Leblanc et joue de son mieux le plus beau Requiem du *Graduale Romanum* aux majuscules enluminées : « *Re... requiem aeternam dona eis, Domine...* »

Il enterre son amour.

En montant dans son coupé, la petite comtesse de Betrancourt dit :

— Monsieur le curé, il me semble qu'on chante l'office des morts.

Et le curé affamé répond à tout hasard :

— C'est une fantaisie de mon clerc sans doute.

Jean Leblanc remonte dans son clocher. De frileux oiseaux l'appellent. Il regarde le village. Chose singulière ! Le petit clerc le connaît depuis vingt ans et le départ d'une femme change le visage du hameau. Jean Leblanc est un étranger chez lui.

Il comprend, grimpe l'escalier, envoie à deux mains des baisers au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, s'emplit une bonne fois les yeux d'images, prend une pincée de tabac, caresse la corde de la Grosse, fait



un nœud coulant, y passe sa tête et bégaye une prière....

Boum !... Boum !... Boum!... Sa mauvaise jambe fait un accent circonflexe dans le vide.

Le nez dans l'abat-son, M. le curé crie comme un beau diable. La petite madame de Betrancourt, suivie de son époux l'héraldiste et de ses valets verts, grimpe jusqu'au clocher. On dépend le cadavre. Boum! ... Boum!... Boum!... Bon Dieu ! qu'il est laid ! De gros yeux de porcelaine, une grande langue toute violette ; gros comme le poing d'écume au menton et les bras écartés des Leblanc.

Elle se penche sur le petit clerc. Un scapulaire garnit son cou meurtri.

Elle reconnaît le morceau de manteau de cachemire qu'avaient emporté les griffes du loup, au dernier Noël. Elle comprend, elle aussi, elle embrasse Jean Leblanc sur le front et emporte son bâton.

### III

C'est ainsi que, récemment, à la vente des Betrancourt de Beauraisin, qui portaient « d'or au sautoir eschiqueté d'argent et de gueulles », le notaire fit passer un tricot de houx à poignée sculptée qui excita le rire des badauds.



## PIERROT

*A Fernand Jouan.*

ÇA va, Pierrot ?  
— Ça va, maître.

Pierrot, à cheval sur son escabeau, s'essuya le front avec ses doigts, tira une langue écarlate, secoua sa tête blonde et se mit à manier le ciseau : il dentelait un sabot fin.

Le maître travaillait hardiment à la cuiller, évidant une billette de hêtre, et celui qui ne disait jamais mot, renfrogné et mordant sa chique, fendait les tronçons, agenouillé dans un coin obscur.

— Houh !... Houh !...

Pierrot faisait jaillir des paillettes blanches au bout de son outil, et de minces copeaux luisants glissaient du banc du maître qui se mit à chanter :

*Je pleure que j'suis trop jeune,  
Vive l'amour !*



Mais il avala quelque chose, se tut, regarda un instant devant lui, dégagea son œuvre, l'éleva à hauteur des yeux en prenant des airs penchés et la mit sur une pile de forts sabots.

— Ça va, Pierrot ?

— Ça va, maître.

Le vieux ricana du nez et cria dans ses mains :

— Eh !... Malengraux ! .

L'homme au burin releva un genou et un son sortit de sa barbe :

— Oh ?

Maître François Malengraux élargit les bras, puis pencha de nouveau son visage rouge et ridé jusqu'au bloc de hêtre qu'il façonna à coups sûrs d'outil. Gauche, massif et lent, Nicolas Malengraux apportait sa brassée de billettes.

De sa voix aigre, le maître avait repris une chanson :

*Ne parle pas, Rose, je t'en supplie...*

Il n'alla pas plus loin, se gratta la joue avec sa cuiller, rencontra les regards curieux du jeune ouvrier et dit amicalement :

— Ça va, Pierrot ?

— Ça va, maître.

Pierrot remua sur son escabeau, son visa-



ge clair (grands yeux bleus, joues et bouche pourpres) sourit et, comme un faucheur, cahoté par ses mauvaises jambes, il vint retirer du chaudron suspendu à la maîtresse poutre, la baguette de fer rougi qui finirait la dentelle et les fleurs. Ramassé sur lui-même, il se hissa sur son siège et le sabot fuma par petits flocons.

L'ombre envahit soudain l'atelier : par la large fenêtre encore toute constellée de gel et sur laquelle le chaudron faisait rouler enfin de grosses gouttes d'eau, maître François regardait distraitement les silhouettes des arbres, bien sages sous leurs guipures de neige. Puis il endossa son gilet de laine, mit son écharpe et sa casquette de soie et s'en alla.

Malengraux faisait : Houh !... Houh !... sur son burin auquel il assénait de gros coups de marteau, et Pierrot soufflait dans son travail de patience.

Maître François rentra, tout ratatiné par le froid :

— Malengraux !... Malengraux !...

L'autre releva un genou.

— Nous irons chez Hamoline. Il va neiger. Ça ira, Pierrot ?

— Ça ira, maître.

Les deux frères sortirent, l'un très fin, la mine rusée, les gestes secs ; l'autre, qui



était tout le portrait du premier, avec des traits grossis et des yeux sans éclat.

Pierrot restait seul. Il rentra la langue et se mit à chanter gravement :

*Je pleure que j'suis trop jeune,  
Vive l'amour !*

Mais comme son maître, il ravala sa chanson en interrogeant l'atelier, parce qu'ainsi faisait depuis ce matin François Malengraux.

Voilà : il se nommait Pierre Collignon, il avait dix-huit ans, un visage d'archange tel qu'on en voyait sur les images que M. le curé donnait à ses paroissiens, et de mauvaises jambes, de pauvres jambes toutes molles qui pendaient entre ses bâtons. Il était timide et doux, mais il n'avait pas son pareil, dans toute la Wallonie pour ciseler le hêtre. Le sabotier de Noville, et celui de Sorée, et celui de Moxhe, c'est-à-dire les meilleurs artisans du Condroz et de la Hesbaye, jalousaient François Malengraux à qui l'infirmes assurait le plus fin travail de la région. On ne connaissait pas son nom, mais lorsqu'on voyait les piles de sabots fleuris des grands magasins de Bierwart, de Hannut et d'Andenne, on disait : « C'est de l'estropié de Waret-les-Prés », et on entrait.



C'est ainsi que les dames des bonnes villes du pays, la châtelaine du village, les fillettes du maître d'école et la sœur du curé portaient de beaux petits sabots fins, légers, claquants, effilés, coloriés de coquelicots, de feuilles, de glands, de pommes, de lilas, de raisins et de bien d'autres sculptures vives.

Pierrot souriait malicieusement : les dentelures étaient fines, il allait attaquer le bon morceau. Il ramassa ses jambes dans les rais de son escabeau et tira la langue. Le chaudron craquait sous sa chaîne et des billettes de bouleau — une matière que Pierrot dédaignait — craquaient aussi dans leur coin. Le travail doucement avançait sous les coups de paume de l'artisan. Ah ! c'était de la délicate besogne...

La lourde porte grinça : elle faisait un bruit de voix humaine, Pierrot cacha son œuvre.

— Pierrot ?

— Oui, mam'zelle.

La grande fille tendue dans le cadre de l'huis, un peu frileuse sous son châte poudré de neige, disait :

— Il est l'heure.

Pierrot décrocha son écharpe et sa veste, retira ses deux bâtons dressés contre l'établi, les saisit prestement dans ses paumes,



fit un demi-tour et se mit en route, cahin-caha.

## II

Dans son fauteuil de bois, maître François sommeillait, suant et souriant. Malengraux était sorti en tapinois. La vieille servante, les yeux toujours humides, et se disant tout haut ce qu'elle allait faire, desservait la table. Assise près du poêle, la grande fille brune frissonna, écarta son crochet et éternua. Le dormeur lui répondit :

— On y va.

Elle se mit à rire, les seins secoués dans son tricot de laine, puis elle promena ses regards dans la pièce et devint grave. Sur la cheminée, un chat s'étirait, un bout de langue sous son nez noir, les doigts écartés. La vieille taquinait le feu qui pénétrait ses mains et allumait le balancier de l'horloge. Il neigeait.

— Mauvais temps, mam'zelle, dit Pierrot, en grattant sa paume droite.

— Mauvais temps, répéta-t-elle. Et après une pause : voilà bien trois ans que vous êtes ici, Pierrot ?

— Trois ans à la Chandeleur, grâce à Dieu.



— Le temps passe vite. Et elle soupira.

La servante dit : « Je vais chercher de l'eau », et sortit en se parlant.

La grande fille vint se pencher à la fenêtre. Elle était nerveuse et forte, la bouche rouge un peu fière, les yeux hardis.

— Je repars après-demain, Pierrot. Je retourne chez marraine.

Le petit sabotier se redressa un peu et fit :

— Ah !

— Je resterai deux mois sans revenir.

Il se baissa, tisonna le poêle avec un copeau et alluma sa pipe.

— Voilà, disait-elle, je me marie.

— Ah ! fit Pierrot, entre deux bouffées de tabac. Ses jambes remuèrent, il toussa, tira sur sa pipe et murmura :

— Bien du bonheur, mam'zelle.

Malengraux était rentré à pas de loup, les yeux inquiets. Il secoua la neige qui lui blanchissait les épaules et les manches, se découvrit et souffla sur sa casquette de peau de lapin.

— N'avez-vous pas froid dans votre chambre, Pierrot ?

— Non, mam'zelle, vous êtes bien bonne.

On n'entendit plus rien : sauf la chaîne du puits et une pomme qui siffla sur la buse du poêle. Une volée de sansonnets



s'abattit dans les arbustes du jardin. Pierrot ralluma sa pipe éteinte, le copeau éclaira son visage grave, les vases de biscuit de la cheminée et les cuivres qui pendaient aux murs. Maître François, ronflait, la bouche arrondie, un doigt sur sa pomme d'Adam, et Malengraux, qui ne s'était pas assis, ouvrit la porte et disparut.

Le dormeur remua :

— Ça ira, Pierrot ?

— Ça ira, maître.

Pierrot prit ses bois derrière la chaise, fit son demi-tour et suivit le sabotier que la sieste avait enrôlé. Malengraux était déjà agenouillé devant les billettes et martelait son burin en geignant. Pierrot se hissa sur son siège, le patron s'attarda un instant à la fenêtre, puis le travail marqua ses coups, grinçants, lourds ou menus, durant de longues minutes silencieuses.

— Ça va Pierrot ?

— Ça va, maître.

Le vieux toussa, écarta les copeaux du bout de son ciseau :

— Pierrot, ma fille s'en va jeudi (il souffla dans son sabot). Elle va se marier.

Malengraux jurait dans l'obscurité en suçant son doigt, il le secoua près de sa barbe et reprit son marteau. Le maître s'étant tourné vers lui :



— Il boit comme un trou de terre, rien à faire avec lui.

L'autre, qui avait l'oreille dure, n'entendit pas.

— Pierrot, ma fille se marie. Il faut bien...

Il passa la main sur son travail et il ajouta plus bas, pour lui seul :

— C'est une honte... c'est une honte...

Le petit sabotier se rajusta sur son siège et ne dit mot. L'après-midi fut longue et morne : maître François ne chantait plus.

### III

Pierrot s'en va : il a attendu le bon temps à cause de ses jambes. Les arbres sont déjà tout verts et pleins d'oiseaux et on voit le fond de l'étang que les aubépines couvriront d'étoiles blanches dans deux mois. Il s'en va comme il est venu, avec deux bâtons.

Maître François grogne toute la journée et Malengraux sort plus encore que de coutume de l'atelier redevenu clair. Le petit artisan va à pied jusqu'au village où le prendra un marchand de porcs et ils feront le voyage à deux dans la charrette bâchée de blanc, jusqu'à Bierwart, où



Binamé, le sabotier, attend Pierrot depuis huit jours.

Pierrot s'en va : il a maigri. Ils sont debout dans la grande salle : maître François mordille un copeau, la vieille servante s'essuie les paupières avec son tablier et Malengraux chancelle en mâchonnant sa chique.

— Ça va, Pierrot ?

Le garçon lève ses grands yeux bleus. On l'embrasse : il a peine à se tenir sur ses bois quand maître François se penche sur lui et l'étreint de toutes ses forces :

— Au revoir, m'fils. Tu peux toujours revenir.

Pierrot fait un signe de tête, descend cahin-caha le seuil de la maison et se met à tricoter des jambes et des bâtons sur la route. Avant d'entrer dans le bois, il se retourne, s'ajuste sur ses bois et fait signe des deux bras.

Malengraux sonne du marteau dans l'atelier. Maître François, les mains derrière le dos, y entre à son tour sans la moindre envie de travailler, pour être chez lui, tout simplement. Et voilà qu'il découvre, sous le banc de Pierrot, deux paires de sabots fins qui arrachent un cri d'admiration au vieil artisan qu'il est : deux sabots de femme, fleuris de rouges-gorges et de



houx et deux mignons bijoux que seul un bébé de quelques mois aurait pu chausser, tout sculptés de papillons multicolores et de reines-marguerites...

Ce soir-là, le cabaretier du « Dernier-Seuil » dut ramener chez eux, dans une brouette, l'un après l'autre, les frères Malengraux. Et maître François était tout raidi, car il ne buvait jamais.



## L'HOMME AUX CHIENS

*A Elise Champagne.*

L'HOMME allongeait le pas sur la route durcie par le gel, et derrière lui, évitant la pointe d'acier du bâton, trottaient quatre chiens de races et de tailles différentes. Il y avait là un dogue à face humaine dont le paysan avait tenté de se débarrasser à plusieurs reprises. Mais les quatre bêtes le suivaient depuis le matin, collées à ses guêtres ointes d'une graisse mystérieuse. Il les avait enlevées aux confins du Condroz et, comme il était connu dans tout le pays et que les portes se fermaient à son passage, il ne s'arrêtait jamais en chemin, mangeant du pain beurré qu'il rompait dans sa poche et buvant au goulot d'une bouteille. Les chiens, les pattes gelées, la langue écarlate et fumante, étaient exténués.

La nuit tombait et il y avait de la neige dans l'air. Le vent parfois soufflait sur les herbes poudrées des talus et sur les



chardons à foulon. Des mottes de betteraves marquaient les essarts abandonnés. Au loin, une lumière signalait une maison. Un buisson de ronces se dressa comme une gigantesque araignée devant le paysan. Des nuages bas et lourds s'amoncelaient autour de lui : il se trouvait au point culminant de la région.

Il sentait la sueur lui coller la chemise sur la peau. Mais la bise lui mordait le nez, le menton et les oreilles, malgré sa barbe et les pattes de sa casquette en peau de lapin. Le froid était cuisant et, de mémoire d'homme, sans précédent ici. La Meuse était prise depuis douze jours et les chariots à quatre chevaux la passaient avec leur lourde charge de farine ou de fumier pour éviter le long détour du pont.

Un chien aboya dans la cour d'une maison qui se révélait brusquement derrière les arbres et les quatre collés aux guêtres de l'ensorceleur, lui répondirent, désespérés. Une voix souffla :

— C'est Badoul, l'homme aux chiens.

Là-bas, la bête se tut ; une porte racla la pierre et la lumière s'éteignit.

Badoul ricana. Ses compagnons dressèrent l'oreille, puis reprirent leur trot stoïque. Ils relevèrent la tête lorsque l'homme ajusta sa pipe entre ses lèvres durcies par



le froid. Une allumette éclaira sa face chafouine et ses lunettes miroitèrent un instant.

Son pas devenait de moins en moins assuré à chaque libation, mais il espérait que le genièvre vaincrait le froid. De temps en temps, par-dessus son paletot en loques, il pressait ses côtes endolories par la marche.

L'obscurité s'amoncela tout à coup et la neige se mit à tomber à flocons lourds. Un cercle d'acier serra le crâne du paysan et il frotta son front de sa moufle droite où ses doigts gelaient. Ses souliers s'alourdirent bientôt dans la neige craquante. Soudain, il glissa sur une flaque durcie que ses semelles avaient grattée ; trois bêtes s'écartèrent prudemment, seul le dogue grogna, ses gros yeux ronds luisant dans l'ombre.

L'homme n'y prit garde et il but de nouveau un coup, les lèvres bruissantes. Dans une demi-heure, il serait chez lui. La neige, à présent, tombait par paquets ; elle était froide et enveloppante, elle s'accrochait aux sourcils et à la barbe de Badoul ; elle s'entassait sous la bise le long des talus ; elle tourbillonnait devant l'homme, autour de lui, mouchetait les chiens qui trottaient, la tête baissée. Le ventre du dogue ballot-



tait lourdement dans le tapis blanc qui recouvrait la campagne.

Tout à coup, l'homme ne vit plus que du noir et il s'arrêta, atterré. Puis il rit : en fouillant l'obscurité, il s'était aperçu que ses lunettes étaient chargées de neige et il les secoua. Les chiens grelotaient, attentifs et inquiets. Ils se hâtèrent de nouveau derrière le maître. Mais ils ne se collaient plus à ses guêtres, ils allaient même par sauts, lorsque le vent avait amassé la neige entre deux talus et que l'homme y enfonçait jusqu'aux genoux. Soudain, celui-ci battit l'air de son houx ferré et blasphéma : il avait failli tomber. Le dogue eut son grognement inquiet, et les trois autres, derrière lui, grondèrent en sourdine.

L'attitude des bêtes avait changé. La neige lavait de plus en plus la graisse des guêtres : le sortilège qui les avait arrachées, le matin, aux cours et aux prairies familières du Condroz s'évanouissait. Elles suivaient le paysan parce qu'elles ne pouvaient voyager sans maître et que la désolation de la terre et de l'air les épouvantait. Du reste, elles mouraient de faim et elles ne comptaient plus que sur l'homme, qui savait où il allait.

Dans sa grosse tête, le dogue semblait



avoir une autre idée : il ne quittait pas les talons de son conducteur.

L'homme aux chiens dut secouer de nouveau ses lunettes. Il resta indécis, chercha la terre de la pointe de son bâton et la gratta. Il blasphéma rageusement : il n'était plus sur la grand'route, il sentait les mottes durcies d'une emblavure et il fouillait vainement l'obscurité mouvante et grise, et impénétrable, qui l'isolait là-haut, loin de tout secours humain.

On ne voyait goutte à cinq pas. Deux chiens se prirent de querelle : la grosse voix du dogue les calma. L'homme hésitait toujours, puis l'ombre d'un châtaignier, brusquement surgie entre deux chutes de neige, l'orienta et il reprit sa marche décidée. L'angoisse lui avait réchauffé la face.

Un buisson l'arrêta soudain. Ses lunettes alourdies tombèrent. Le dogue, des dents s'accrochait à son paletot et les trois autres bêtes, hérissées, aboyèrent.

Pour la première fois, l'homme eut conscience du danger qui le menaçait. Il se rendit compte que la neige avait détruit sa domination et qu'il était seul contre quatre. Sa chute occasionnerait sa mort : il connaissait les mœurs du molosse qui l'avait suivi, malgré lui, le matin, attiré



par l'odeur de l'amour. Pour comble de malheur, ses yeux malades diminuaient ses chances de regagner bientôt la bicoque perdue à une demi-heure de là, et où il se proposait d'abattre l'intrus d'un coup de fusil.

Il se retourna vers les bêtes : elles faisaient des ombres frémissantes dans l'obscurité ; mais ce qui l'inquiétait le plus c'était la boule grise et fumante qui s'immobilisait à ses talons. Il fit craquer une allumette sous son paletot : le dogue grogna et les trois ombres grelottantes lui répondirent. L'homme se pencha au pied du buisson, cherchant ses lunettes. Les chiens se rapprochèrent et il dut les écarter de la pointe ferrée de son bâton.

Puis il se décida à marcher, tâtant le terrain, comme un aveugle. Derrière lui, les bêtes avançaient par sauts. Ses yeux lui firent mal bientôt et il appela, à tout hasard dans la nuit et la neige :

— Heh !... Heh !...

Seuls les chiens hérissés lui répondirent. Il s'arrêta : les bêtes décidées l'encadrèrent et, sous sa casquette en peau de lapin, il sentit la sueur perler.

Résolument, il attaqua. D'un bond lourd, le dogue fut hors de portée, le bâton atteignit une ombre qui s'écarta en gémissant. Des aboiements féroces enveloppèrent la



peur de l'homme ; il ne craignait ni le chien anglais, ni le berger, ni l'épagneul ; mais il savait qu'au premier coup de dent du dogue, qui n'épargne même pas son maître, les bêtes affamées se rueraient sur lui. Elles s'enhardissaient, elles encourageaient le molosse de leurs appels.

De nouveau, tout à fait dessoulé, il attaqua la grosse masse grise qui, avec une agilité surprenante, s'écarta, recula devant l'homme, s'éloigna, puis revint, mystérieuse et provocante, avec des grondements dans sa gorge ronde comme un goitre.

Le paysan marcha prudemment à reculons, en faisant siffler son bâton autour de lui. Soudain il s'abattit tout de son long dans un juron vite étouffé : la masse grise était sur lui, et le chien anglais, le berger, l'épagneul bondissaient en hurlant autour de l'orgie haletante du dogue.

Une semaine après, lorsque le soleil fondit la neige et trempa les terres, on retrouva le corps de Badoul, l'homme aux chiens, à demi nu et déchiré jusqu'aux os. On ne sut jamais ce qui s'était passé : les quatre bêtes avaient regagné les cours et les prairies familières du Condroz, après deux jours et une nuit d'absence, et nulle d'elles n'avait touché à la potée qui l'accueillit — pour faire un long somme.



## LA CELLULE 158

*A Robert Ducarme.*

**N**ICOLAS PLANQUET acheva sa lessive. Depuis dix jours, il avait un gros rhume et chaque matin il mouillait deux de ses mouchoirs de poche et les mettait sécher pendant la journée sur les tuyaux à eau chaude. Il se trouvait là depuis six mois. La cellule 158 était devenue sa maison, les quatre murs gris son horizon et il userait ses pantoufles de drap en faisant cinq pas de la porte à la quatre centième partie du pignon circulaire dont les fenestrelles mates donnaient sur les préaux. Car il avait été décidé qu'il achèverait sa peine ici. Il lui restait cinq cent quarante-sept jours à purger.

Il avait tué au cours d'une rixe un soir de « pardon ». Il avait bu et, dans la mêlée, terrassé sous le nombre, il avait donné si mal son coup de couteau que l'homme en mourut. Lorsqu'il y songeait, six mois après, il en était encore hébété,



comme d'un cataclysme qui avait partagé sa vie, bien que la cellule l'eût transformé : le passé seul restait clair jusqu'à ce geste. Mais la détention préventive pendant laquelle le petit cordonnier vécut en attendant une peine sans fin, la mort de sa mère — morte de honte, lui avait-on dit — l'anonymat où on le tenait ici, les chansons du village, qu'il fredonnait en battant la semelle, la partie de cartes du samedi avec le chantre, un pensionné de l'État et l'échevin, le genièvre du pays, les couchers de soleil derrière la drève, le souvenir brûlant d'une amante perdue, les mensonges injurieux de l'avocat de la victime et surtout le geôlier de la troisième section qui le frappait chaque semaine, tout cela avait fait de Nicolas Planquet un être servile et sournois dont la main et les yeux resteraient froids à jamais.

Lorsque l'adjudant lui demanda de travailler, il refusa d'abord. Les uns fabriquaient des sachets en papier, d'autres des sacs, d'autres nettoyaient du café ou du tabac, d'autres encore faisaient un peu de menuiserie, il y avait un forgeron, et on voulait de lui, puisqu'il était docile et plutôt timide, qu'il s'occupât à réparer les piteuses chaussures des « fatigues » et des détenus. L'espoir de pouvoir fumer



en cellule et aussi le désir fiévreux de ravoir un marteau, des clous, un tranchet, de la poix, du cuir, et de battre la semelle, et de s'essayer à chanter des airs qu'accompagnait autrefois le travail joyeux, le tabac et l'odeur du cuir et de la poix le décidèrent.

Il revécut vraiment pendant plusieurs jours, puis l'abattement le reprit le soir où le geôlier de la troisième section vint lui défendre de chanter. Le rythme de son travail en fut dérangé : ce travail sortait moins bien fait par le guichet. Nicolas Planquet ne murmurait plus :

*Ne parle pas, Rose, je t'en supplie,  
Car me trahir serait un grand péché...*

Sa gorge se serrait parfois et, un jour, un « major » l'avait surpris le menton appuyé sur le bord de sa petite table, le regard perdu par-delà les murs épais de la cellule et de l'enceinte, par-delà la ville et les usines.

\*  
\* \*

Or donc, ce matin-là, le petit cordonnier étala ses mouchoirs de poche sur les tuyaux à eau chaude. Ayant passé une mauvaise



nuit, ayant fait des rêves d'homme qui vit au dehors, il n'avait pas le cœur à l'ouvrage.

L'espion grinça, un œil se colla à la lunette, puis la porte s'ouvrit lourdement. C'était le geôlier de la troisième section avec sa tête déplaisante de bovidé sans cornes et ses sourcils roux toujours mobiles.

— Tu ne travailles pas ? demanda-t-il en jouant avec sa grosse clef et en inventoriant la cellule par habitude.

Nicolas Planquet ne répondit pas.

— Crois-tu qu'on va te nourrir à ne rien faire ici, fainéant ?

Le petit homme blémit sous l'injure.

— Tu n'auras pas ta soupe à midi. Ah ! tu lessives au lieu de faire ta besogne. Monsieur s'amuse... Pas de soupe, fainéant... Et il donna un coup de matraque sur l'oreille gauche du prisonnier.

Nicolas Planquet avait saisi sournoisement son tranchet, l'enfonçait dans le ventre du visiteur, le relevait en taillant dans l'étoffe et la chair, regardait enfin le geôlier hébété qui, le souffle oppressé, le menton relevé, les dents serrées, les narines palpitantes, avait dit : « Oh ! » et laissé tomber sa clef. Le blessé pressait son ventre dégouttant de sang comme pour en retenir les entrailles, recula en



s'appuyant au lavabo de zinc, ouvrit la porte avec son coude et disparut. Le cordonnier avait clos machinalement l'huis derrière l'homme.

Des hurlements emplirent le cellulaire sonore. Les boyaux étaient sortis comme d'une vaste hernie, mais déchirés et salis. Le sang coulait en un long filet du balcon du deuxième étage jusqu'au couloir central. Et les geôliers accoururent. Le blessé s'était tu.

\*  
\* \*

L'espion avait grincé et le guichet s'ouvrit. Nicolas Planquet s'était ressaisi, il brandit son tranchet et cria : « Je coupe la gorge au premier qui entre ! »

Il entendit qu'on parlait de le tuer, mais la voix basse de l'adjudant arriva jusqu'à lui : « Il nous le faut vivant. » On referma le guichet et, durant une demi-heure, son arme terrible au poing, il écouta les allées et venues et les conversations indistinctes du balcon. L'heure de la soupe était là : on ne s'occupa guère de lui. Il s'assit sur sa chaise les yeux tendus vers le guichet. Celui-ci s'ouvrit sur le vide du cellulaire et une voix inconnue l'interpella : « Planquet, rendez-vous ! »



Il cria de nouveau : « Je coupe la gorge au premier qui entre ! »

Il passa l'après-midi à l'affût des éclairs de l'espion. La faim lui creusait l'estomac : il mâcha un filet de cuir. Il comprit qu'on allait le laisser mourir de faim. Il resta prostré sur sa chaise jusqu'au soir. L'obscurité lui fit peur, il marcha, l'oreille au guet, sans trop penser, murmurant les airs du pays.

Le guichet s'ouvrit de nouveau et la voix de l'adjudant résonna dans le cellulaire :

— Planquet, rendez-vous !

Il appuya sur les mots : « Je coupe la gorge au premier qui entre ! »

Le major reprit par le trou lumineux : « Rends-toi, ou je t'abats comme un chien ! »

Le prisonnier ricana. Le guichet claqua et Planquet marcha dans l'obscurité. Sa main était endolorie d'avoir serré la lame d'acier. Il s'assit, l'ouïe toujours en éveil. La faim lui serrait la tête, il avait comme des rêves, puis il se redressait. Il lâcha le tranchet qui sonna sur le pavé. Il poussa un cri et chercha fiévreusement l'arme dans le noir. Il se remit à marcher pendant des heures.

Le lendemain, le siège de la cellule



recommença. Aux sommations, Planquet crachait par le guichet, il ne prenait plus la peine de répondre. Il avait soif ; il ne restait plus rien ni dans le broc ni dans la gamelle. Par l'espion, l'adjudant le surprit peu avant midi, assis sur le seau, satisfaisant ses besoins, le tranchet à la portée de sa main. L'heure de la soupe vint : on ouvrit le guichet et la fumée odorante emplit sa cellule. Il faillit vomir de faim.

Il eut la fièvre. Il rêva à haute voix : il était au village, mangeant du pain blanc et un lapin aux pruneaux et buvant de la bière blonde et mousseuse. Il engageait des conversations avec les gens de chez lui, faisant les questions et les réponses :

— Comment allez-vous, Planquet ? — Mais, très bien, comme vous voyez. La vache du chantre a vélé. — C'est vous, m'man ? — Vous laverez mon foulard, car il fera bien froid demain. — Des souliers achevés, Monsieur le Curé ! — C'est très bien, Planquet, voulez-vous une prise ? — Une soupe aux oignons... et là-dessus (et il se mit à rire bruyamment) une bonne grande goutte, une bonne grande goutte. Là !

Il faisait des gestes, serrait ses mains,



rajustait sa blouse, puis il se remit à la besogne.

Le guichet ouvert :

— Planquet, rendez-vous !

Il lança son marteau qui passa par l'ouverture et qui, dans sa chute, éveilla tous les échos du cellulaire. L'homme hurla son rire de dément par le trou qui se referma.

Il mâchait un bout de lanière, mais il n'avait plus de salive. Il avait soif, soif ! et la lulette au fond du palais lui faisait mal, comme si elle eût été une bille de fer. Il souffla la languette de cuir. Puis il écouta. On travaillait à la porte, mystérieusement. Il essaya de chanter pour se rassurer : sa langue ne bougeait plus. Il eût des rêves encore : il mangeait des moules et des tartines et il buvait le brouet :

— C'est vous, Marie ! J'arrive tard... Mais ça sera bon, ça sera bon...

Et soudain le guichet s'ouvrit et Planquet reçut un jet d'eau en pleine face. Il ne resta étourdi que quelques secondes, jusqu'à la deuxième aspersion qu'il essaya de recueillir dans ses mains. Il réussit à la troisième et il but dans ses paumes serrées. Le jet ne discontinuait plus, il se sauva, mais l'eau le poursuivait et il grelotta



bientôt. Une lampe, comme un fanal, cherchait sa silhouette traquée dans les quatre coins de la cellule. Il renversa son lit-table et s'abrita derrière le maigre matelas. La lumière le découvrit et l'eau vint retomber sur ses épaules. Il ouvrit le lit-table et s'accroupit sous le meuble. Le jet vint se heurter inutilement à la pailleasse : il était sauvé. La clef grinça dans la serrure, il fut debout, l'arme à la main, et reçut stoïquement la douche.

Il eut un éclair de lucidité : il empoigna son matelas et le colla contre le guichet. Il jouit ainsi d'une minute anxieuse de répit, puis il sentit une poussée, un fer déchirait la pailleasse, et il la lâcha pour reprendre sa lame. Implacablement le jet le harcela, toujours à la tête. L'eau lui montait aux chevilles : il crut qu'on voulait le noyer. Il se mit à hurler : le jet lui coupait la voix, ses cris ressemblaient à de sonores gargarismes.

— Planquet, rendez-vous !

Il cria des blasphèmes que l'eau étouffa. Tenant sa lame précautionneusement, comme paralysé d'un bras, il se mit nu jusqu'à la ceinture : ses vêtements lui donnaient froid ! La douche infernale lui martelait le front, les joues, les yeux, le crâne, la nuque. Il se mit à sauter, à se baisser, à



se relever, il glissa et tomba sur un genou. La clef grinça dans la serrure, il était debout. L'eau montait — on avait bouché les fissures de la porte — et puis le jet le rendait fou. Il se protégea avec son escabeau, mais l'eau vint pleuvoir sur sa tête et ses épaules.

— Planquet, rendez-vous !

— Cours enragé !

Il avait repris un morceau de cuir et il le mordillait dans une grimace de carnassier affamé. La lame lui brûlait la paume de la main à présent. Ses bras n'en pouvaient plus de tenir, l'un après l'autre, l'escabeau à hauteur de sa tête.

Le martyre de Planquet dura jusqu'à l'aube. Son crâne battait à grands coups et la main qui serrait le tranchet saignait. Il s'était accroupi sur la table, un genou protégeant plus ou moins son visage. Il avait tout essayé dans l'obscurité. L'eau était à mi-hauteur de la cellule.

Le jeu diabolique du jet cessa. Le guichet se referma après une dernière sommation à laquelle il ne répondit pas. Il entendit qu'on distribuait le café et le pain : les guichets claquaient. Il ne pensait plus, il se sentait glisser dans l'eau et il rajustait de temps en temps ses membres raidis.



Les prisonniers passaient pour se rendre à la chapelle.

Autour de l'homme tout flottait : une planche, le carton d'une boîte, un essuie-mains, le règlement qu'il avait décroché dans sa danse infernale, deux formes à chaussures, le chanvre, les chevilles, les lettres de son frère, le catéchisme que lui avait remis l'aumônier.

Les orgues jouaient dans la chapelle. Une dernière vision d'autrefois lui arracha des sanglots frénétiques et il se mit à soliloquer :

— Oui, maman, je suis le premier pour faire mes Pâques... Des souliers bien achevés... J'arrive tard, Marie.

Il riait, accroupi sur son lit-table ; puis il ne bougea plus, ayant une peur subite de l'eau. L'espion remua. — « Là ! là ! » fit-il, et, des deux mains, il se coupa la gorge avec son tranchet.

La porte s'ouvrit, l'eau s'engouffra au dehors charriant avec des glouglous tout ce qui flottait, mais les orgues arrivèrent cependant jusqu'au moribond saignant qui s'était écroulé sous sa petite table de cordonnier et sa gorge gargouilla deux mots que personne ne recueillit.



## GAMIN

*Au docteur Robert LIEVENS*

**E**N cette saison, les hommes arrivaient le matin à la Croix-Bertaud vers six heures. On ne les voyait pas, mais la vieille Marie-Jeanne, qui ne dormait guère, les entendait passer. L'hiver était brumeux et sans neige et, jusqu'à midi, le brouillard couvrait toute la vallée de la Meuse. Lorsque le groupe traversait le village, il faisait encore noir comme dans un four. De rares lumières s'éveillaient aux fenêtres ou trouaient un instant les portes, mais on ne reconnaissait pas les gens arrondis qui se hâtaient dans un claquement de sabots. On se saluait tout de même, sans se nommer.

Zénobe et ses compagnons partaient donc tous d'une bande, serrés l'un contre l'autre, pareils à des aveugles. Le chemin était familier, mais, au bout, on avait peur de s'égarer au-dessus des carrières. L'année d'avant, Donat Jacoris était tombé dans



les neiges du fond et on ne l'avait retrouvé qu'au dégel. Les hommes se pressaient sans rien dire, d'humeur maussade comme le temps, la tête dans les épaules et les mains dans les poches. Mais, à la Croix-Bertaud, le vieux Zénobe, déjà réchauffé par la marche, changeait son bidon de bras pour saluer le Christ invisible sous les arbres, prendre son premier rôle de la journée et dire :

— Mes enfants, l'année de l'ouragan...

Sa voix venait d'en haut, car il était fort grand. Il bavardait ainsi jusqu'aux rochers, fendant l'air de son bâton de houx, retenant l'un ou l'autre par la manche lorsqu'un récit l'avait mis hors d'haleine et qu'on allait prendre les devants. Les hommes secouaient enfin leur torpeur aux Sept-Maisons. Six gouttes rouges dans la nuit. La septième demeure était vide. Jules Cornet voulait placer un mot, mais Zénobe brandissait son gourdin :

— Minute, mes enfants. Voici le plus beau de l'histoire. Le curé dit : « Je suis votre troisième serviteur, notre dame.. »

On arrivait au Bois-Planté et chacun avait chaud. Les hommes traînaient la jambe et Zénobe ses paroles. Ils se confondaient avec les broussailles, puis resurgissaient entre les bouleaux pâles. Autour d'eux,



le paquet de ténèbres se collait aux campagnes. On rencontrait une lanterne de temps en temps :

— Salut.

— Salut.

On ne savait pas à qui on avait affaire et on ne s'en préoccupait pas. On était tous des hommes qui allaient gagner leur vie. La bande de Zénobe, comme on disait en la voyant passer aux longs jours, la bande de Zénobe fendait l'obscurité des talus pelés par les fumées de la fabrique : trois devant, deux derrière, et le petit Nihoul venait ensuite. Celui-ci avait plus chaud que les autres, parce qu'il trottait une heure au long pour suivre le groupe. Zénobe, perdant le fil de sa cinquième histoire, se hâtait d'entreprendre la sixième :

— Le charretier dit : « Je suis votre troisième serviteur, monsieur le baron... »

Cornet toussait dans son écharpe de laine :

— Est-ce bien vrai, Zénobe, ce que vous racontez là ?

La haute silhouette du vieux, bras élargis, son bidon et son bâton aux bouts, barrait le chemin :

— Je n'ai jamais eu une parole plus haute avec qui que ce soit. Pourtant, je veux bien mourir du choléra...

Mais François Jacoris disait :



— Nous y voilà.

Il prenait les devants et s'enfonçait dans les terres. Les autres disparaissaient à leur tour. Zénobe gesticulait au bord du trou, puis, s'apercevant enfin qu'il n'y avait plus personne pour l'écouter, descendait le sentier à croupeton, ses longues jambes et ses longs bras repliés.

L'été, les hommes du fond disaient : « Voici la courtilière qui arrive. Il est l'heure. » Le petit Nihoul le suivait de très près, souple comme une couleuvre, et lançait par-dessus le trou le cri de la grive : « Djèdjèdidi... », parce que Zénobe l'amusait prodigieusement et que la veille, jour de paie, on lui avait acheté des sabots neufs.

## II

— Champion... Malfait... Des vides... Jacoris... Gamin.

De temps en temps, une ombre arrondie surgissait du brouillard. La chaîne de la traction se mit à vivre pesamment entre les rails, et le trommel du moulin à calcaire bourdonna au loin. Le jour naissait, hésitant et gris, sur le chantier. Le vieux Ravet, qui arrivait une heure avant les autres et huilait déjà les wagonnets, le vieux Ravet appela :



— Gamin.

Le petit Nihoul accourut, au trot claquant de ses sabots, un sourire rouge dans son visage gros comme deux mains jointes.

Ravet tordit la bouche.

— Wè.

Il ne disait jamais rien d'autre, mais Gamin avait compris : il prit la cruche gluante, la coucha dans la brouette et se mit en route. Déjà les marteaux crépitaient au pied du rocher et la musique d'une benne qu'on chargeait à la fourche, comme une loque de métal, voyageait d'une paroi à l'autre et semblait s'y coller, un instant. La brouette criait à chaque tour de roue (car Ravet soignait tous les véhicules de la carrière sauf le sien) et les hommes hélaiient Nihoul :

— Gamin...

Il les connaissait tous, les appelait par leur nom et se moquait de leur accoutrement. Ils se ressemblaient tous comme des frères, parce que, l'hiver, ils gardaient leur veste grise sur leur blouse de couleur. Clac. Clac. On dépeçait, par adroits coups de marteaux, les moellons de la mine descendue la semaine d'avant. C'était du fin travail, sur lequel les novices suaiient et se rouaient de fatigue pour ne réussir qu'à arrondir le bloc de pierre. Parfois, un cas-



seur relevait la tête vers les sommets sournois, lançait un « ho » et s'écartait : une pierre s'était détachée des hauteurs et les hommes désertaient leur taille. Le grand Lomba avait été tué raide, par un tout petit caillou, deux jours après la Toussaint.

— Gamin..., des compliments à ta sœur.

Nihoul n'avait pas de sœur, mais c'était là une façon de le saluer. On l'aimait beaucoup pour sa candeur, sa vaillance et sa serviabilité. Le travail reprenait et le petit homme poussait sa brouette sur le chemin glissant, le long des rails, s'amusant à dépasser les bennes qui roulaient sagement vers la plaque où Le Poivre, l'homme le plus fort du village, les faisait tourner sur elles-mêmes comme s'il eût affaire à des wagonnets pour rire.

— Gamin, viens te cacher : on allume les pétards.

Au fond du chantier, le pétardier, la gibecière au dos, grimpait sur les blocs, se laissait glisser sur le sol, cornait sous son aisselle, reprenait sa course, touchait une nouvelle mèche, se hissait sur un énorme moellon et prenait enfin la fuite. Les hommes, l'un après l'autre, rajustant leur tablier, étaient venus s'abriter dans la baraque de pierre et de tôle. Un grand



roux suçait son pouce saignant et Dieu-donné — il avait de gros yeux tout ronds : il buvait comme un trou, disait-on — Dieudonné resserrait les bandes de toile crottée d'argile autour de sa main blessée. Là-bas, les moellons gonflèrent brusquement, bouillonnèrent et s'affaissèrent. Tout au fond de la taille, sous la benne renversée de son wagonnet, François Jacoris arrondit les épaules. La pétarade emplit le cirque. Une vague de corneilles bougea de place dans le ciel brumeux. Un coup de cornet vida l'abri.

Tout déhanchés, jeunes et vieux regagnaient leur trou. Un soleil blême rasait les essarts au-dessus des rochers. Ils se le montrèrent parce qu'ils aimaient de voir au long et au large, et, comme ils se parlaient, un peu de brouillard flotta autour de leur bouche.

Le Poivre bâilla largement, frotta ses paumelles l'une contre l'autre, eut un rire de chèvre et dit :

— Gamin, demande des vides aux hommes des fours.

Le petit Nihoul avait repris sa brouette et il chantait une marche de conscrits parce que la cloche allait sonner le déjeuner et qu'on lui avait mis deux grosses pommes avec ses tartines.



## III

Dès le lendemain, le chantier avait changé d'aspect — il neigeait depuis la veille. Il était devenu blanc, et silencieux comme une carrière abandonnée. Les rares hommes étaient arrivés le matin, avaient pris, avec résignation, le chemin du retour sous la chute des flocons et leur passage furtif n'avait pas laissé la moindre trace sur les campagnes. Seules quelques ombres se mouvaient autour des fours que l'humidité faisait fumer plus que de coutume.

Dès avant l'aube, le petit Nihoul avait suivi dans les ténèbres la piste profonde de Zénobe. Il espérait gagner sa journée : le surveillant lui trouvait des besognes imprévues les jours de pluie. En attendant, il s'était réfugié sous la tente de paille de Mauvis le tailleur, car il avait très froid.

— Ça va, Gamin ?

— Ça va, Mauvis.

Il faisait bon se chauffer les mains et les pieds au vieux seau rougi, regarder la neige tomber à deux pas et travailler Mauvis qui grimaçait à chaque coup de ciseau. De la belle pierre. La plus fine du cirque : celle qui sortait du chantier Madame. Tic... Tic...



L'homme se redressa, jeta un coup d'œil sur le chemin blanc, but un tout petit coup à son bidon — qu'il gardait dans l'angle le plus froid de la tente —, élargit ses mains tremblantes, engourdis par la bise, fit claquer sa langue, se rassit et reprit son maillet.

— Ça va, Gamin ?

— Ça va, Mauvis.

Tic... Tic... Le tailleur toussa — une odeur d'alcool passa sous la paille — et il eut un sourire nostalgique en caressant le bloc de ses gros doigts rugueux et informes. Le petit Nihoul connaissait le geste. Mauvis allait se rattraper de sa solitude de la veille, de l'avant-veille, de toute la semaine. Parfois, il appelait le surveillant, n'importe qui, pour n'être plus seul et bavarder un peu. La solitude rongait cet homme. Il en avait peur.

— Du fin grain. Il s'en va, Gamin. Il n'y en a plus que pour deux ans. On s'en repentira.

Du pied, il frappa le brasero pour le débarrasser de ses cendres. Des gouttes d'eau tombèrent de l'abri et crépitèrent sur la houille. Au loin, des moellons se détachèrent du rocher et meuglèrent sur les rails. Le silence. Nihoul avait bien chaud dans ses deux vestes et ses deux pan-



talons, et, de béatitude, il touchait de temps en temps à sa casquette rapiécée dont la visière fit ainsi le tour de son crâne.

Mauvis bavardait sans discontinuer :

— Tu as vu les visages de la porte de la ferme ? Ils viennent d'ici. C'est Médard, l'oncle de mon grand-père qui les a taillés. Un autre Médard a travaillé des lions à grosse queue pour le château. Il y a bien... au moins (il souleva son chapeau comme pour saluer quelqu'un) oui, au moins cent cinquante ans. Les fleurs de l'église viennent d'ici. C'est un Badot qui les a ciselées du temps de l'ancienne baronne.

La neige tombait lourdement, sans répit. Une volée d'oiseaux passa en pépant dans le triangle de l'abri. On entendit fort bien le pouls de la grosse machine, du côté des fours. Mauvis peignait sa barbe avec ses doigts :

— La pierre s'en va. C'est une malédiction. Toute la façade de la cathédrale de Namur est sortie du trou, là-bas, et presque toute celle du palais de Liège. Du vivant du grand Médard, le tailleur de lions, on était cent ici. C'est-à-dire là où sont les moulins. On mange tout, on s'en repentira. Dans ma jeunesse, nous étions vingt. Cinq, l'année passée. Je reste seul, sans chat ni bête.



Il but un tout petit coup à son bidon, fit une nouvelle grimace et reprit son maillet. Tic... Tic... Une vague de froid s'engouffra sous la paille et détacha le vieux veston déchiré qui gesticulait à l'angle nord de la hutte. Un éboulement fit trembler le chantier de l'étage. Une bande éperdue de sansonnets tacheta l'écran triangulaire que Mauvis regardait fixement.

— Il leur faut de la chaux, les plus beaux morceaux du rocher sont avalés par les sucreries, on n'en veut plus pour les maisons, on cuit des briques puantes, on coule du ciment. Le métier s'en va, Gamin...

Gamin ronflait comme un bienheureux, le menton dans son foulard, et son petit visage tavelé de taches de rousseur souriait à la bonne chaleur qui montait du seau. Mauvis leva son maillet très haut pour le réveiller, mais il hocha la tête et rattacha le veston au trou de la tente.

## IV

Gamin était devenu un paquet de loques d'un blanc fort sale. Des mains de la tête et d'une épaule, il poussait le cadre d'un



wagonnet chargé de sacs vides. Il pénétra ainsi dans la baraque bourdonnante. On ne voyait pas très bien devant soi, car l'air était chargé de poussière. Gamin crachait à chaque tour de roue, à droite et à gauche ou même sur les sacs. Le matin, en commençant la journée, il avait demandé un bout de rôle à Lardinois. Le tabac lui avait tourné sur le cœur d'abord, mais Gamin finit par lui trouver un goût de réglisse et il crachait fièrement devant témoins, parce qu'un homme des moulins doit chiquer. Une poussée de la tête encore. On hurla dans le trou :

— Dix... ça y est.

On criait du matin au soir. Il y avait d'abord le concasseur qui mordait les moellons, puis les poulies qui gémissaient de soif, ensuite les meules qui pulvérisaient les déchets du broyeur, enfin les courroies qui fouettaient l'air. La baraque étant vieille, disloquée et branlante, faisait beaucoup de bruit, elle aussi.

— Alèla...

Gamin se fit tout petit derrière son véhicule. Un wagonnet de sacs pleins roulait sur la voie latérale : un nuage de poussière et deux hommes qui n'étaient plus que des bras, des jambes et deux chapeaux. Disparus. Nihoul poussa de toutes ses forces



pour arriver jusqu'aux vannes. Boiseries compliquées et courroies s'entremêlaient dans l'obscurité. Gamin cracha à gauche et à droite, et même sur son véhicule.

— Bon.

C'était Lardinois qui avait hurlé le signal. Lardinois n'était pas un homme des moulins : il s'y ennuyait, il y jurait du matin au soir, il y buvait son quart de litre par jour, il y toussait comme un phtisique, il y séchait d'ailleurs à vue d'œil. L'année d'avant, c'était lui le plus fort casseur du chantier, mais une pierre lui avait fêlé le crâne : il avait un morceau d'argent au sommet de la tête et celle-ci lui tournait souvent. Il n'osait plus mettre les pieds dans les carrières. Il avait le vertige en regardant le rocher de bas en haut.

Il se dressa soudain comme un mannequin poudreux devant Gamin, et sa voix hurla entre le chapeau et le foulard :

— Quarante ?

A son tour, la voix grêle de Nihoul se mêla aux cris des poulies :

— Tout juste, Auguste.

Lardinois, qui se nommait Alfred, fit mine d'étrangler Gamin, puis il enleva la charge par brassées et s'effaça dans la poussière. Une ampoule éclairait les vannes : les sacs s'emplissaient avec un bruit



très doux, comme si on les eût soufflés, Jules et le Borgne les empoignaient — soixante kilos — et en faisaient des gradins derrière eux, qui ressemblaient aussi à des paquets de loques dans le brouillard de calcaire. Le concasseur faisait rage au-dessus de leurs têtes.

Le Borgne plongeait son bon œil dans la nuit grise :

— Gamin...

Mais la baraque se tut brusquement. Le broyeur, les meules, les poulies et les courroies s'immobilisèrent. Midi. Le Borgne en oublia ce qu'il avait à dire à Gamin. Jules, l'haleine prudente, épousseta ses poignets râpés. Lardinois, des deux mains, caressa ses cuisses brûlantes sur lesquelles, déjà, ce jour-là, il avait porté plus de cent sacs pleins. Puis il ouvrit sa musette, lentement. On n'avait jamais faim, là-dedans, l'estomac ne demandait jamais rien. Redressé sous l'ampoule, très attentif, l'homme humecta son pain d'un peu de genièvre.

Nihoul avait disparu dans la poussière. On le revit rôdant sur les talus, une joue pleine, son petit sac en bandoulière, et le chat des forgerons, aussi roux que lui, le suivait, la bouche grelottante, comme s'il avait su que Gamin n'avait pas d'appétit.



## V

Gamin avait donné son obole comme les autres. Une obole de son âge : dix sous. Et avec François Jacoris, qui était très habile, il avait pétri des chandeliers d'argile. Le jour s'était attardé sur la neige des essarts, mais, vers cinq heures, le soleil disparut derrière un talus, et des centaines d'étoiles s'allumèrent au flanc du rocher, sur les abris, les fours et les moulins. Les bougies qu'on avait piquées sur la charpente de l'élévateur ressemblaient à une volée de grues lumineuses.

Dans les baraques, les ombres remuaient autour des braseros. Des rires couvraient le murmure confus des voix qui s'épandait au dehors lorsque les silhouettes dégageaient l'entrée des abris. Matagne, le gros contremaître, versait à boire. Il allait d'un trou à l'autre, son lourd panier au bras, comme un annonciateur :

— A la santé de sainte Barbe, les hommes.

Le vieux Ravet, qui le suivait, présentait son panier, lui aussi :

— Deux petits cigares, les hommes.

Il y eut de nouveaux rires : le Louche, ayant, au cours d'une bousculade, vidé



son verre dans son foulard, s'était mis à jurer comme un damné. Matagne le lui remplit aussitôt, parce qu'il ne fait pas bon de jurer un pareil jour. Gamin tirait gravement sur son cigare, en essayant de faire des ronds de fumée. Ravet, qui se chauffait un instant au seau rougi, sentait la graisse rance.

Zénobe racontait une histoire :

— Il dit : « Je suis votre troisième serviteur, monsieur le notaire... »

Un chant descendit de la baraque des Blanches, à l'étage. Indéchiffrable, grave et beau. Les hommes de Madame écoutèrent. Soudain, une voix pria seule dans la nuit pleine d'étoiles tombées sur la pierre et l'argile :

— *Sainte Barbe, elle est notre patronne...*

Tous s'étaient découverts, même Malfait qui avait la tête enveloppée dans une bande rouge. Ils s'asseyaient, comme ils pouvaient, sur les bancs étroits, et ils regardaient droit devant eux, sans mot dire. Le crâne pelé de Grandchamp lui-sait dans l'ombre. On entendit crépiter les bougies et remuer un rat. Le chant descendait :

— *Car il sait que sa bienfaitrice le porte toujours dans ses bras...*

Des moellons se détachèrent du roc et



vinrent rouler sourdement non loin de l'abri. On toussa. François Jacoris, le chapeau emprisonné dans ses genoux, grattait les durillons de ses paumes. Matagne tenait religieusement le verre entre l'index et le pouce de sa bonne main : l'autre n'avait plus de doigts, ils étaient restés sous une pierre, l'année des grandes eaux.

— *Elle est pour nous si bonne, nous l'aimerons toujours, toujours...*

Ravet leva le bras et son geste remua une odeur de graisse :

— Monin a une belle voix. Il ne devrait plus venir aux carrières.

Ils se redressaient, se recoiffaient et reprenaient leur cigare. Jacoris, dont les souliers humides fumaient sous le brasero, dit :

— Je ne sais s'il y a un bon Dieu, comme on le raconte, mais...

Zénobe, épouvanté, les mains levées au plafond, l'interrompit :

— Jacoris, ne prononce pas de bêtises aujourd'hui. Nous allons remonter comme de braves gens que nous sommes. Où est Gamin ?

Le petit Nihoul se dégageait des jambes des hommes, un peu ivre — d'alcool, de fumée et de chant. Il avait gardé son air grave, et il se sentait vraiment quelqu'un lorsqu'il salua la bande :



— Bonne nuit à tous.

Puis il rejoignit les ombres de ses compagnons qui s'enfonçaient dans l'obscurité, une étoile à la bouche. Zénobe gesticulait et fendait le noir de son bâton. Il parlait de Dieu, des anges et des saints. Sous l'ampoule d'une baraque déjà vide, la silhouette de Jacoris haussa les épaules. Un chant grêle monta derrière eux :

— ... *Elle est pour nous si bonne..*

Et tous deux se turent pour écouter la voix pure de l'enfant qui saluait les poignées de gouttes d'or que sainte Barbe avait semées sur le calvaire des hommes.

## VI

Il gelait à pierre fendre. Le froid épais rôdait à vingt mètres des gueulards, mais Gamin était bien tranquille, parce que, dès son arrivée, on l'avait occupé dans la bonne chaleur de la cuisson. Il remuait le charbon que Dochain brouettait dans les fosses, autour des fours. Lorsque ses doigts gelaient sur le manche de sa houe ou que l'eau durcissait dans ses sabots, il allait s'accroupir près du trou fumant. Et, tous les quarts d'heure, quelqu'un disait :



— C'est l'hiver.

De minables sansonnets, en bandes lourdes, s'aventuraient jusque dans la zone chaude. La Meuse était prise par un gel de neuf nuits. Collinet, le chaufournier aux jambes courtes et aux longs bras — un ancien brouettier —, Collinet, par pelletées, couvrait le lit de moellons avec la houille humide. Des pierres explosaient, une flamme perçait la couche de charbon, des gaz montaient des gueulards. Mais les manœuvres, sur la voie circulaire, se hâtaient derrière leur wagonnet et versaient un nouveau lit de calcaire. Gamin courait chercher deux seaux d'eau à la pompe emmaillotée comme un vieux saint de pierre, et Collinet, dont on ne voyait que le blanc des yeux dans la face mâchurée, pelletait une couche de houille sur le trou crépitant.

— Encore trois lits le matin, annonça Matagne en courant.

Le chaufournier croisa les mains sur sa pelle et souffla :

— Il faudrait six lits pour la journée.

Mais Matagne avait déjà disparu et Collinet cracha de dépit. Les fours s'affaissèrent brusquement et un nuage de fumée pailletée d'étincelles monta des gueulards. Gamin était saoul de gaz, il avait



les jambes molles et la bouche sèche. Il but un coup à son bidon qui chauffait au bord du trou et, par la même occasion, offrit ses chaussettes durcies à la flamme qui léchait la maçonnerie. Dochain, le brouettier, vint aussi lui tendre les mains.

— Le froid pince, Gamin.

Nihoul se mit à rire :

— Mes sabots sont pleins de glace.

Collinet, à l'aide d'une perche, arrangeait les pierres dans le gueulard. Les moustaches de Dochain roussirent et l'homme se releva.

— Il faudrait tout ce feu-là à la maison, grogna-t-il en se frottant la bouche.

Il était vêtu de loques, l'été comme l'hiver. Il avait sept enfants. Une pétarade, au loin, réveilla l'écho endormi sous la neige. Une volée d'oiseaux rasa les talus blancs. Les manœuvres, perdus dans un nuage de fumée, versaient leur dernier wagonnet de la matinée. Gamin donnait le signal :

— A la miche...

Il venait des hommes du chemin Madame et du Tunnel ; il en venait aussi des talus et des moulins, Il y en avait parmi eux qui mangeaient déjà en marchant.

— Malfait... Cornet... le Roux...

Zénobe racontait une histoire :



— Le brasseur dit...

Tous s'accroupirent en rond entre les rails des gueulards. Crottés d'argile, blancs de chaux ou de calcaire, noirs de houille. Ils grelottèrent une seconde à la chaleur qui montait joyeusement du trou, après l'affaissement du troisième lit. La bise rasait les fours. Ils s'arrangèrent pour lui tourner le dos. Une nuée humide et sentant mauvais les enveloppa un instant : des jurons et des toux firent le tour du foyer. Le vent délivra les hommes. Ils mangeaient goulûment et leurs souliers fumaient.

Matagne dit en montrant sa main mutilée :

— Mes gens, le temps va changer : mes doigts me font mal.

Il laissa ainsi tomber une pomme dans le four. Gamin, les lèvres rouges d'avoir été lavées par le café, se mit à rire aux éclats. Le contremaître le menaça de son bidon mais un nouveau nuage les sépara et lorsqu'on revit la chaîne accroupie, elle était silencieuse, tout engourdie par la bonne chaleur qui montait du trou.

## VII

Gamin était monté avec un sac de charbon pour recharger le brasero des batteurs



au fleuret, au sommet de la carrière. Un vent noir déferlait sur les essarts. Quinze mètres plus bas, en plein rocher, Bonaventure et le petit Louis, leurs quatre mouffles collées au fer, se saluaient profondément. Au-dessous, c'était le fond, mais ils n'y songeaient plus. Depuis quinze ans, Bonaventure s'était habitué au vide et il apprenait au petit Louis à ne plus le voir. Han... Han... Cela durait des jours et des jours, car le métal mordait à peine le roc et il se passerait toute une semaine encore avant qu'on pût verser la poudre dans le trou de forage.

Gamin se pencha sur l'abîme : des wagonnets gros comme des joujoux de Saint-Nicolas et des chapeaux minuscules ; on ne voyait pas ceux qui les portaient. Les abris ressemblaient à des moellons. Salut, salut, faisaient cérémonieusement Bonaventure et petit Louis.

— Gamin ?... Mon bidon.

Nihoul descendait. Il se tint à un piquet, à la corde, à une arête de la pierre. Deux cents pieds plus bas, les baraques fumaient, des pétards déchiraient l'atmosphère maussade du matin, les marteaux crépitaient. Gamin avait dérangé une bande de corneilles et il les railla dans leur langage : « Chac... chac... » Il était souple comme un



orvet, il se collait à l'argile, glissait sur son derrière, appuyait le pied sur une aspérité — il avait laissé ses sabots près du brasero —, descendait sur ses genoux... Bonaventure jurait comme un païen :  
— Maudit rousseau... mettre chauffer le bidon... pas l'apporter...

Pelotonné entre deux pierres, Nihoul riait aux éclats. Le petit Louis s'agenouilla pour boire. Bonaventure se pencha sur l'abîme pour y cracher son rôle et vida le bidon, debout. Il se remit à jurer (il était bon comme le pain) :

— Remonte... doucement..., laid rousseau... Si tu glisses, je te casse la tête...

Gamin remontait donc le rocher à quatre pattes. Une halte. Il s'assit sur une arête. Une musique ténue montait du fond : c'était Mahieu qui forait un pétard, le marteau à air comprimé entre les jambes ; il était entouré d'un nuage de poussière blanche. On voyait la Meuse, la levée qui allait de Namur à Huy. Un jour, en descendant le roc, Canivet, l'aide de Bonaventure, était tombé sur celui-ci. Tels des mannequins, ils avaient roulé dans le cirque. Canivet resta six mois au lit, emmailotté comme un nouveau-né ; mais trois jours après la chute, Bonaventure forait un trou à une autre place. Han... han...



Les deux batteurs se saluaient une dernière fois jusqu'à mi-corps. Le petit Louis se chauffa les mains sous les aisselles.

— Ho... ho...

L'appel montait du trou. Des pétards, des ronds de fumée, des vols éperdus de corneilles. Gamin grimpait des genoux et des coudes. Il eût voulu trouver un nid d'oiseaux noirs. On les apprivoisait : François Jacoris en avait un qu'on appelait Mienne et qui, aux repas venait se pencher sur les épaules de Marie Jacoris et becqueter ses boucles d'oreilles. Gamin cherchait dans les trous... Il entendit d'affreux blasphèmes au-dessous de lui : c'était Bonaventure qui l'injuriait et faisait mine de l'étrangler. Gamin empoigna le piquet, la corde, se hissa à la brasse jusqu'aux terres du sommet et chaussa ses sabots. Les deux batteurs avaient repris leurs saluts comiques.

— Han... han...

Leur ahan monta jusqu'au brasero. Gamin s'en allait. Il longeait le trou. Là se trouvait Madame et là, le Tunnel. Dans la carrière abandonnée, l'été, des hirondelles maçonnaient leurs nids sous les bancs supérieurs. Perdus dans le rocher, Bonaventure et le petit Louis se saluaient encore, comme les acteurs d'un théâtre ambulante



qui avait hiverné dans la contrée l'année d'avant. Gamin dut glisser de nouveau sur son derrière : l'argile était très humide. Là, le banc était composé d'escargots : le maître d'école savait d'où ils venaient, mais Nihoul l'avait oublié. On trouvait aussi dans le roc des pommes et des feuilles de pierre, et même des liqueurs rouges et violettes. Le maître d'école...

— Gamin...

Au pied du Tunnel, dans sa bonne main roulée en cornet, le morceau de l'autre collé sur son gros ventre, Matagne l'appelait. Gamin se dépêcha autant qu'il pouvait et, finalement, pour raccourcir son chemin, se laissa glisser dans une coulée d'argile.

## VIII

— Des grosses à volonté.

Le signal fut donné par Matagne vers trois heures. Les fours étaient pleins jusqu'au bord : on allait donc entasser les pierres le long des voies. Tout de suite, le cirque changēa d'aspect. Les hommes avaient ôté leur veste et on voyait leur blouse de couleur, comme à la bonne saison. Ils soulevaient d'abord le moellon jusqu'aux genoux, ensuite jusqu'au ventre,



faisaient un dernier effort pour l'amener jusqu'à la poitrine, puis le repoussaient au-dessus de la benne de fer qui gémissait sous la chute de l'énorme bloc. Le wagonnet chargé, on se hâtait de le rouler vers la plaque où le Poivre le recueillait sagement, lui imprimait un demi-tour et le poussait sur la voie principale. Les hommes enlevaient un « vide » et remontaient vers les tailles. On allait, durant trois quarts d'heure, gagner de l'argent à la pelle. Deux francs au moins. Gamin faisait diligence : il graissait les poulies de la traction qui criait sous les tonnes de pierre dont on l'avait brusquement chargée.

— Des vides.

Le cirque était sonore d'appels, de gémissements de bennes et de cris de ralliement au croisement des voies. Un novice ayant laissé sauter son wagonnet des rails, toute la bande éclata en jurons, puis quatre hommes redressèrent le véhicule et le va-et-vient reprit de plus belle. On s'essuyait le visage à son tablier ou avec une manche de sa blouse, on buvait un coup, on changeait sa chique de joue, on se hâtait, car la nuit allait venir. Malfait, le malchanceux, un peu pâle, la main enveloppée dans son foulard rougi, vint décrocher



son bidon et sa musette au mur de l'abri et s'en alla. Jacoris annonça :

— Il a le pouce écrasé.

On se pressait. La traction semblait ronfler sous la charge et parfois le câble se tendait à se rompre, comme s'il avait hésité à tirer la théorie de véhicules qui se multipliaient comme les grains d'un chapelet. Le vieux Ravet et Gamin allaient d'une poulie à l'autre, un seau à chaque main. Le Poivre suait de tout le corps, mais il continuait sa besogne avec assurance et sans mot dire. Les mêmes cris, les mêmes appels, les mêmes gémissements métalliques descendaient des étages. Les tailles se nettoyaient à vue d'œil et, du côté des fours et des moulins, les pierres grondaient le long des voies : on vidait les bennes en marche. Le marqueur, bossu sur ses béquilles — il avait été recouvert par un éboulement à Madame —, le marqueur tirait la langue sur ses cartons.

— Haillot...

C'était le nom d'un village du Condroz dont les hommes, étrangers aux travaux des carrières, se montraient particulièrement maladroits. On savait, depuis vingt ans, ce que le cri signifiait et on s'éloigna de la voie principale. Le Poivre, sa face de pleine lune tournée vers l'étage, poussa



une dernière charge vers les fours. Là-bas, le wagonnet mal embrayé dévalait le plan incliné à la vitesse d'un bolide. Il quitta brusquement les rails et disparut dans un fossé. Le Poivre profitait du relâche pour soulever son chapeau et s'essuyer le front. Le marqueur, laborieusement, se mouchait. Matagne courait d'un couple à l'autre :

— Assez, les hommes.

Et les hommes se redressaient, se pressant les reins dans leur blouse humide et fumante. D'autres complétaient la charge de leur benne. Champion boitait du pied gauche, le Louche suçait son petit doigt et Zénobe racontait une histoire :

— Mes gens, c'est comme je vous le dis...

Matagne faisait des signes dans le soir qui venait. Il était tout essoufflé. Ce fut Gamin qui courut à l'étage. Il levait ses mains pleines de graisse noire, et il criait :

— Assez, les hommes.

Il était très fier d'arrêter le travail des Blanches et de l'Oseille, mais surtout très content que ce fût fini, sans trop savoir pourquoi.



## IX

— Encore quatre, Sevrin.

Gamin poussait Sevrin au derrière. Les vêtements de l'homme étaient d'un blanc sale, et un mouchoir rouge lui entourait le cou et lui couvrait la bouche. Sevrin trottait sur la planche raide, penché vers sa brouette et vidait celle-ci dans le wagon de vingt tonnes où déjà crépitait la chaux. Il faisait très froid à dix mètres, la bise balayait le pays, mais les hautes maçonneries dégageaient une douce chaleur qui faisait chanter les grillons. La nuit venait. Dans les nefs où rôdait la poussière, les gueules des fours rougeoyaient et parfois vomissaient des morceaux de pierre aussi beaux que des coquelicots. Les brouettiers, comme des ombres, allaient et venaient, tourmentaient les grilles avec leurs ringards, fourchaient leur charge pulvérulente dans la benne conique, crachaient, buvaient un coup au tuyau d'un seau et se hâtaient vers les wagons.

— Encore deux, Sevrin.

L'homme allait son train, le corps sec, mais Gamin suait et la poussière lui brûlait le cou. Un affaissement de la fournée arrêta le travail, un instant. Nihoul enten-



dit, au-dessus de sa tête, très haut, ronfler l'élévateur. Un peu d'humidité faisait patiner le moteur sur les rails et une traînée de flammes vertes révéla ses formes de crabe. Puis, l'une après l'autre, les brouettes, de nouveau, se mirent à crier. Les hommes passaient et repassaient entre deux nuages de poussière et, sous les poires électriques qui pâlissaient et revivaient capricieusement, ils se hélaient parfois :

— Vissoul... Camus... Le deux est tout froid... Le trois cuit comme un enfer.

On rajustait le précieux foulard qui protégeait le cou et la bouche contre les brûlures et l'on repartait. Comme une grosse bête noire, la benne de l'élévateur rôdait le long des hautes murailles. Un trou rouge s'allumait au fond des nefs. Des silhouettes passaient devant le brasier, identiques sous leurs petits chapeaux pointus. Des gamins qui triaient la chaux dans les wagons se disaient des gaillardises en brandissant leurs houes. La voix grêle de Collinet (il était asthmatique) arriva jusqu'aux brouettiers. Le chauffournier, accoudé là-haut, sur le garde-fou, les injuriait :

— Vous allez éventrer le deux, bande de Congolais...

Gamin disait :

— C'est fini, Sevrin.



L'homme, perché au bout de la planche, versait sa dernière charge. Il redescendit à pas mesurés, gagna le quai et, suivi de Nihoul, s'effaça dans la maçonnerie. Il ôta son chapeau et son mouchoir : il avait les pommettes et le nez cuits et les moustaches roussies. Un filet brun de tabac lui partageait le menton. Il s'assit sur une brique, cracha son rôle dans sa main arrondie et déboucha son bidon. Ses poings étaient rongés comme par l'eczéma.

— Tu as bien compté, Gamin ?

Nihoul, très fier, hochait la tête :

— Comme deux et deux font quatre.

Puis il s'épousseta par larges claques en regardant l'homme qui allait boire. Sevrin le devisagea à son tour et Nihoul baissa les yeux.

— Tu as soif, Gamin ?

Gamin sourit timidement : il avait la langue dure comme un caillou, mais il n'osait l'avouer, parce que Sevrin était toujours de mauvaise humeur. Il souffrait de l'estomac, disait-on. L'homme tendait son bidon :

— Tiens. Vide-le... Si... Nous allons refaire un dix tonnes. En route.

En passant sous l'auvent, Sevrin but deux bonnes gorgées au tuyau du seau bossué qu'on venait de remplir d'eau frai-



che. Puis il reprit sa chique, remit son chapeau, rajusta son foulard, cracha dans ses mains et disparut dans le couloir. Gamin graissait la brouette en tirant la langue.

## X

— Gamin... Wè...

Le vieux Ravet sauvait ses cruches et Nihoul lui donnait un coup de main. Au pied du rocher, fiévreusement, les hommes détachaient et enlevaient les voies. Bonaventure, à peine visible au sommet du cirque, s'usait le poumon à force de corner, comme un veilleur, vers tous les points de l'horizon. Des corneilles inquiètes s'en allaient vers le bois voisin puis revenaient survoler la carrière. Le petit Louis, perdu parmi les terres du bord de la route, agitait une loque rouge en criant : « Gare à la mine... », avec un fort accent de Namur. La cloche de l'abri de Madame sonnait sans discontinuer. Le pétardier, inoccupé et gauche, un rouleau de mèche autour du cou, musait autour des baraques. Bonaventure, cornant toujours se hâtait vers les essarts. Matagne courait le long de la voie principale, une main sur son ventre et la bouche arrondie :



— Ho... ho...

On entendit ronfler le moulin à calcaire. Le cirque fut soudain désert et les corneilles elles-mêmes avaient disparu. Et tout à coup, le sol bougea, l'air se déchira, des volées de pierre sifflèrent au-dessus des huttes. Un nuage blanc envahit le chantier, puis un nuage jaune. Une âcre odeur de poudre flotta entre les rochers. Enfin, la gigantesque muraille se démantela et s'écroula comme un édifice tourmenté par un tremblement de terre. Un monolithe, aussi gros que la maison de Nihoul, roula au milieu du cirque. Le fracas de l'explosion et de l'éboulement déferlait sur les deux rives de la Meuse. Gamin, radieux, vint montrer sa face d'écureuil à la porte de l'abri.

— Quel paquet, Ravet !

Le grondement cessa un instant. Des terres et des plantes étaient descendues avec les pierres. Là-haut, la plaie était rouge et bleue. On eût dit qu'elle voulait se refermer. Le vacarme reprit de plus belle : le sol trembla de nouveau et le sommet s'effondra sur une longueur de cinquante mètres. Un nuage jaune couvrit le chantier et masqua l'éboulement. Les hommes sortirent des baraques et déjà les corneilles s'affairaient au-dessus du désastre. La tache



noire de Bonaventure réapparut vers les essarts : elle contemplait son œuvre. On connaissait le mineur dans toute la vallée de la Meuse et les chantiers se l'étaient disputé durant des années : il savait, à une poignée près, la poudre qu'il fallait pour disjoindre la colline entière et ses longs fers devenaient dans ses mains le prolongement de celles-ci, touchant le calcaire, le grès, la terre et fouillant les fissures.

Le pétardier, lui aussi, pesait de l'œil la grosse pierre qui avait défoncé le cirque. Et Matagne, comme Bonaventure, pesait le tout en riant :

— Voilà du pain sur les rails, les hommes.

— Gamin... Wè...

Gamin emplit une cafetière d'huile pour Le Poivre. A son tour, le géant évaluait les tonnes de calcaire qui venaient de s'écrouler et qui lui passeraient dans les bras. Quarante hommes dévoreraient le monceau durant un mois... (La taille de François Jacoris était pleine : la bonne humeur du carrier était visible). Puis le chantier serait vide et plat, puis Bonaventure y amoncellerait les blocs, puis on recommencerait... (Un affaissement décapita le tas de Cornet au profit de Zénobe à qui Cornet montra le poing en riant ;



Zénobe voulut lui raconter une histoire).  
Quatre francs, trois cinquante, parfois quatre cinquante... Des jours de pluie pour se reposer, les dimanches, une petite blessure : quand cela arrivait à la main ou au bras, on se promenait comme un riche... La grande blessure?... On recousait les sacs ou on mendiait... A la tête... Le Poivre dessinait quelque chose sur la plaque au bout du filet brun qui coulait de sa cafetière :

— Le S. U.

Gamin vint voir et ne comprit pas. Ravet se pencha à son tour et son vieux visage, sali par la graisse, grimaça sous son chapeau durci. Le Poivre barbouilla l'inscription en secouant son récipient. Il en coula une plus belle :

— Vive le S. U.

Et comme c'était un sage, il se demanda à haute voix :

— Est-ce que ça ira mieux... seulement ?

— Wè...

Ravet recalait ses pieds dans ses sabots, décollait son chapeau, se grattait le front — il était au monde depuis septante ans — et reprenait la brouette qu'il avait cachée sous des fagots.

— Wè... Gamin...



## XI

Le dégel était venu, et, là-haut, les argiles sournoisement fientaient. Debout sur un tas de chaux qui leur cuisait les orteils, Matagne, Malfait (qui portait encore la main emmaillottée comme une poupée contre son cœur) et Gamin faisaient la vigie au milieu du cirque. Depuis le matin, les rochers travaillaient : François Jacoris avait dû abandonner sa taille sous la coulée perfide des pierres. Le moindre caillou, descendant de deux cents pieds était mortel. On aurait peur tous ces jours-là des nids vagissants de corneilles : leurs pattes ou leur bec de noires diablesses, détachant une toute petite pierrette, pouvaient tuer un homme. Bonaventure songea d'abord à peigner le sommet de Madame, mais il y renonça : la besogne était vraiment trop dangereuse. On condamna aussi les tailles de Madame. Les carriers étaient silencieux et inquiets, ils relevaient la tête après quelques coups de marteaux et, de l'oreille, interrogeaient les hauteurs.

— Ho...

C'était Matagne qui lançait le cri d'alarme. Un novice se gratta la tête des dix doigts, sans bouger. Son apparié, plié



en deux, se mit à courir au hasard. Les autres regardèrent ce qui allait venir. Il ne se passa rien : la pierre s'enfonça dans l'argile à environ quarante pieds du sol. Le travail crépita de nouveau. On entendit un appel à l'étage voisin, puis un bourdonnement de moellons. Gamin crut voir bouger quelque chose entre deux arêtes du roc, très haut ; il crut voir couler un peu de terre... C'était ainsi : elle se roulait en boulettes. Il regardait avec tant de force qu'il en eut mal aux yeux. Son cœur battait à grands coups. Un morceau de roc chut brusquement, rebondit sur une aspérité...

— Ho...

La voix grêle de l'enfant avait fait s'enfuir les dix hommes que poursuivaient les pierres, car elles se détachaient l'une après l'autre. Matagne et Malfait avaient répété le cri, machinalement. Toutes les tailles se vidèrent. Au milieu du cirque, les casseurs s'entre-regardaient sans rien dire. L'alerte était passée : chacun regagna son trou. Clac. Clac. La voix de Malfait les arrêta tout de suite :

— Ho...

Les carriers trottaient lourdement dans leurs gros souliers ferrés. L'un d'eux resta sur place : un grand noir de l'autre côté



de l'eau. Lorsque les fuyards se retournèrent vers le rocher, ils virent l'homme étendu sous son wagonnet et ils se précipitèrent sans plus songer à la coulée qui bourdonnait dans l'angle de la taille. Le blessé n'avait presque rien : un tout petit trou rouge au sommet de la tête. Mais il râlait déjà et il buvait son sang à chaque aspiration. Jacoris montra le poing au rocher et à Matagne qui courait sur place. L'attrapé avait l'air de sourire. Le vieux Ravet, surgi on ne savait d'où, l'appela :

— Vigoreux..., as-tu mal ?

Mais Vigoreux s'était tu. Alors, Jacoris, Malfait, Matagne et Zénobe le hissèrent sur leurs épaules, tout doucement, et s'en allèrent avec leur charge en mesurant leurs pas. Des silhouettes apparurent aux étages : on leur fit le signe de la mort et elles descendirent en courant. Les porteurs prirent la voie des fours, à pas comptés. Jacoris se tourna vers les hommes qui venaient de partout :

— On ne travaille plus aujourd'hui.

Puis il se mit à jurer. Mais Zénobe lui toucha l'épaule par-dessous la tête pendant du mort.. Gamin, les yeux allumés par l'effroi, venait derrière, serrant très fort, contre sa hanche, le bidon, le chapeau et la musette du tué.



## XII

Ce soir de paie, Gamin s'en retournait seul par les campagnes désertes. Des plaques de neige, comme du linge abandonné, faisaient des taches pâles sur la terre qui regelait chaque nuit. François Jacoris et Zénobe étaient allés boire une goutte avant de regagner le village et Gamin les avait quittés au seuil du cabaret. Il était trop petit pour entrer là et puis la ruelle ne lui disait rien qui vaille avec ses maisons basses dont les fenêtres jaunissaient le soir. On y entendait jurer et rire, et, parfois, le grand Titeux, un homme des Trixhes qui travaillait à la fabrique, détruisait le mobilier de l'estaminet et voulait manger la cervelle des gens, au cours d'une fièvre de boisson.

— Salut.

— Salut.

Dans l'obscurité, Gamin ne reconnut pas le passant qui l'avait salué comme un grand. D'être seul, il pensait d'ailleurs plus que de coutume. Il y avait aussi Michaux, un homme de l'étage aux Blanches, qui ne rentrait au chantier qu'après avoir bu toute sa paie. Durant quatre jours, il allait de cabaret en cabaret, dormant sous



un banc ou à la belle étoile, et discourant sans fin quand il s'éveillait, dans le café ou la rue, sous le vent ou la pluie. Un beau matin, il revenait donc, honteux et timide, les nerfs grelottants. Les casseurs, pitoyables, faisaient la moitié de sa besogne.

— Salut, Gamin.

— Salut, Panier.

C'était Jules Panier, un homme des fours. Celui-ci ne buvait pas, mais sa femme traînait depuis longtemps, bien qu'elle allât prendre une pinte de sang chaud chaque fois qu'on tuait un cochon au village. Leurs enfants disparaissaient toute la semaine : ils mendiaient fort loin, du côté du Haut-Pays. Mais le frère, Louis Panier, buvait, lui aussi. Est-ce que Gamin ferait comme eux, lorsqu'il deviendrait grand ? Il serait fier de revenir une fois en chancelant, la casquette sur l'oreille et en chantant... Non. Non. Gamin ne boirait jamais : il avait peur d'un homme saoul.

— Salut.

— Salut.

Qui était-ce ? Gamin craignait d'avoir été deviné par le passant. Non. Gamin ne se marierait pas, il ne prendrait jamais de genièvre (voilà, l'homme qui s'en va, la vérité). Gamin restera toujours avec sa maman. Il avait peur des cabarets,



parce, dans le temps, avant l'accident, Man et lui les visitaient lorsque le père n'était pas rentré depuis deux jours. Ils s'en allaient la nuit, pour n'être pas vus de tout le monde. Des rires, des jurons. On écoutait. Une grosse voix. On entrait timidement : il n'était pas là. On ne connaissait personne, on demandait pardon, on sortait, on frappait ailleurs, doucement. Il pleuvait, il neigeait, il gelait... De mauvais souvenirs assaillaient Gamin, parce qu'il revenait seul dans la campagne noire. Depuis l'accident de la fabrique, il ne restait plus que Man et lui à la maison. Ils avaient parfois peur les nuits de grand vent, parce que la bicoque était vieille. Man avait les doigts noués par les lessives du château et ils lui faisaient mal cet hiver, mais ils s'aimaient bien, tous deux. Et puis (nous allons le dire puisque Gamin arrivait au village), le petit Nihoul avait dans sa musette nouée deux pièces de cinq francs, trois pièces d'un franc et septante-cinq centimes de monnaie. Onze jours de paie...

— Bonne nuit, Marie-Jeanne.

— Bonne nuit, l'homme.

Marie-Jeanne ne voyait plus fort clair, mais Gamin n'y songea pas : il était fier de la méprise de la vieille femme. D'ail-



leurs, il avait douze ans, et treize francs septante-cinq centimes dans sa musette. Gamin chantait en sourdine une marche de conscrits. Man, chaque quinzaine, mettait un franc de côté pour lui acheter des souliers. Il n'en avait jamais eu. N'aurait-il pas mal aux pieds là-dedans ? François Jacoris et Zénobe se plaignaient tout le temps de leurs cors. Gamin aimait autant une corneille apprivoisée. *Nous sommes conscrits, nous sommes soldats...* Treize francs septante-cinq... Gamin entra dans la cour :

— Bonsoir, Man.

La porte sembla s'ouvrir d'elle-même :

— Bonsoir, Joseph.



## ÉLOI

*Pour Annie Hannaert.*

ÉLOI va et vient comme un perdu dans la cour. Il n'est pas monté sur le mur pour jouer au cavalier en fouettant de sa baguette les pierres encadrées de mousse ; il n'a pas lancé de cailloux aux tiges de blé qui croissent sur le toit de chaume ; l'appentis sonore aux voix où il aime rêver, couché dans les feuilles mortes, et le petit fournil mystérieux avec sa joubarbe collée au flanc de la cheminée, et où l'on trouve pêle-mêle un rouet, des ruches de paille, des outils, une pierre à aiguiser et toutes sortes d'objets sans nom, l'appentis et le fournil lui semblent inhospitaliers depuis que Marthe est malade. Cette après-midi, la voiture du médecin est arrivée, cahotante derrière le cheval blanc tout trempé de sueur, et le gros homme, rouge et rogue, vient de donner, en quittant la maison de Marthe, des ordres à une voisine affairée.



— Eloi !... Eloi !...

Des gamins ont aperçu leur camarade : du mur de la drève, ils lui font signe avec leurs mouchoirs rouges et des dindons exaspérés leur répondent dans le parc du château. Mais Eloi secoue la tête et se remet à circuler dans la cour comme s'il lui était défendu d'en sortir. Il s'assied sur un tronçon d'arbre qui sert d'escabeau et roule sa casquette noire ornée d'un gland dans ses mains nerveuses. Il grelotte sous sa blouse bouffante. Du seuil, la vieille Marie-Jeanne s'informe :

— Eloi, que faites-vous là ?

— Je joue, man.

— Venez manger.

Il jette un dernier coup d'œil vers la demeure silencieuse derrière sa haie de sureaux, puis il rentre, se découvre, fait le signe de la croix et touche à peine aux bonnes tartines de fromage que la grand' mère lui a préparées. Elle se hâte, selon son habitude, rides roses sous sa coiffe blanche, tablier bleu tout carrelé des plis du repassage.

— Ceci est pour le chat... nous devons songer à notre vache... et notre grand va rentrer... (Elle marmotte ainsi toute la journée.)

— Je vais jouer, dit Eloi.



Il sort sans faire de bruit et va s'asseoir sur l'escabeau. On décharge un chariot de paille devant la maison de Marthe. Les gamins aux mouchoirs rouges accourent et s'entretiennent à voix basse en prenant des airs d'importance. L'un d'eux, par-dessus le mur, souffle à Eloi :

— C'est pour que les roues ne fassent pas trop de bruit.

Eloi est devenu très pâle : il a mal, dans la gorge ou dans la poitrine, il ne sait pas au juste. Puis, comme les gamins arrivent, il s'en va, boudeur, et s'assied sur un autre tronçon d'arbre dans le fournil. Il ne pense guère, car il est fatigué d'avoir marché toute la journée, comme un petit animal en cage, le long des murs de la cour. Il s'assoupit... Marthe va mourir : elle ira au paradis, c'est bien sûr, mais il ne la verra plus. Elle était bien jolie pourtant, pareille aux poupées des magasins de la ville d'où il vient : elle avait des sabots jaunes et des bas rouges à grosses côtes et un long tablier noir. L'hiver, elle avait froid, dit un jour la grand-mère, parce que l'enfant n'était jamais raisonnablement habillée. Elle a une vilaine maladie qui défigure et qu'on attrape. Eloi ne peut donc plus aller la voir, bien qu'il meure d'envie de lui parler, de lui



dire qu'il l'attend pour jouer, qu'il ne jouera plus aussi longtemps qu'elle ne sera pas guérie... L'oncle l'appelle :

— Eloi...

— Heu !...

Il revient à la maison en boitillant un peu d'une jambe endormie. L'oncle, très grand, très maigre, le dos voûté, les pommettes et le nez cuits par les fours à zinc, l'oncle dit doucement :

— Souper, fils.

Eloi n'a vraiment pas d'appétit et il s'attarde à table. La soupe ne descend pas. Il a le front brûlant. Il dodeline de la tête, les paupières lasses, et dit :

— Je n'ai pas faim, man. Je vais jouer.

Il sort. Marie-Jeanne le gronde un peu, sans conviction, toute à sa potée. L'oncle cherche le chat, dont les yeux verts s'allument et s'éteignent sous la table, puis il s'informe :

— Et la petite ?

— Elle ne va pas bien, murmure la vieille en faisant des signes vers la porte. Il paraît qu'elle est affreuse : si elle en revient, elle sera défigurée pour le reste de ses jours.

Le « grand », qui n'a pas eu d'enfant pour veiller sur ceux de ses frères et sœurs, hoche la tête dans l'ombre et ses anneaux



d'argent — il a la vue faible — tremblent aux lobes de ses oreilles. Marie-Jeanne continue sourdement :

— Les pauvres gens n'avaient plus de charbon : j'en ai donné un seau ce matin à Barbe.

Un soupir monte de la cour, puis un sanglot : le petit pleure à chaudes larmes, les mains dans les poches, une épaule tressautant contre la porte. L'oncle l'enlève :

— Qu'y a-t-il ?

Marie-Jeanne prend le gosse sur ses genoux. Eloi baise ses bonnes joues ridées et dit entre deux hoquets :

— Je n'ai rien... je joue.

L'oncle le mit dans son petit lit et le veilla jusqu'à ce qu'il fît semblant de dormir.

## II

Le lendemain, Eloi est à son poste. La cheminée de la maison silencieuse fume : il est heureux. Une voisine emmène la chèvre barbue de Marthe, la Blanchette, qui se dresse sur ses jambes de derrière en riant drôlement. Christine salue l'enfant en passant :

— Bonjour, fils.



Le petit empoigne la barrière :

— Christine... Dites à Marthe que je l'attends pour jouer.

Puis il s'enfuit dans le fournil au bout du jardin... Voici des cailloux que son père à elle, un homme rouge de la mine de fer, rapportait des Haies-Monet et qu'elle partageait avec Eloi. Le gamin pense à haute voix comme si elle était là :

— Celui-ci est pour nous deux : nous le mettrons là. Et le noir coûte très cher. Je ne retournerai plus à Bruxelles : il n'y a pas de neige ni de soleil là-bas... Ce morceau d'assiette, nous l'avons trouvé dans le bois, le jour où vous étiez tombée sur un genou...

Il revient à lui, et, timidement, rentre à la maison. La cheminée ne fume plus :

— Man, est-ce qu'il fait chaud chez Marthe ?

La vieille qui, depuis trois jours, connaît la grosse peine du petit, tousse et le rassure :

— Oui, fils. Monsieur le curé a fait amener une brouettée de houille.

Eloi voyage en se donnant des allures d'homme :

— Moi, j'aime beaucoup monsieur le curé.

Puis il rougit et regagne précipitamment



la cour. Rien ne remue dans « sa » maison. C'était là qu'on jouait, près du puits. Comme c'était bon ! A la ville, on ne joue pas, on ne connaît personne et il y a trop de bruit dans la rue... Marthe lui avait donné des fleurs, il les avait perdues...

— Bonsoir, Marie-Jeanne.

C'est le clerc qui passe, suivi de son dogue goitreux et maussade et qui, de son long nez, salue la grand'mère sans la voir : la porte est ouverte. La voix douce lui répond :

— Bonsoir, Jean-Pierre.

C'est donc Jean-Pierre. Un jour, Marthe et Eloi étaient allés auprès de lui, dans l'essart où il allumait un feu d'herbes séchées ; il leur avait donné des pommes de terre cuites sous la cendre ; le ciel était tout rouge sur la campagne arrondie. Il y avait un trou de Nutons (1) dans le rocher ! Marthe et Eloi avaient couru, en se tenant par la main, pour rentrer à la maison. Elle expliquait que les petits hommes ciraient les souliers qu'on déposait sur la pierre, au bord du trou.

— Vous les avez déjà vus ?

— Quoi ? demande la grand'mère qui balaie le seuil.

(1) Nutons : gnomes.



— Rien, man. Je joue.

La vieille rentre en grondant le chat. Des hommes passent : l'un est noir — il revient des mines de houille —, l'autre est blanc — il revient des fours à chaux. Leur conversation cesse : ils interrogent la maison en se hâtant. Eloi va au jardin : il aime bien les deux ouvriers qui se taisent sur la route. Un grelot sonne du côté de la drève. C'est François qui a une grosse bosse sur le pouce et qui court tout le temps derrière son tombereau. Il avait promis un poulain à Eloi et celui-ci le destine à Marthe.

— Pour nous deux, avait-elle dit.

On n'entend plus rien. Le lourd véhicule roule sur la paille et François tient un brancard d'une main, parce qu'il est petit et qu'il peut ainsi se hisser jusqu'au cou du cheval, dont il étouffe le grelot de l'autre main. C'est si étrange qu'Eloi a peur et qu'il rentre dans la cour. Marthe sera défigurée, a dit la grand'mère. Mais il l'aimera bien tout de même, ils seront désormais seuls pour jouer et ils chasseront les gamins et les fillettes qui se moqueront d'elle. Ils prendront le bâton qui se trouve près de la ruche de paille dans le fournil.

— Eloi... Manger...

La grand'mère gronde :



— Marthe va guérir et il sera malade quand elle viendra jouer.

Il mange de toutes ses forces. Une pie jacasse sur le noyer et Marie-Jeanne tremble comme une feuille. Mais Eloi ne voit rien : la pomme, c'est pour Marthe et, puisque la vieille y consent, le petit éventail en papier qui se trouve dans le tiroir du buffet avec les touffes de lavande et les marrons que l'oncle emploie contre la migraine, l'éventail sera aussi pour Marthe le jour où elle viendra jouer. Il inspecte les murs où il y a des images saintes, une cage où mue un canari taciturne ; il lève les yeux au plafond où sèchent du buis et des cosses de pois. Il n'y a plus rien pour Marthe dans la maison : il sort, il attend quelqu'un, longtemps. Enfin, voici Christine. Il sourit, s'accroche à la barrière et crie :

— Vous direz à Marthe qu'elle aura l'éventail.

Puis il s'enfuit. Les deux femmes se dévisagent et Marie-Jeanne chevrote après une pause :

— Il tombera malade.

— J'ai entendu la pie, fait Christine.

Elles joignent les mains. Eloi passe l'après-midi et la soirée en compagnie de Marthe, s'entretenant avec lui-même.



Il a trouvé une chaîne pour Blanchette. Vers la nuit, neuf femmes en noir, silencieusement, sont descendues du côté de l'église. Elles l'ont effrayé, parce qu'il sait qu'elles ne vont prier que pour ceux qui sont fort malades, mais il s'endort en pensant à l'éventail, à la pomme et à la chaîne.

## III

Le matin, il se sentit tout chose. Un bruit étrange avait visité son sommeil : une clochette, eût-on dit. La grand'mère, tousant et se mouchant, vint le trouver dans sa chambre.

— Eloi, il faut être sage, mon petit crapaud.

Il tremble de tous ses membres et fait « oui » en roulant de grands yeux.

— Il faut être un homme, mon petit crapaud.

— Oui, man.

La vieille tousse bruyamment, replie et déplie son mouchoir à carreaux :

— Marthe est partie au paradis.

Puis elle s'effraie du calme de l'enfant, et, nerveusement, déroule les manches retroussées de son casaquin.



— Nous allons nous habiller et monter chez tante Marie.

Il a secoué la tête et ses bras quittent son buste raidi.

— Je serai sage, man. Je serai un grand garçon.

Il chausse ses sabots et se baisse pour tirer un bas.

— Est-ce qu'elle aura l'éventail ?

— Oui, mon petit crapaud.

— Et Pierre ni Julia ne le sauront pas ?

— Non, mon petit crapaud.

. . . . .  
Eloi fut un homme pendant deux jours. Il aida sa grand'mère à écosser des haricots, il frota les cuivres, il graissa les souliers de l'oncle, il ne fut jamais aussi sage. Marie-Jeanne racontait des histoires d'inondations — elle venait des bords de la Meuse — et de durs hivers. Le gamin n'osait plus aller voir la maison de Marthe cachée par des lessives claquant au vent. Il pleuvait à verse. Le surlendemain du départ de la fillette pour le paradis des gens endimanchés passèrent. Les chariots roulaient de nouveau sur la route : la paille comblait le fossé. Eloi se tint fiévreusement à la fenêtre, derrière les vigoureux bouquets des géraniums. Le cortège quitta la cour : des bannières bleues, de grandes



filles en voile blanc. Il les connaissait bien, mais il ne songeait pas à les nommer. Puis vint le cercueil sous son drap clair. Alors Eloi se raidit et murmura pour lui seul :

— Je vais retourner à la ville, Marthe. Je ne jouerai plus, jamais plus.

Et sa petite main insista entre les géraniums.



## AUBIN LAMBERT

*A Raoul Rulliens.*

**A**UBIN LAMBERT était à l'affût derrière le gros tilleul. Sa griserie des premiers jours, que la retraite désordonnée de la compagnie tout le long de la Meuse n'avait pu atteindre, s'évanouissait. Le hurlement d'un canon autrichien dont l'obus déchirait l'air toutes les vingt minutes le transissait de peur. « C'est le brouillard », avait-il dit au caporal qui venait de le quitter. Aussi bien la partie était vraiment inégale et injuste lorsqu'on a affaire à une grosse bête invisible contre laquelle on n'est pas armé.

Depuis Visé, Aubin Lambert jurait que les Allemands n'avanceraient plus, avec la conviction d'un homme vigoureux et décidé qui croit à lui seul arrêter une douzaine de malandrins sur la grand'route. Et la longue colonne grise qui descendit, un après-midi, avec des lueurs d'acier touché par le soleil, la colline qui va d'An-



denne vers le Haut-Condroz, n'avait pas émoussé sa confiance. Soixante dragons français, sales et fatigués, certes, mais si beaux, aussi beaux que les guides, étaient passés ce matin dans un éclat de *Marseillaise* et les Anglais arrivaient. Aubin Lambert avait reculé avec son 8<sup>e</sup> de ligne en se disant que la grande bataille allait se livrer ici. Il était temps du reste : à une heure de là, sous un tilleul odorant, il y avait une maison dont le poulx était le poulx d'Aubin Lambert, une grande femme brune qui était à lui seul, une fillette blonde comme lui qui jouait à cul nu dans les rayons de soleil de la glochette de vigne vierge, un gros chien qui montait une garde incessante et affairée sur le chemin et des pigeons bleus qui roucoulaient toute la journée sur le toit.

Pour Aubin Lambert, les Allemands — les Boches comme il répétait sans savoir ce que cela voulait dire, — les Boches ne pouvaient pas aller plus loin, à aucun prix. Il ne savait lire, mais un petit ajusteur du pays de Liège avait expliqué que les lueurs rouges qu'ils virent palpiter un soir, deux semaines auparavant, vers Visé, que ces lueurs sortaient de la ville à laquelle les Allemands mettaient le feu et que les habitants avaient été abattus



à coups de fusil. Depuis avant-hier, il ne restait plus rien d'Andenne où les envahisseurs avaient forcé les femmes. Le petit Liégeois ricanait en voyant blêmir Aubin lorsqu'on lui parlait de viol, et il lui montait la tête.

La veille, le paysan, se courbant sous les chevelures argentées des arbres pleureurs pour que ses camarades ne le vissent point, s'était enfoncé dans l'église, avait cogné du nez dans le parvis la grande corde dont la cloche était muette depuis huit jours, avait trouvé le bénitier à sec, mais adressé à Dieu la plus fervente des prières qu'un simple peut trouver dans son cœur un jour de vraie angoisse. Le temple était désert et sonore et le bruit de la chaise qui glissait sous ses genoux tremblants montait jusqu'au jubé.

Il chassait en vain de son recueillement une image de grande femme nue et nerveuse d'amour, une petite tache brune hallucinante, puis il pensait à une tête de poupée auréolée d'or, à des pigeons bleus, à un chien qui avait de bons yeux. Il sortit un peu rassuré.

Aubin Lambert grelottait donc ce matin d'août dans le brouillard que le soleil faisait tomber goutte à goutte sur son uniforme fripé. De temps en temps il



remontait son sac en un geste qui lui était devenu familier. Un merle avait commencé à siffler dans les arbres, mais le canon le fit taire, et les autres oiseaux semblaient morts. Ils étaient peut-être partis du reste. On entendait un bêguètement de chèvre, une voix d'homme qui commandait, le bruit clair d'un ruisseau qui, comme le soleil, continuait son voyage. Les maisons du village se disséminaient dans le bois derrière l'homme : elles étaient vides.

Le paysan n'avait pas encore tué, n'en ayant pas eu l'occasion. Il aurait d'ailleurs abattu un Allemand, machinalement, puisqu'il était rappelé pour cela, mais il n'avait pas pris contact avec l'envahisseur. Les forts de Liège avaient dérangé la marche de l'armée grise, les lanciers et le 14<sup>e</sup> de ligne, disait-on, avaient fait le reste. Il aperçut un jour la silhouette curieuse de trois uhlands vers Bierwart, mais ceux-ci avaient tourné bride avant qu'il pensât à les épauler.

L'angoisse d'Aubin Lambert n'en était que plus grande. Il était seul, on lui avait confié un poste important : on s'attendait à une fusillade de l'infanterie qui ouvrirait la route au canon autrichien. C'était sur Marchovelette qu'il tirait. La grande bataille allait se livrer ici, sous les forts



de Namur : les derniers Allemands s'enfuiraient à l'arrivée des Anglais. Ceux-ci avait le cœur à l'ouvrage, disait-on.

Un élan de reconnaissance tendait le soldat vers ces hommes qu'il n'avait jamais vus et qu'il s'imaginait grands, terribles, féroces, d'une autre race que la sienne, et sa colère s'efforçait d'atteindre à la leur.

Il n'avait guère dormi, si près de chez lui où il lui était défendu de se rendre, et un peu de somnolence l'affaissait. De nouveau, il rajusta son sac et changea sa chique de joue. Le soleil entrait dans le bois, verdissant les feuillages, allumant la rosée, réveillant les insectes. Dans l'esprit de l'homme, une petite maison surgit, et une femme brune, et une tête blonde, et des pigeons bleus, et un chien aux bons yeux. Puis il pensa aux pauvres bêtes des mitrailleuses. C'était là ce qui l'avait le plus attristé depuis presque un mois de retraite confuse.

Le monstre, qu'on aurait cru accroupi à dix pas, déchira l'air. Un crépitement de feu d'automne dans les essarts succéda à son hurlement : une fusillade, mais lointaine. Aubin Lambert redressa son dos arrondi par la fatigue et le froid et, la gorge serrée, se retourna comme pour demander conseil.

Rien ne bougeait, sauf les insectes qui



sentaient la chaleur. Une araignée pansue semblait remanger son fil en remontant sous une branche, de petites bêtes aux vives couleurs faisaient une symphonie à peine perceptible dans la lumière. Elles continuaient à vivre comme le soleil et le ruisseau. Le cataclysme humain qui déferlait sur le pays ne les dérangeait point.

Le crépitement se prolongeait mais ne se rapprochait pas. Le teuf-teuf d'une motocyclette sembla gonfler le bois. Le visage du soldat se rasséréna, la machine annonçait du neuf. Quel qu'il fût, Aubin Lambert s'en réjouissait. On allait avancer ou se battre ici, livrer la grande bataille. L'homme ne pensait même plus qu'on pouvait reculer.

Il fallait avancer. Ou bien les Allemands s'en allaient, mais le crépitement têtu ramena le doute en son esprit. Les Anglais et les Français étaient peut-être arrivés. Une fusillade éclata à deux kilomètres de là vers la futaie.

Une voix aigre cria sous les arbres : « Sauve qui peut ! » Un sanglot desserra les mâchoires du soldat et il hoqueta : « Nom de Dieu ! » C'était la première fois de sa vie qu'il jurait.

Il gonfla les joues de dédain, puis une colère furieuse le banda sous l'arbre, des



cris d'oiseaux, aussitôt silencieux, l'enveloppèrent, une seconde volée — invisible celle-ci — siffla à ses oreilles, suivie d'un nouveau crépitement : les balles. Il n'avait plus peur, il blasphémait d'impuissance.

Il se débarrassa de son sac et de son fusil et courut en jurant vers l'église : le village était mort ; un chat, blotti dans les pois-de-neige de l'ancien cimetière, s'enfuit à l'approche de l'homme.

Aubin Lambert saisit la corde et sonna. Les campagnes dorées que le bois cachait défilèrent devant ses yeux pendant que la cloche le soulevait. Il montait et descendait, comme un sonneur du moyen âge, il sonnait l'appel aux armes pour la défense d'une petite maison claire et odorante, d'horizons baignés de soleil, de vieux arbres qui se regardaient par-dessus les terres, d'enfants qui allaient à l'école, de femmes amoureuses et honnêtes qui peinaient comme les hommes du matin au soir. Il sonnait le rappel à tous les soldats aperçus au cours de la retraite, à tous ceux de Liège, à tous ceux de Namur, à tous les Français, à tous les Anglais. Tous auraient dû être ici pour la grande bataille.

Un petit choc au bas-ventre lui fit lâcher prise, il s'écroula sur les dalles bleues du parvis et il pressa son mal des



deux mains. Il lui sembla qu'il avait besoin d'uriner. Sa pomme d'Adam remuait sous son col. Que lui était-il arrivé ? La cloche au-dessus de lui vibrait à peine, la corde remuait comme une couleuvre sur les pierres. Il voulut la ressaisir, mais il poussa un cri de douleur, et il se plia en deux : son ventre était mouillé.

Les balles ricochèrent sur les murs et le bénitier. Tout se mit à tourner, la cloche là-haut prit figure humaine, et l'homme s'écouta râler doucement : il se plaignait comme un petit enfant. L'image d'une grande femme brune passa devant ses yeux gonflés par une migraine subite, une tête blonde, un gros chien hargneux qui n'avait jamais mordu personne.

Des cris gutturaux se mêlèrent à son vagissement. Il divagua, la cloche lui faisait peur, parce qu'elle ne bougeait plus, et il se mit à lui parler. Une volée de balles crépita de nouveau contre les murs, autour de lui. Il en recueillit une sur sa veste, près de son mal, il releva les yeux vers la cloche, il sembla se réconcilier avec elle. Puis il s'affaissa sur le côté en pressant toujours son ventre.

Ainsi mourut Aubin Lambert, le sabotier, en août mil neuf cent quatorze, la veille de la prise de Namur.



## DONAT

*A Paule Lievens.*

UN matin, on sortit Nicolas Sevrin de la mine d'oligiste, la face et les yeux brûlés. On ne le ramena pas chez lui, on le conduisit à l'hôpital de la ville. Barbe, sa femme, apprit la nouvelle sans mot dire, en levant les bras au ciel ; puis elle courut tout d'une traite, en sabots, voir le blessé. Elle resta deux jours sans revenir. Le gamin eut tout le temps de penser à ce qui arrivait. Il était vieux pour son âge, timide et doux, les yeux songeurs, le maintien gauche dans les défroques du père dont on l'affublait.

Il ne pleura pas. Il allait de la maison à la barrière et de la barrière à la maison, en mangeant une pomme pour étourdir sa grosse faim. La mine de fer l'avait toujours effrayé : il portait parfois le dîner à son père, faisant quatre kilomètres sous le soleil ou la pluie, ou dans le froid cuisant du plateau, en hiver. Le trou de la



mine était d'un rouge sombre et mystérieux. Des hommes allaient et venaient, portant une chandelle à hauteur des yeux. Un cheval maigre et rouillé traînait les wagonnets de minerai et de schiste et sa silhouette se cassait étrangement sur les parois devant la petite flamme dansante et fumeuse d'une lampe à bec. Un bruit confus emplissait les galeries : les coups de marteau à deux têtes plates, le grincement des pioches, des pelles et des fleurets, le tintamarre des trains de caisses vides, les détonations, les éboulements, le pouls lent de la machine qui battait comme un cœur à mi-hauteur du grand puits. L'air était lourd d'odeurs d'huile, de suif et de poudre. En sortant, le gamin s'amusait à cracher rouge comme les mineurs marrons qui secouaient leur asthme (en humant l'odeur des sapins) et leurs chapeaux contre les palissades auxquelles s'étaient accrochés des chèvrefeuilles mourants. Car le puits se trouvait à l'entrée du bois.

Un jour, des fagots avaient pris feu et détruit la pompe, la mine fut noyée et douze hommes restèrent dans les eaux, dont le clapotis monta jusqu'aux baraques des broyeurs. Une autre fois, la poudrière sauta : on n'avait pas retrouvé tous les morceaux du grand roux qui tirait les



pétards. Nicolas Sevrin, déjà raidi par les rhumatismes, avait demandé à lui succéder. Un orgueil mêlé d'angoisse gonfla le cœur du gamin le jour qu'il vit son père corner dans le noir, mettre le feu à la mèche et s'enfuir, la chandelle à bras tendu. La mine sembla s'écrouler toute, le cheval dressa les oreilles. Dehors, les oiseaux désertaient chaque fois les arbres frémissants jusqu'aux racines et un nuage rouge sortait du puits. L'homme remontait au jour, les mèches arrondies autour du cou comme une bouée de sauvetage, les yeux luisants dans le visage mâchuré d'oligiste. Il buvait à son bidon et renouvelait sa chique.

C'était Nicolas Sevrin que l'ingénieur interrogeait quand le minerai se faisait rare : l'homme descendait là depuis trente ans, il connaissait le fond, ses gisements cachés, son schiste contrariant. Il lui était resté fidèle, changeant de maître mais non de métier, il aimait le travail de la fosse et il parlait sans cesse d'un puits noyé qui était particulièrement riche.

Et ce matin-là, une mine qu'il croyait ratée avait fulguré dans le boyau sans que le roc bougeât, lui brûlant les yeux et le visage. On l'avait rencontré tâtonnant dans les ténèbres, frôlant les parois, poussant de temps en temps un long appel



plaintif. Lorsqu'on l'amena à la lumière, sa face sanguinolente, aux poils roussis, arracha un juron d'horreur aux manœuvres du moulin.

Nicolas Sevrin restait raide et tremblant, ses paumes ouvertes encadrant son pauvre visage et il répétait au directeur dont il avait reconnu la voix :

— J'ai mal, savez-vous, Monsieur l'ingénieur. J'ai du feu dans les yeux.

On l'assit dans le bureau, on lui frotta précautionneusement la face avec une plume de poule trempée dans de l'huile, puis on l'emmena par le premier train.

Donat allait et venait, interrogeant la route par où sa mère était partie vers midi. Un cochon grognait de faim dans la soue, un merle sifflait sur le sureau du puits, deux femmes sur la route regardaient le gamin en parlant à voix basse. La nuit tomba, Donat prit peur et se mit à pleurer, tout son corps accroché à la barrière. Une voisine l'emmena : il retrouva chez elle Rose, sa petite sœur blonde, grosse et comique, debout sur l'appui de la fenêtre, en train de raconter une histoire aux chevaux qui fumaient sous la pluie fine dans le champ de betteraves.

Donat resta collé à sa chaise, les mains dans les poches. Rose descendit de sa



vigie, grimpa sur les genoux du gamin, se pelotonna contre lui et se mit à ronfler. La chaleur du petit corps l'envahit, et il sommeilla, lui aussi.

On leur fit une paille pour passer la nuit. Il ne dormit guère : le tic-tac de l'horloge à gaine, les aboiements d'un chien, la respiration bruyante de la fillette l'éveillaient toutes les demi-heures. Il s'assoupit vers l'aube.

La maman revint le lendemain, maigrie et déjetée, une stupeur dans les yeux. Elle s'enferma chez elle avec les gosses, ne répondit pas aux questions de Donat, passa la nuit à aller et venir en joignant de temps en temps les mains. Rose ronflait dans son berceau trop court et la mère se penchait sur elle en passant.

— Est-ce que papa a mal ? risqua encore Donat, le visage crispé à l'évocation d'une souffrance indéfinie.

La femme ravala les sanglots :

— Mon pauvre homme ! Mes pauvres enfants !

— Est-ce que papa a mal ?

Barbe Sevrin s'assoupit, rêvant à haute voix, les deux coudes sur la table.

Les jours passèrent, longs, vides, mornes. Une fois par semaine, la femme mettait sa robe de mariage, se peignait avec soin,



cirait ses sabots, arrangeait son cabas, confiait Rose à la voisine et partait. Donat ne mangeait guère ce jour-là.

Un soir, très tard, pour n'être pas vu, conduit par sa femme, Nicolas Sevrin rentra dans la maison, méconnaissable et laid : des lunettes bleues cachaient ses orbites vidées et sanguinolentes et trouaient sa face pâlie, abîmée de coutures rouges et violettes. Il ne voyait plus : ni le poêle, ni la fenêtre, ni le fauteuil de frêne, ni le râtelier à pipes, ni le « grand » qui n'osait plus le regarder, ni la petite Rose, curieuse et inquiète, qui restait plantée devant lui.

L'homme sanglota sans larmes, la fillette s'éloigna à reculons et la femme dit :

— On mangera à cela près.

Et Nicolas Sevrin réclama sa pipe.

Cet hiver-là, on rencontrait chaque matin sur la route du plateau un petit bout d'homme en sabots, la musette et le bidon en bandoulière, les mains dans les poches, le dos rond, qui trottinait, poussé par le froid, jusqu'aux fours à chaux. La journée était douce dans les nefs chaudes. A midi, lorsque les chaufourniers mangeaient leur croûte, que les fers ne taquinaient plus les gueules rouges et que les brouettes ne moulaient plus leur chanson, les grillons commençaient la leur et les hommes s'as-



soupiraient comme des pierrots harassés, un filet brun de chique au menton, qu'ils essuyaient parfois, les yeux fermés, avec un coin de leur foulard. Puis Donat sautait dans le wagon de chaux brûlante, y cherchant les pierres qu'il enlevait adroitement sur la fourche de sa petite houe.

Le soir, les nefs s'illuminaient, des cascades de rubis coulaient des fours et Donat Sevrin s'en retournait comme un homme, dans le froid et le noir des campagnes désertes.

Rentré chez lui, il soupa en dodelinant de la tête, puis il s'affalait dans son lit et la grosse voix du père le berçait. Il dormait bientôt à poings fermés jusqu'à cinq heures du matin.

Le dimanche, il conduisait l'aveugle à la grand'messe. Le vieux prêtre, l'air fatigué, éternisait l'office, le chantre nasillard se hâtait. A la sortie, l'aveugle se découvrait, tendait sa casquette et de sa voix forte disait : « Merci bien... merci bien... merci bien... » Le gosse, les yeux baissés, fixait les bouts usés de ses sabots. Lorsque le dernier fidèle avait disparu, il entraînait son père, remontait vers l'école en le tenant par la main et répondait à peine à ses questions sur les gens qui assistaient à la messe.



Pendant que Nicolas et sa femme comp-  
taient la recette de la journée, les mains  
dans les poches selon son habitude, Donat  
allait faire un tour dans la cour, l'air  
maussade. Sa mère lui demandait :

— Qu'avez-vous, m'fi ?

— Rien, 'man.

Le père restait prostré des heures en-  
tières, cherchant parfois quelque chose  
autour de lui et secouant la tête quand  
Barbe s'informait :

— Rien, notre dame... rien.

Il prenait de l'embonpoint.

Un soir, la mère dit au gosse qu'il  
aurait des souliers pour aller aux fours.  
Il eut une heure de faiblesse en songeant  
aux sabots qui lui meurtrissaient les che-  
villes sur les chemins durcis, puis il hasarda  
avant d'aller se coucher :

— Je ne veux pas de souliers, 'man,  
je n'en ai pas l'habitude. Et il courut à sa  
petite chambre.

Il n'était pas à l'aise quand son père  
prenait sa nouvelle pipe ou quand sa  
mère mettait son beau châle d'avant l'acci-  
dent. Il s'en allait, lui, stoïquement, mi-  
nable comme un sansonnet, par le gel,  
la pluie et le vent, et il mangeait sa tartine,  
seul, dans un coin fade des fours, assis  
sur une grosse brique.



Le bon temps revenait : un gel fin glaçait la surface des mares et, vers le soir, nettoyait le ciel où le soleil mettait des touches d'ocre avant de se coucher. Donat boitillait sur les crêtes des ornières du plateau : la bride de son sabot s'était déclouée, mais il se hâtait, le ventre vide vers la chaude maison, l'assiettée apaisante, l'affairement silencieux de la maman, petite et sèche, l'immobilité du père qui grossissait chaque jour et fumait pipe sur pipe en parlant du puits du Crapaud où il y avait un revenant, d'un cheval qu'on nommait Louis et auquel il ne manquait que la parole et d'une plante très rare qui guérissait les aveugles qui avaient gardé leurs yeux.

Ce soir-là, Donat songeait aussi à Rose, toujours grosse et comique, que les voisines gâtaient. Et il se mit à siffler comme un pinson en calant tous les quinze pas ses orteils au fond du sabot débridé.

On l'attendait pour souper et l'on se mit à table. Sevrin et sa femme parlèrent du beau temps : bientôt l'infirmes et Donat s'en iraient dans les villages voisins où l'on connaissait la pauvre histoire de la mine. Ces tournées rapporteraient plus que la journée du petit.

— N'est-ce pas, Donat ?

L'enfant, sa dernière pomme de terre



restée dans le gosier, avait pâli, tout son visage trembla et de grosses larmes coulèrent le long de ses joues tavelées par la bise. Puis, les mains sur les genoux, penchant la tête, il sanglota bruyamment :

— Pa, 'man, ne me faites pas cela... je serai gentil... je demanderai pour brouetter aux fours... ne me faites pas cela.

La maman stupéfaite essayait de plaisanter et Sevrin, le visage désormais inexpressif, grommelait en cherchant dans le vide par habitude :

— Bah !... bab !...

Donat hoqueta à Rose interloquée dont le menton s'était plissé :

— Tu iras toi, Rose... moi, je suis trop grand.

Et Rose radieuse de dire :

— Oui, c'est moi.

Les bras détachés aux jointures, la nuque tordue, le cou brûlé par la sueur et la chaux, Donat brouette comme un homme — et il siffle comme un pinson quand il a mangé sa tartine à midi et que les chaux-fourniers sommeillent, la face poudrée dans leurs foulards à pois.



## LE MARCHAND DE TOILE

*A Constant Carlier.*

LA maison était vieille et branlante. Le vent secouait les volets et le poirier en espalier qui était à demi détaché du mur, bien qu'il eût poussé ses racines sous les assises de la façade. Dans la cour fleurissaient un lilas et des capucines, s'amoncelaient les feuilles mortes ou la neige, selon la saison. L'été, un gros chat noir faisait le guet sur le seuil chaud et l'hiver, un merle hardi sifflait à l'angle du toit, près de la joubarbe.

Des géraniums aux fenêtres, des rats-de-cave bénis au-dessus des portes, du buis séché aux solives, un poêle docile, une lampe capricieuse, un moulin à café qui faisait chanter le canari, un grillon fidèle, un bondieu en cuivre auquel il manquait un bras, une table, six chaises, de minables ustensiles bien propres sur une planche, de la paix plein la maison.

Nicolas Bréalles était célèbre dans le



pays. Très grand, très maigre, le visage effilé du nez et du menton, le dos voûté par le pesant rouleau de toile que depuis des ans il allait vendre au mètre à deux lieues à la ronde, sa longue règle de sapin passée dans la bandoulière, le marchand voyageait d'un pas égal, dans la boue, la poussière ou la neige, rapportant à sa femme, outre quelques pièces blanches, des œufs frais, du beurre de ferme, un châle en été ou une blouse de satinette en hiver, selon l'humeur des parents qu'il avait pu approcher. Sa toux le signalait sur les routes et il devenait aimable quand il avait bu.

Sa femme était tellement bonne, tellement simple, tellement discrète que son souvenir est perdu.

Le grand Nicolas parcourait la province trois jours par semaine, et nul comme lui ne connaissait les mœurs des villages du Haut-Pays, les différends de familles, les secrets des amoureux, les arbres abattus par la foudre, les dates des pardons, des neuvaines, des foires et des processions, les chapelles et les « terrils », les noms du mort dont le glas sonnait par-dessus les campagnes, la meule qui avait rougi le ciel la nuit d'avant.

Aussi bien, chaque soir, s'amenaient



chez lui quatre voisins qui, depuis longtemps, faisaient partie de sa maison et de sa vie. Lorsqu'ils arrivaient, l'un après l'autre, sur la pointe des pieds, le marchand dormait étendu dans un fauteuil d'osier, geignant comme lui, et, à son réveil, l'homme contait, en toussant souvent derrière ses mains, le corps secoué, surtout lorsque son récit l'avait fait rire et lui avait dérangé les bronches.

Le gros souci de ses tournées était de recueillir de quoi animer une ou deux soirées : il ne parlait jamais de son commerce. Et de voir ces quatre voisins attentifs à ses paroles chaque soir, il les aimait de tout son cœur.

Le petit gros qui travaillait dans les moulins à calcaire s'époussetait lorsque le rire secouait son ventre et ses cuisses ; le vieux cordonnier, la tête oblique et penchée, pleurait sur ses lunettes rouillées ; le machiniste de la mine rognait ses ongles brunis par l'huile, et le maître d'école, célibataire sans âge, au visage poli comme une écuelle de bois, tirait imperturbablement sur sa pipe juteuse en surveillant les plis de son pantalon.

Il en était ainsi chaque soir depuis des ans.

Donc le dormeur ronflait, jambes et



mains croisées, la femme allait et venait pendant la bonne saison ou cousait sous la lampe lorsque l'hiver fermait les portes.

Les hommes respectaient le sommeil du marchand, le petit gros allait chercher un carafon de genièvre au cabaret voisin, il rentrait à pas de loup, puis, à quatre, ils jouaient aux cartes en baissant la voix. Enfin, le dormeur toussait, ouvrait un œil, puis l'autre, crachait sous le poêle, étirait ses membres maigres, donnait un coup de ses doigts effilés à la visière de sa casquette et saluait :

— Ah ! la compagnie.

Et les quatre disaient en chœur :

— Salut, Bréalles !

La femme sortait les petits verres octogonaux de l'armoire et versait la première goutte. Et comme celle-ci brûlait la gorge, constatait le marchand en désignant sa pomme d'Adam pointue, elle versait tout de suite la seconde goutte.

Sanspréambule, puisque les autres étaient venus pour cela, Bréalles exagérait l'embonpoint d'une glaneuse qui soufflait sous sa botte de paille le matin sur la grand' route ; il imitait les aboiements féroces d'un chien de ferme, le cri d'un oiseau qu'il n'avait pu identifier, la voix hilare d'un client revêche, la surprise affectée d'une



parente égoïste. Il ranimait ainsi ses voyages incertains de Juif Errant. Puis, après avoir toussé longuement, il contait.

Il fallait l'entendre dire, de sa voix trop grave, le visage épouvanté des trois sorcières de Pontillas qu'un cercle de poussière recueillie sur une tombe du cimetière avait immobilisées dans l'église, et leur bouche paralysée, et leurs gestes déments, et la scène de la lapidation, et leurs vieux corps saignants que recueillirent les gendarmes.

Il disait aussi les exploits de ce grand chien que le tailleur de Noville avait habillé d'un linceul et dont la course affola le village durant neuf nuits : on entendait au loin claquer des sabots sur les chemins durcis par le gel.

Il disait encore l'angoisse des carriers le matin qu'ils aperçurent une tête livide et chevelue émerger de l'étang où l'on avait noyé une étrangère dont on ne sut jamais le nom. Le conteur était oppressé par la peur qu'il créait et, la gorge sèche, la pomme d'Adam mobile, il réclamait une goutte.

Bien qu'ils connussent ces histoires, les quatre ne soufflaient mot. Le petit gros écoutait remuer ses boyaux ; le vieux cordonnier, l'oreille tendue, sentait des



chatouillements à la racine de ses rares cheveux ; le machiniste attaquait ses lunules brunies, et le maître d'école songeait aux mauvais rêves qu'il allait faire la nuit.

A la septième goutte, Bréalles passait aux histoires gaies.

Il racontait les aventures de ce Rocambole qui, de vingt litres d'anisette, avait fabriqué deux cent quarante flacons d'une liqueur saumâtre qui guérit dans trois provinces les femmes de certaines douleurs, les vaches de la stomatite aphteuse, les chiens des vers et les porcs de la ladrerie.

Il disait aussi les avatars de ce pauvre photographe qui soumettait ses travaux aux premières gens qu'il rencontrait dans le village et qui, lorsque ces gens ne reconnaissaient pas le modèle, rebroussait chemin, la mort dans l'âme. Ou bien l'aventure de ce politicien, lequel n'en devint pas moins ministre, qui, un soir de meeting, dans une petite salle de spectacle, était tombé dans le trou du souffleur en saluant l'assemblée.

Le petit gros étouffait, le vieux cordonnier relevait ses lunettes sur son front et mordait dans son mouchoir tout trempé de ses larmes ; le machiniste bavait sur ses poings fermés, et le rire aigret du



maître d'école réveillait le canari. Bréallevait aussi, mais la toux le secouait dans son fauteuil, son visage se crispait derrière ses deux mains larges ouvertes et comme la crise ne finissait pas, les quatre, qui n'avaient pas dit un mot de toute la soirée, s'en allaient en lui souhaitant la bonne nuit. La femme était déjà montée sans qu'on se fût aperçu de sa disparition.

Un soir, lorsque les quatre arrivèrent, le marchand ne dormait pas : il était aphone et il faisait force gestes. Un mot passait parfois, imperceptible. Penchés autour de lui, ils comprirent que Bréallevait s'était trouvé sans voix le matin en Hesbaye et, pour rattraper enfin leurs années de silence, tous à la fois parlèrent des plantes vertueuses qui croissaient dans le pays.

Le lendemain ils apportèrent des gerbes de jusquiame, de bouillon blanc et de douce-amère recueillies sur le talus des carrières ou mendrées aux voisins, et comme le conteur était toujours muet, ils se disputèrent sur la destination des simples. C'est ainsi qu'on s'aperçut que le maître d'école criait souvent de sa voix aigrette : « A coup sûr ! »

Le malade ne guérissait pas et le médecin haussait les épaules. Le petit grenier



fut bientôt couvert de plantes et la maison devint odorante comme une herboristerie.

Les quatre se méfiaient des crachats du marchand, qui maigrissait à vue d'œil : des trous se creusaient le long des mâchoires, les tendons saillaient dans le cou séché et laissaient s'incliner la tête.

Lorsqu'il était seul, l'homme pleurait de ne plus pouvoir conter les histoires qui l'assaillaient depuis qu'il restait à la maison. Le soir, lorsque les quatre arrivaient, ils comprenaient à ses gestes que le marchand avait trouvé des contes qu'ils ignoraient. Et ils attendaient sa guérison.

Après des jours et des jours, le marchand s'alita. Ses amis vinrent le voir faire des signes comme un muet sur sa couche en s'écoutant râler, et ils avaient peur de ses yeux vitreux. L'un apportait du sucre candi, l'autre de l'alun, le troisième des plantes rares, le maître d'école un cataplasme mystérieux.

Nicolas Bréalles mourut après une terrible agonie : on l'entendait râler de la route et les femmes qui passaient se hâtaient en se bouchant les oreilles. Le carrier, le machiniste, le cordonnier et l'instituteur le portèrent au cimetière : il était léger comme un enfant.



L'après-midi on vit les quatre porteurs déjà ivres, attablés dans un cabaret. Ils buvaient, contaient, juraient, pleuraient et riaient. Le maître d'école grossissait la voix, remontait les épaules et imitait les gestes du mort. Le petit gros se fâcha, les quatre finirent par se battre et il fallut les séparer. Ils se saoulèrent et en vinrent aux mains souvent jusqu'à ce que le cordonnier mourût, que le carrier fût tué sous les rochers de calcaire, que le machiniste se mariât sur l'autre rive de la Meuse et que le maître d'école prît sa retraite.

Ce qui arriva (voilà qui fut curieux) le même mois, le dix-huitième après la mort de Nicolas Bréalle, le marchand de toile du Haut-Pays.



## LES YEUX

*A Constant Burniaux.*

PETITE MARTHE mourut un matin, sagement, en poussant un gros soupir. La chaumière était bien belle sous l'hiver. Il avait neigé beaucoup et le gel gardait toute cette blancheur sur les toits et la campagne. Il allait faire une splendide journée pour les gens qui avaient de tout chez eux et dont la cheminée fumait. Sur les pignons noirs, les toits étaient plaqués de neige et une traîtresse ouate bordait les fenêtres et les lucarnes.

Les troncs des arbres étaient noirs aussi, mais on les eût crus décapités, et, dans les champs, les meules avaient l'air de savoureux gâteaux coiffés de crème. Saint Nicolas était en route ; cependant Marthe ne l'attendit pas : il n'entrait d'ailleurs jamais à la maison.

Le hameau sut tout de suite que l'âme de l'enfant s'était envolée. La mère, tache grise levant les bras au ciel, avait crié



comme une perdue dans l'immobile beauté de la campagne :

— Ma petite est morte !... ma petite est morte !

De loqueteux corbeaux, effarouchés par les bras levés, s'étaient enfuis en croassant et en répétant de leur voix grave la plainte de la femme. Des chiens invisibles avaient aboyé, et les portes, troué les murs sous les chaumes blancs. Bientôt d'autres taches s'étaient mises à glisser vers la bicoque funèbre : il en venait de partout qui faisaient de grands gestes, elles aussi, et dix-sept sentiers réunirent la cour — où petite Marthe jouait autrefois — aux dix-sept maisons du Bois-de-Namur. On ne ferait plus grand'chose au hameau ce jour-là.

Déjà, l'enfant reposait sur la table, grave comme une grande personne qui sait beaucoup de choses. Elle n'avait plus le nez pincé et les paupières mauves de la veille, mais, dans sa face tirée, ses yeux de bluet ne voulaient pas se fermer. Très doucement, la femme Juprelle avait essayé avec ses doigts et Donat le fagoteur avec des allumettes. Clic ! les bûchettes partaient comme sous une chiquenaude, et Marthe avait élargi ses prunelles inquiètes.

A la maison restait Rose qui tétait



encore et geignait jour et nuit parce qu'il ne sortait plus rien des pauvres bouts de seins de la maman. Il y avait François, un petit garçon très sage qui jouait sans parler ; la maman qui n'avait plus ni mine ni façon mais gardait de beaux yeux de bluet fané : elle ne mangeait guère, bien qu'elle eût dû manger pour deux ; le papa, toussant, crachant, buvant des tisanes, toujours de mauvaise humeur et le regard fixe. Est-ce que vraiment petite Marthe ne serait pas partie de bon cœur?... Mais, voilà, son heure était venue. La fillette avait eu chaud et froid en rapportant une ramée et un point de côté lui coupa l'haleine le soir même.

Elle souriait en gémissant à cause de la maman qui s'affolait pour un rien. On la fit suer, comme on put, mais le petit bout de femme se mit à cracher du sang comme si elle en avait eu trop, et, après trois nuits, la « grande » — dix ans au prochain été, — la « grande » avait poussé un gros soupir, remué les lèvres et rouvert les yeux...

Elle était bien belle ainsi : on eût dit une enfant de riche. Sylvie qui bégayait si fort, avait apporté un drap de lit ; la femme Juprelle, un coussin ; Donat le fagoteur, un rideau bien propre en guise



de voile ; Laure de chez le sabotier, une chemisette ; le vieux Delcominette, qui était un peu simple, deux bouquets de lunaires ; Marie-Jeanne, des chandeliers et des bougies. Voisines et voisins se pressaient autour de la table, arrangeant une boucle de cheveux ou un pli du linceul.

Delcominette bougonna après avoir craché sa chique dans le poêle :

— Ne touchez pas aux yeux, cousin (chacun était son cousin sans savoir de quel côté), n'y touchez pas, ils se fermeront seuls quand le moment sera là.

Personne ne comprit : du reste, on n'essayait pas toujours de comprendre ce qu'il disait.

La maman, collée à sa chaise comme une naufragée, laissait faire les visiteurs ; le père, par la fenêtre, regardait la campagne blanche ; le petit François restait debout près du lit, le dos rond et les mains dans les poches. Personne ne pleurait (il faisait si froid), sauf Rose qui avait faim. Justement, Cornélie Lognon arrivait, le visage rouge dans sa capeline de laine rouge : elle dégrafa son casaquin et la petite se mit à téter, s'arrêtant parfois pour labourer en riant, de ses menottes, le gros sein lourd de la jeune femme.



L'enfant ramagea bientôt comme une mésange, et s'endormit.

Donat constata soudain qu'il gelait : tout le monde l'approuva, sauf les gens de la maison. Le vieux Delcominette s'était contenté de faire une grimace qui lui rida toute sa face de buis poli. Puis il sortit, musa un instant dans la cour et s'en alla à larges pas. La femme du borgne Dimanche, arrondie comme un tambour — elle attendait un enfant, — arriva tout essoufflée dans son veston d'homme :

— Notre Paul est allé prévenir le cleric.

Mais Delcominette rentrait avec un seau de charbon en maugréant contre la neige et ses sabots. Il emplit le poêle jusqu'au bord, y cracha un long filet d'ambre et murmura à la maman qui laissa pendre la tête :

— Il fallait le dire, notre dame.

Il se tourna vers les autres qui n'avaient pas entendu et affirma :

— Le temps va changer, cousins, je sens cela à mes cors.

Le père toussait tout contre la fenêtre, ternissant les vitres de son haleine, et François — cinq ans — pour faire comme un grand, se mit à tousser, lui aussi. La femme Juprelle fila en tapinois après que son clin d'œil eut arraché Donat de son



escabeau. Ce fut de nouveau un va-et-vient. Les taches trottaient — car il gelait à pierre fendre — par les dix-sept sentiers et chacune portait un sac ou un seau ou un fagot. La vieille Marie qui n'osait sortir à cause de sa mauvaise jambe, avait envoyé une manne d'escarbilles. L'appentis fut bientôt couvert de houille qui faisait chaud aux yeux. Le père, qui ne quittait pas la fenêtre, voyait les allées et venues sans avoir l'air de comprendre.

Dix paires de mains se tendaient vers le poêle réveillé : les gens se taisaient n'ayant rien à dire. Delcominette, qui ne tenait pas en place, sortit de nouveau et revint tout de suite serrant sous le bras un pain comme une roue de son petit chariot avec lequel il allait faire ses emplettes au village : Delcominette était un « vieux jeune homme ». Le borgne Dimanche, le visage tendu vers son bon œil arriva juste au moment où le glas sonnait sur la campagne figée. Boum !... Boum !... La maisonnée se recueillit. Les hommes se découvrirent et les femmes dirent cinq pater et cinq ave : l'une d'elles retenait ses doigts pour les compter. Quand elles eurent fini, Delcominette tisonna le poêle en l'interpellant :



— Tu peux ronfler, il en reste, sacrement de misère !

Sylvie le gronda

— Dè... del... co...

La vieille Mar-Josèphe Jandrenouille, qui vivait paix et aise à mi-chemin de Petit-Warêt, frappa à la porte, entra aussitôt, salua cérémonieusement, sèche et pincée dans son châle, et se cacha pour déposer un kilo de beurre dans le giron de la maman. Puis ce fut Omer Chaudron, un sac de pommes de terre sur l'épaule, qui disait :

— Voulez-vous bien me prendre ma pipe ?

Delcominette ne fit qu'un bond, prit le sac et la pipe et assura :

— C'est l'hiver, cousin.

La fermière de la Grange-Bodard apportait un quarteron d'œufs. Delcominette, sans façon, s'inclina vers la maman, s'enquit des ustensiles et fit une omelette. Il poussa François près du poêle :

— Vas-y, mon gros. Quand il n'y en a plus, il en reste. Le gamin se mit à dévorer, un peu inquiet, mais son ravissement devint visible à la quatrième bouchée.

— Allons, cousin, continuait Delcominette, à votre tour. Il faut bien qu'on vive.



Le père avait secoué la tête ; il dut obéir pourtant, car tout le monde insistait : il mâchait goulûment, l'haleine courte et la mine désolée. Puis ce fut la mère qui ne pouvait avaler les bouchées, entre quoi elle songeait, la tête penchée.

— Allons, notre dame, il faut bien qu'on vive.

Il faisait chaud, chaud et recueilli : on regardait manger les Bonvalet. Delcominette jurait comme un démon, à voix basse pour que la morte ne l'entendît point. Sylvie le gronda : « Dédelco... » ; il sortit et, dans la cour, prit les nuages à témoins en modérant ses jurons puisqu'il s'adressait au ciel :

— Nom d'un tonnerre de tonnerre ! Ils n'avaient plus rien, nom... ! plus rien. Vous entendez, bien-aimées gens ?

Il n'y avait pas âme qui vive sur la route, mais Delcominette se plaisait à s'entretenir avec lui-même. Et quand il eut redit aux sureaux chargés de neige et engourdis par le froid la situation de la famille Bonvalet, il s'éloigna au trot claquant de ses sabots. Dans la maison, madame Jandrenouille, les doigts croisés sous son nez pointu, priait, cassée en deux, près du visage de la petite morte :

— Notre père qui êtes aux cieux...



Delcominette était rentré. Il apportait un veston de velours. A voix basse :  
— Vous l'arrangerez, notre dame. C'est pour François.

C'était pour le père, mais le « vieux jeune homme » n'osait le dire. Le va-et-vient reprit aussitôt. La femme du borgne Dimanche, ayant vu une poire sur la cheminée en demanda un morceau en s'excusant un peu confuse :

— Dans ma position...

De nouveau, Delcominette ne fit qu'un bond :

— A coup sûr, notre dame.

Le gros Badoul, le menuisier, arriva en soufflant comme un bœuf, un copeau dans ses lèvres gercées. Les gens firent la haie autour de la table pour que la maman ne le vît point. Il s'arrondit un instant au-dessus de l'enfant morte, laissa tomber une larme dans sa tabatière, oublia de humer sa prise et nota les mesures.

— C'est ma part, fit-il tout bas.

Delcominette s'emplissait le nez de tabac, éternuait et pleurait. Madame Jandreuille le regarda d'un air si sévère qu'il sortit. Mais puisque des voisines rentraient avec des vêtements et qu'il était fort curieux, il hasarda le paquet et rentra, lui aussi.



— Ce n'est pas du neuf, disait l'une tout bas à la maman, mais c'est encore mettable. Le châle de deuil de ma tante.

— C'est pour votre homme, chuchotait l'autre. Mais il ne faut pas qu'il le sache.

— Je vais faire une tasse de café, cousins, annonça Delcominette, qui se sentait de nouveau chez lui.

La petite Rose se réveilla dans son berceau d'osier. Cornélie Lognon n'était plus là. La menue fermière de la Grange-Bodard — elle venait de la ville — enleva l'enfant, réclama une chaise, se tourna vers l'armoire et sortit de son corsage un sein gros comme un poing mais où Rose trouva son compte. La maman Bonvalet alla voir si Marthe avait fermé les yeux : elle fit aussitôt un demi-tour en dodelinant de la tête.

— Le café est à couper au couteau, cousins, affirmait Delcominette.

La voix de la jeune fermière monta de l'ombre :

— Vous aurez deux litres de lait jusqu'à nouvel ordre chaque matin, madame Bonvalet.

Dix bouches murmurèrent : merci. Sylvie avait bégayé et Delcominette avait parlé plus haut que les autres.

La voix monta de nouveau :



— Monsieur Bonvalet, j'ai bien douze paires de souliers à faire réparer et le cuir qu'il leur faut.

Le père détacha son visage de la fenêtre, s'inclina et dit, la voix sifflante :

— Merci, Madame.

— Tiens, c'est une idée, constatait Donat en levant un pouce. Mes bottes aussi prennent l'eau.

— J'en parlerai à mon homme...

— Nous verrons cela avec ma femme...

Delcominette s'excusait, fort gêné, à l'oreille de Bonvalet :

— Cousin, il ne faut pas m'en vouloir, je n'ai jamais eu de souliers.

Puis il se recueillit, s'approcha soudain de la table, souffla sur le bout de ses doigts et ferma doucement, doucement les yeux de la morte. Il resta incliné sur le petit visage de cire, retenant son haleine :

— Ne bougez pas, fit-il, comme on se pressait autour de lui.

Il respirait, la bouche de guingois, les doigts nerveux derrière le dos :

— Ne bougez pas... Voilà qui est fait.

— Mon Dieu ! murmura la maman peureuse en joignant les mains, ma pauvre petite poule sourit.

Non seulement Marthe gardait les yeux fermés, mais elle souriait visiblement, les



lèvres entr'ouvertes. Delcominette faisait de grands signes de tête :

— Je vous l'avais bien dit, cousins.

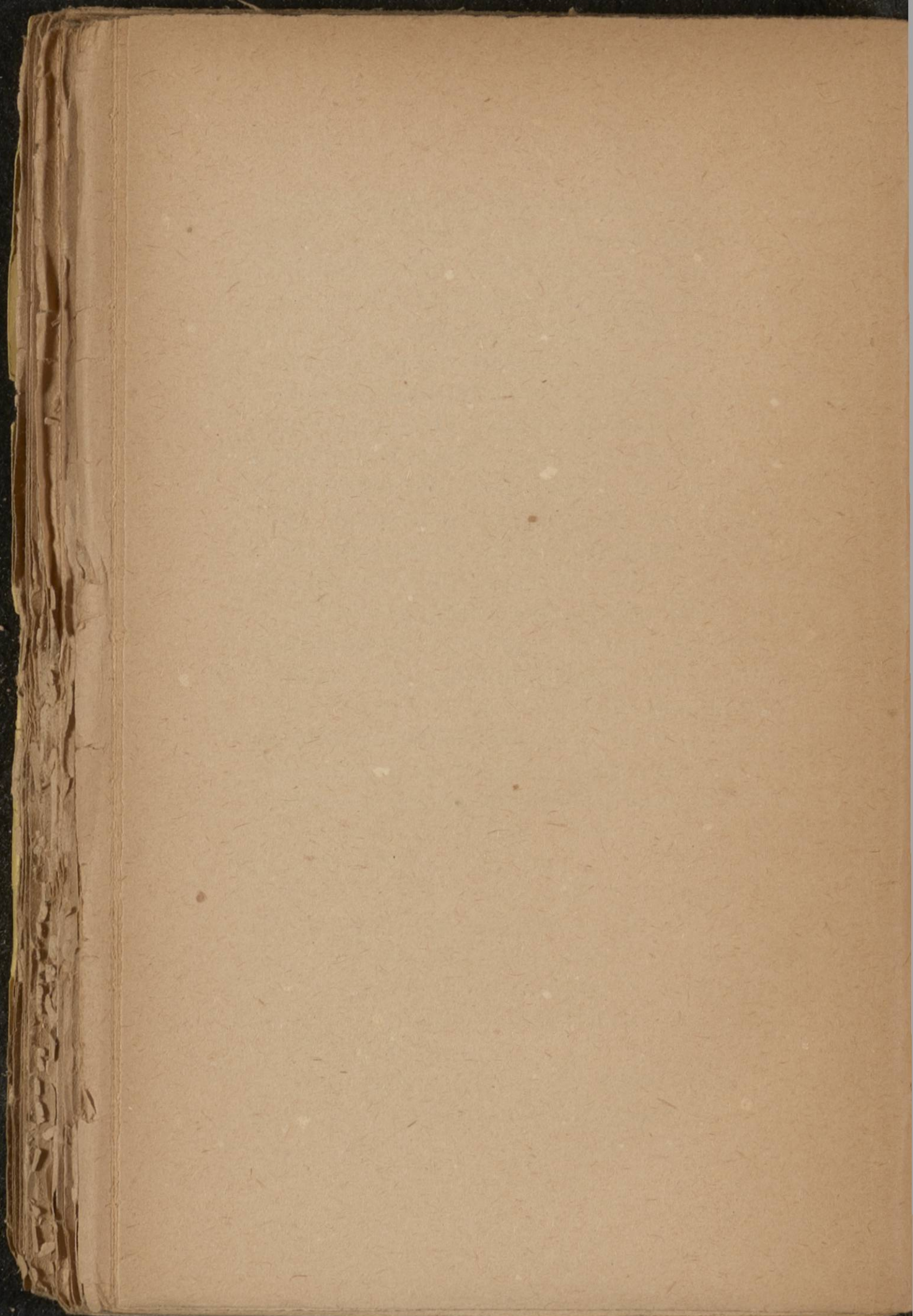
— Pauvre petite femme...

— On ne l'entendait jamais...

Tout le monde s'essuyait les paupières autour de la table. Le gros Badoul passait sa tabatière aux hommes. Delcominette alla éternuer dans la cour, puis il s'éloigna brusquement, à larges pas, se retourna pour juger de la distance parcourue et se mit à fredonner, en la ponctuant de reniflements, une chanson de conscrits, la seule qu'il eût jamais retenue : « Soldats, soldats, gu ! au premier bataillon, gu ! nous irons voir dimanche, gu ! monsieur Napoléon, gu !... »

Derrière lui, la vieille Mar-Josèphe Jandrenouille, qui regagnait sa maison à coups de canne, haussa désespérément les épaules.







## TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
La Randonnée du Grillon.....	9
Le Christ Noyé .....	29
La Chanson .....	37
Le Muet .....	47
L'Exode.....	56
L'Homme de la Grue .....	68
Dans les Dunes .....	74
La Veillée .....	98
Jean Leblanc .....	106
Pierrot .....	120
L'Homme aux Chiens .....	131
La Cellule 158 .....	138
Gamin .....	149
Eloi .....	191
Aubin Lambert.....	203
Donat.....	211
Le Marchand de Toile .....	221
Les Yeux .....	230



CE VOLUME A ÉTÉ ACHEVÉ  
D'IMPRIMER POUR LES ÉDITIONS  
RIEDER, EN SEPTEMBRE 1932,  
PAR L'IMPRIMERIE DES PRESSES  
UNIVERSITAIRES DE FRANCE. —

VENDOME-PARIS



## DES LIVRES QU'IL FAUT AVOIR LUS

### DE LA COLLECTION "EUROPE"

J.-R. BLOCH, Destin du siècle	15 »
Vie de M.-K. GANDHI, écrite par lui-même	20 »
R. ARON et A. DANDIEU, Decadence de la Nation Française	15 »
M. FARBMAN, Piatiletka (le plan Russe)	15 »
G. FERRERO, La fin des Aventures	15 »
PILNIAK, La Septième République	16.50
M. BAKOUNINE, Confession	16.50
E. DIESEL, Secrets de l'Allemagne	20 »
E. BERL, La politique et les partis	15 »

### DES "PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS"

G. DAVID, La Carne	15 »
D. FONTAINE, Geneviève Savigné	15 »
F. LEQUENNE, Ici reposent des enfants	15 »
B. NABONNE, La Coutte d'or	15 »
— A l'Abandon	15 »
J. PALLU, L'Usine	15 »
— Port d'Escale	15 »
M. VENOISE, Rempart des Dames	15 »
VICTOR-SERGE, Les hommes dans la prison	15 »
— Naissance de notre force	15 »
R. VIVIER, Non	15 »
J. GAULMIER, Terroir	15 »
FOMBEURE, La rivière aux Oies	15 »

### DES "PROSATEURS ÉTRANGERS MODERNES"

A. SEEGBERS, La revolte des Pêcheurs	15 »
H.-G. CARLISLE, Chair de ma chair	18 »
Cl.-Mc.-KAY, Banjo	18 »
R. TAGORE, Lettres à un ami	15 »
MORAVIA, Les Indifferents	20 »
L. LEONOV, Les blaireaux	30 »
A. DOBLIN, Wang-Loun	28 »
J. LINNANKOVSKI, Chant de la fleur rouge	12 »
— Fugitifs	12 »
I. BABEL, Cavalerie rouge	15 »

### DE LA COLLECTION "TÉMOIGNAGES"

J de PIERREFEU, Nouveaux mensonges de Plutarque	15 »
BRUNO-WEIL, Grandeur et Decadence du Général Boulanger	20 »



DANS VOTRE BIBLIOTHÈQUE VOUS DEVEZ

ANDRÉ BAILLON

Prix Renaissance 1923 - Prix Triennal Belge de Littérature 1930

HISTOIRE			LA VIE	
D'UNE MARIE	12	»	EST QUOTIDIENNE	12 »
EN SABOTS	12	»	LE PERCE-OREILLE	
PAR FIL SPÉCIAL	12	»	DU LUXEMBOURG	12 »
UN HOMME SI SIMPLE	12	»	LE NEVEU	
ROSEAU	15	»	DE MADEMOISELLE	
CHALET I	12	»	AUTORITÉ	12 »

MAURICE CONSTANTIN WEYER

Prix Goncourt 1928

MANITOBA	9	»	MORVAN	12	»
LA BOURRASQUE	12	»	P. C. DE COMPAGNIE	12	»
CINQ ÉCLATS DE SILEX	12	»	NAPOLÉON	12	»
CAVELIER			L'ÂME DU VIN	20	»
DE LA SALLE	12	»			
UN HOMME SE PENCHE SUR SON PASSÉ				12	»

JEANNE GALZY

Prix Fémina 1922 - Prix Brentano's 1930

LA FEMME			SAINTE-THÉRÈSE		
CHEZ LES GARÇONS	12	»	D'AVILA	15	»
LES ALLONGÉS	15	»	LES DÉMONS		
LA GRAND'RUE	12	»	DE LA SOLITUDE	15	»
LE RETOUR			L'INITIATRICE		
DANS LA VIE	12	»	AUX MAINS VIDES	12	»

F. BONJEAN et AHMED DEIF

Prix Renaissance 1930

HISTOIRE D'UN ENFANT DU PAYS D'ÉGYPTE					
MANSOUR	12	»	CHEIKH ABDOU		
EL AZHAR	12	»	L'ÉGYPTIEN	12	»
UNE HISTOIRE DE DOUZE HEURES				12	»

J. TOUSSEUL

Grand Prix d'Art Wallon 1928

LE VILLAGE GRIS	15	»	LE RETOUR	12	»
LA VEILLEUSE	12	»	L'ÉCLAIRCIE	12	»



# AVOIR LES GRANDS PRIX LITTÉRAIRES...

## JOSEPH JOLINON

Prix Renaissance 1929

### CLAUDE LUNANT

LE JOUEUR DE BALLE	12 »		LA TÊTE BRULÉE	12 »
LE VALET DE GLOIRE	12 »		LES REVENANTS DANS LA BOUTIQUE	13.50

### HISTOIRES CORPUSCULIENNES

LE MEUNIER CONTRE LA VILLE	12 »		LA PAROISSIENNE	12 »
			LA FOIRE	12 »
KÉPI-POMPON	15 »		MARIE BOURGOGNE	12 »

## MARIE LE FRANC

Prix Fémina 1927

GRAND LOUIS L'INNOCENT	12 »		HÉLIER, FILS DES BOIS	13.50
LE POSTE SUR LA DUNE	12 »		INVENTAIRE	15 »

## KNUT HAMSUN

Prix Nobel 1920

VICTORIA	12 »		SOUS	
AU PAYS DES CONTES	12 »		L'ÉTOILE D'AUTOMNE	12 »
UN VAGABOND JOUE EN SOURDINE	15 »		BENONI	15 »
LA FAIM	15 »		ROSA	15 »
			PAN	15 »

## PANAÏT ISTRATI

### LES RÉCITS D'ADRIEN ZOGRAFFI

KYRA KYRALINA	12 »		ONCLE ANGHEL	12 »
PRÉSENTATION DES HAIDOUCS	12 »		DOMNITZA DE SNAGOW	12 »

### LA VIE D'ADRIEN ZOGRAFFI

CODINE	12 »		MIKHAIL	12 »
LE PÊCHEUR D'ÉPONGES	12 »		TSATSA-MINNKA	12 »

### VERS L'AUTRE FLAMME

SOVIETS 1929	12 »		LA RUSSIE NUE	15 »
APRÈS 16 MOIS EN U. R. S. S.				12 »



DES LIVRES DE LUXE à 20 fr.

MAITRES DES LITTÉRATURES

W. SHAKESPEARE		PROUST	
BALZAC	par M.-C. Weyer	BAUDELAIRE	par P. Abraham
LOPE DE VEGA	par P. Abraham	E. ZOLA	par Ph. Soupault
J.-J.-ROUSSEAU	par M. Carayon	A. FRANCE	par H. Batilliat
CHATEAUBRIAND	par R. Gerin	CERVANTÈS	par L. Carias
B. CONSTANT	par Le Savoureux	GOETHE	par A. Castro
	par Paul Léon		par P. Amann

MAITRES DE LA MUSIQUE

BEETHOVEN		MOZART	
R. WAGNER	par E. Vermeil	CAVALLI	par E. Buenzod
G. FAURÉ	par R. Dumesnil	ET L'OPERA VÉNITIEN	par H. Prunières
DEBUSSY	par Ph. Fauré-Fremiet	GRÉTRY	par Bruyr
SPONTINI	par M. Boucher	STRAWINSKY	par A. Schaeffner
JANACEK	par Ch. Bouvet	SCHUMANN	par M. Beauflis
	par D. Muller		

MAITRES DE L'ART ANCIEN

LE GRÉCO		REYNOLDS	
HOGARTH	par J. Cassou	PUGET	par A. Dayot
HOUDON	par L.-R. Antral	GUARDI	par P. Alibert
N. FROMENT	par E. Maillard	PISANELLO	par M. Tinti
	par A. Chamson		par A.-H. Martinie, etc...

MAITRES DE L'ART MODERNE

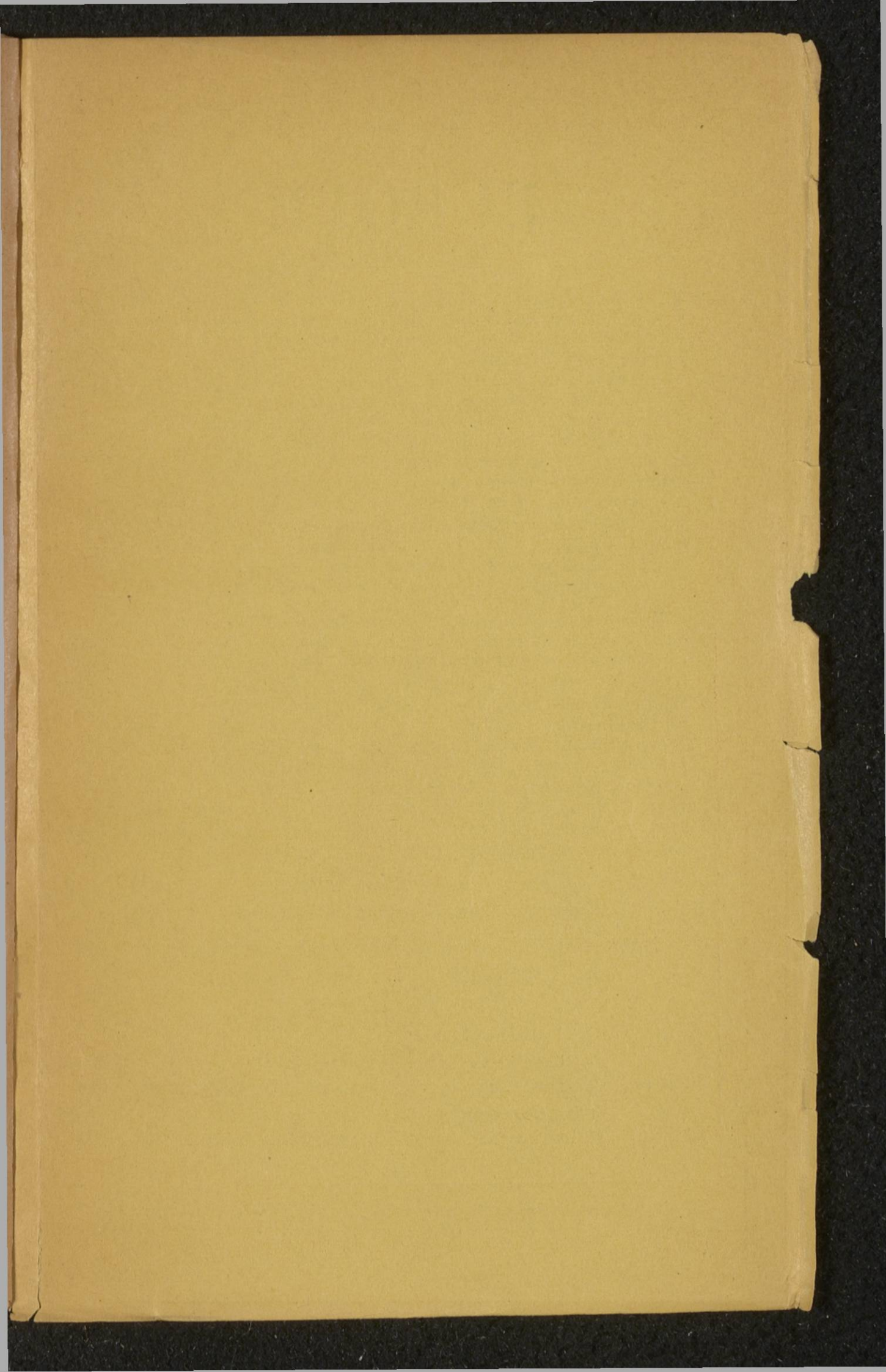
G. DORÉ		CONST. GUYS	
FORAIN	par E. Tromp	BOURDELLE	par J.-P. Dubray
VALLOTTON	par Ch. Kunstler	TURNER	par A. Fontainas
A. STEVENS	par Ch. Fegdal	EIFFEL	par M. Brion
J. ENSOR	par F. Boucher	O. REDON	par J. Prévost
	par A. de Ridder		par Ch. Fegdal, etc...

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE ILLUSTRÉE

LA VIE DES OISEAUX		PHYSIOLOGIE DE L'HOMME	
LE THÉÂTRE PROFANE EN	par J. Berlioz	LA VIE PRIVÉE DANS LA	par Ch. Richet
FRANCE AU MOYEN-ÂGE		GRÈCE CLASSIQUE	
	par G. Cohen		par Ch. Picard, etc...

Chacun de ces volumes comporte  
64 à 120 pages de texte et 60 planches hors-texte en héliogravure







# EUROPE

*Revue mensuelle*

**E**UROPE, organe à la fois de culture française et de liaison internationale, se présente d'abord comme une revue littéraire groupant des écrivains français et étrangers, partisans de l'indépendance de l'esprit, et rassemblant autour d'elle les penseurs les plus originaux de notre temps. Elle ne s'interdit pas cependant d'étendre ses recherches à tous les domaines de l'activité intellectuelle. Elle s'efforce surtout de refléter dans chacune de ses pages tout ce qui offre quelque importance dans la vie intérieure et extérieure des nations, leurs desseins politiques, les grands mouvements humains qui, à une époque comme la nôtre, forment une force inattendue. Elle s'attache ainsi à tout ce qui est susceptible de développer en nous la compréhension affectueuse.

EUROPE publie des romans, des nouvelles et des essais de : ROMAIN ROLLAND, GEORGES DUHAMEL, LUC DURTAÏN, CHARLES ANDLER, CHARLES VILDRAC, LÉON WERTH, JEAN-RICHARD BLOCH, MAXIME GORKI, MICHEL FARBMANN, JAMES STEPHENS, PANAIT ISTRATI, KNUÏ HAMSUN, J. JOLINON, MARIE LE FRANC, WALDO FRANK, ISAAC BABEL, BORIS PILNIAK, JEAN PRÉVOST, JEAN GUÉHENNO, ALDOUS HUXLEY, EMMANUEL BERL, GAETANO SALVEMINI, ANDRÉ CHAMSON, ALEXEI REMIZOV, JEAN GIONO, ELIE FAURE, ANDRÉ SPIRE, JULES SUPERVIELLE, ERNST GIAESER, PHILIPPE SOUPAULT, DOMINIQUE BRAGA, STEFAN ZWEIG.

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

(Envol d'un numéro spécial sur demande)

FRANCE ET COLONIES, BELGIQUE, LUXEMBOURG

Un an : 56 francs — Six mois : 30 francs

Le numéro : 6 francs

## ÉTRANGER

Pays adhérant à l'Union postale :

Un an : 68 francs. Six mois : 35 francs. Le n° 7 fr. 50

Pays n'adhérant pas à l'Union postale :

Un an : 72 francs. Six mois : 38 francs. Le n° 7 fr. 50